



L'Expulsé

Mois Benarroch

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



L'Expulsé

Mois Benarroch

L'Expulsé

Mois Benarroch

Traduit par June Silinski, Côme Loison

“L'Expulsé”

Écrit Par Mois Benarroch

Copyright © 2016 Mois Benarroch

Tous droits réservés

Distribué par Babelcube, Inc.

www.babelcube.com

Traduit par June Silinski, Côme Loison

Edité par Côme Loison

Dessin de couverture © 2016 M.Benarroch

“Babelcube Books” et “Babelcube” sont des marques déposées de Babelcube Inc.

Table des Matières

Page de Titre

Droits d'Auteur

L'Expulsé

2.

2. L'expulsé

3.

4.

5.

6.

7.

Vos critiques et vos recommandations personnelles feront la différence

Êtes-vous en quête d'autres bonnes lectures ? | Vos livres, votre langue

« À vivre trop longtemps en exil, il devient impossible de rentrer chez soi. » Van Morrison

Je revenais de Tel Aviv. Un voyage sur la 480 des plus banals. Il était vingt-et-une heure trente. J'avais passé la journée à écouter de la musique sur le matos à pas moins de cinquante mille dollars de mon pote Rami. On avait débattu de la qualité du DVD-Audio, un nouveau format qui produit le son le plus analogique qu'il est possible d'écouter sur un disque numérique. On avait écouté plusieurs fois *The Gypsy Life*, le dernier album de John Gorka. Bref, la routine.

Personne ne s'était assis à côté de moi et j'avais passé le voyage à me perdre dans mes pensées ainsi qu'à rêver du grand succès que serait mon prochain bouquin. Ce dernier roman allait enfin être publié deux mois plus tard par l'une des meilleures maisons d'édition du pays et non par l'une de ces petites boîtes qui disparaissent une fois le propriétaire mort ou retraité. Une bonne maison d'édition d'ampleur nationale... Je pensais à la vie ennuyeuse qu'est celle d'un écrivain. L'ennui est si grand qu'on ne peut lui échapper qu'en s'inventant des histoires comme les enfants se créent des amis imaginaires à qui ils donnent des noms pour enrichir leur monde. Tout m'ennuie : les amis, la musique, les femmes, la politique, parler du marxisme, du sionisme... Tout. Enfin, je m'y intéresse quelques heures par mois, mais rien de plus. Et puis l'on écrit des biographies et les gens pensent que la vie d'un écrivain est pleine d'aventures. Bukowski, par exemple, a passé le plus clair de son temps seul assis dans des bars miteux à se faire chier comme un loup. Je ne sais pas pourquoi j'ai pensé à un loup, je ne sais pas si les loups s'ennuient. Et alors quelqu'un se pointe et écrit un livre pour dire que le mec n'a pas baisé autant de femmes que ce qu'il a prétendu. C'est clair, s'il s'en était faites autant, il n'aurait jamais eu le temps d'écrire tous ces poèmes et tous ces romans. Les gens croient que les livres s'écrivent tout seul.

J'étais allé à Tel Aviv car je venais de relire pour la cinquième ou sixième fois chaque ligne de mon roman et, jusqu'à la dernière relecture, j'avais réussi à trouver une coquille, une faute d'accent... Des heures, des jours et des mois de travail pénible et ennuyeux. J'y étais allé pour me reposer de ce travail fastidieux et voir la mer. Je ne l'avais pas vue mais j'en avais senti les odeurs et les vagues. Je m'étais contenté de la musique. Rami travaillait pour l'agence Reuters et on ne savait jamais s'il aurait du temps libre ou s'il serait appelé pour filmer un quelconque événement important ou la conférence de presse d'un homme politique ennuyeux.

Une fois chez moi, j'avais retrouvé la relation froide et bourgeoise que je partageais avec ma femme. De son côté, elle hésitait entre rester avec moi et divorcer. Du coup, elle dépensait à sa guise des milliers de shekels. Moi, comme toujours, je me détachais d'elle et je m'en allais sans bouger de là. J'étais de nouveau au chômage. Après avoir travaillé sur un bon paquet de traductions, j'avais passé des mois

à ne rien faire et je commençais à couler. Cependant, ces sept ou huit mois d'oisiveté avaient été particulièrement productifs et que j'en avais profité pour écrire un roman et trois nouvelles en plus de terminer la rédaction d'un bouquin sur lequel je travaillais depuis plusieurs années. D'un point de vue créatif, tout allait bien mais d'un point de vue économique, je partais complètement à la dérive. Ma femme m'entretenait. Je ne pouvais pas divorcer. Ou peut-être que c'était exactement ce qu'il fallait que je fasse.

Bref, je me suis levé de mon siège et c'est là que je l'ai vue. Je suis resté stupéfait un moment avant de la suivre du regard jusqu'à ce qu'elle fasse demi-tour pour rejoindre la sortie principale alors que je me dirigeais vers l'arrière de la gare.

Bien sûr, ces choses-là arrivent. Plusieurs millions de gènes se transmettent sans qu'on sache comment. Au final, on m'avait déjà dit une bonne dizaine de fois que je ressemblais énormément à quelqu'un que je-ne-sais-qui connaissait et il était déjà arrivé que l'on m'appelle par le nom de quelqu'un d'autre. Un jour, une femme m'a même dévisagé une dizaine minutes avant de me dire que je ressemblais à l'un de ses anciens petits amis, mort dans un accident de voiture. Et moi qui commençais déjà à penser qu'elle était en train de tomber sous mon charme...

C'était elle. Cette femme ressemblait à la mienne plus qu'elle ne se ressemblait à elle-même : elle avait le même visage. En descendant du véhicule, je l'ai vue marcher en direction du poste de contrôle qui ressemblait plus à celui d'un aéroport qu'à celui d'une gare routière. C'était ma femme et bien plus que ma femme, mais les vingt-cinq dernières années n'avaient pas eu d'effet sur cette version d'elle. Celle-ci s'habillait comme ma femme le faisait à l'époque : les mêmes bottes à talon, une jupe courte et rouge démodée avec des bas noirs, très noirs, et une veste en cuir de la même couleur. Je pouvais même deviner quels sous-vêtements elle portait.

Je l'ai perdue de vue alors que j'attendais mon tour pour faire passer mon sac au détecteur et j'ai cru ne jamais la revoir. Il aurait très bien pu s'agir du fruit de l'imagination d'un écrivain, une idée de roman ou de conte. Néanmoins, je ne suis pas à l'aise avec les contes ; j'ai besoin de plus d'espace. Cela aurait sans doute été mieux ainsi ; il ne faut jouer ni avec les coïncidences ni avec l'imagination. Et puis, il y a des choses plus importantes dans la vie, comme la discrimination des minorités, la pauvreté, la bombe atomique en Iran ou l'extrémisme religieux. D'après moi, c'est de ce genre de chose dont il faut parler.

Oui, il faudrait traiter des thèmes importants. Cependant, on écrit ce qu'on écrit et non pas ce qu'on devrait écrire. En ce moment, dans mon village, les radicaux ont une dent contre moi. Après avoir lu trois ou quatre de mes poèmes, ils considèrent que je ne suis pas assez de

gauche ni suffisamment antisioniste par rapport à ce qu'ils voudraient que je sois. Tout ça parce que j'ai dit tout haut ce que tout le monde pense tout bas : en Israël, les Séfarades sont victimes d'une terrible discrimination de la part des Juifs d'Europe qui se disent supérieurs en utilisant les arguments les plus racistes de la pensée européenne et occidentale. C'est pourquoi ils considèrent qu'il est de leur devoir d'interdire aux Marocains et aux Séfarades de produire des œuvres littéraires. Bon, je l'ai dit, et alors ? J'ai cru qu'ensuite je pourrais continuer d'écrire mes petites histoires, les contes que j'imagine pour enrichir ma vie et les personnages que je crée pour échapper à ma solitude. Mais je me rends compte à présent qu'écrire tout cela a mis en marche une véritable comédie et les questions qu'on me pose sont désormais toujours les mêmes : pensez-vous que la discrimination existe encore ? Oui. Plus qu'avant ? Est-elle encore pire ? Encore et toujours la même sérénade. Ils me fatiguent. Je suis écrivain, je ne suis ni de gauche ni de droite, je ne soutiens aucun parti ni aucun extrême, je ne suis ni pour le radicalisme de droite, ni pour le radicalisme de gauche. Voilà, je l'ai dit, et que ceux qui veulent autre chose de moi aillent se faire foutre. Merde à la fin !

Enfin, passons. Ce qui nous intéresse, c'est la femme de l'autobus et non pas tout ce bordel. Alors on se calme, on ne va pas s'engueuler ni se battre avec qui que ce soit, il s'agit d'une histoire d'amour et de haine, de fiction et de réalité, ou alors de la réalité qui se mélange à la fiction. Le pire et le plus insolite, ce qui semble le plus impossible à croire et à écrire, est que cette histoire m'est vraiment arrivée, à l'inverse de tout ce que j'ai écrit jusqu'ici et que l'on croit autobiographique alors que ça ne l'est pas. Les gens se trompent constamment : quand quelque chose est inspiré de ma vie, ils pensent que c'est de la fiction, et lorsque quelque chose est inventé de toutes pièces, ils pensent que c'est inspiré de la réalité. Tout cela a fini par me convaincre que ce sont les faits réels et ceux qui s'inspirent de la réalité qui sont les plus difficiles à raconter.

Je m'approchais de la sortie de gauche, celle que j'empruntais toujours pour passer devant le marchand de journaux afin de consulter les revues de musique et parfois en acheter une. C'est alors que je la vis regarder les magazines de mode et de danse.

Je dois bien admettre que je ne suis pas de ces gens qui parlent aux inconnus, hommes ou femmes, qu'ils rencontrent dans les autobus ou dans les terminaux. Moi, j'aime observer les gens, observer leurs yeux, ces yeux qui regardent autour d'eux, qui regardent et qui se perdent. J'aime créer une vie imaginaire aux gens qui attirent mon attention et en faire des personnages littéraires : celui-là est né en janvier, ses parents ont divorcé quand il avait sept ans, il s'est marié deux fois, il n'aime pas le poisson. Celle-ci est divorcée et a deux enfants, elle

déteste les hommes, elle vit dans la frustration. Parfois, je les fixe du regard, sans gêne, et un jour, alors que j'observais un homme dans le centre commercial Dizengoff de Tel Aviv, il s'est tourné vers moi et m'a demandé « Et toi, qu'est-ce que tu regardes ! » Ça m'a un peu retourné mais dans le fond, il avait raison, on n'a pas le droit d'aller se promener comme ça dans la rue et de transformer chaque personne que l'on croise en un personnage de fiction. Il y a certaines choses qui ne se font pas.

Mais cette fois, je n'ai pas hésité une seconde et je l'ai abordée avec la première question qui m'est venue à l'esprit. Dans ma tête, j'entendais désormais la musique de l'album de William Ackerman, *Conferring with the Moon*, avec ses guitares et ses flûtes. On aurait dit qu'elle venait des haut-parleurs du terminal mais en réalité, elle n'existait que dans ma tête. C'est quelque chose qui m'arrive souvent. Il y a très très longtemps, il m'arrivait même d'entendre des symphonies entières que personne n'avait écrites ; je les rêvais.

- Vous parlez français ?

- Oui.^[1]

La même voix. Je ne disais rien.

- Vous avez besoin de quelque chose ?^[2]

Que dire, maintenant ? Je repris en hébreu.

- Je voulais juste savoir si vous parliez français.

- Et bien vous le savez maintenant. C'est une question sacrément bizarre ! Moi, je croyais que je vous alliez me demander comment on fait pour aller à je-ne-sais quel endroit. Ici, c'est une question plutôt courante. Quel bus est-ce qu'il faut prendre, des trucs comme ça, mais jamais on ne me demande l'air de rien, sans raison, si je parle français.

- Vous vous appelez Gabrielle, pas vrai ?

Cette fois, c'est elle qui eut l'air surprise.

- On se connaît ?

- En réalité, non. Ou alors si, peut-être que si. Depuis trente ans, oui.

- Mais je n'ai que vingt-cinq ans.

- C'est pour ça, oui et non. Depuis avant votre naissance, ça fait un bon paquet d'années... Bonjour, moi, je m'appelle...

- Mais comment connaissez-vous mon nom ?

- C'est une évidence, il est écrit sur votre front. Je sais aussi que vous détestez quand, ici, les gens vous appellent Gabriela. Ça vous agace.

Elle m'observait, essayait de se souvenir de quelque chose, se demandait si elle m'avait déjà vu quelque part et si je lui étais familier. Elle hésitait entre partir et rester, entre me prendre pour un fou et continuer de me parler.

- Je ne suis pas fou, ce n'est pas le problème. Enfin, peut-être que si, peut-être que je le suis, mais je crois que je sais beaucoup de choses sur vous.

- Comme quoi, par exemple ?

Il y avait quelque chose d'agressif dans sa voix, tout comme dans celle de Gabrielle. Bien entendu, elle était à son image, fidèle à elle-même. Mais, par dessus tout, elle était curieuse.

- Vous êtes l'un de ces maniaques qui observent les gens pour ensuite faire l'intéressant ?

Elle me posa la question sans grande conviction. Elle doutait même que cette dernière phrase ne soit une question. Peut-être qu'il aurait fallu écrire :

- Vous êtes l'un de ces maniaques qui observent les gens pour ensuite faire l'intéressant...

Et puis, elle m'a souri. Elle avait un sourire espiègle, comme celui de Gabrielle. Évidemment, le même sourire que le sien, le même sourire que celui de Gabrielle.

- Oui, c'est exactement ce que je suis, l'un de ces maniaques qui observent les gens pour ensuite faire l'intéressant...

Je crois qu'il vaudrait mieux que j'arrête de répéter cette phrase.

Les choses sont drôles parfois. Je m'étais envoyé un e-mail pour garder un back-up de ce fichier dans ma boîte de réception. D'après le dictionnaire, *back-up* s'utilise aussi en français pour parler d'une copie de sécurité d'un fichier. Dans celui de l'Académie Française, le mot n'apparaît même pas. Bref, je me l'étais envoyé et en le recevant, je m'étais demandé si ce n'était pas encore une de ces publicités pour du viagra ou pour un site porno parce que l'objet était *Gabrielle*. Les prénoms des françaises ont toujours une connotation érotique et sexuelle.

- Ça vous tente d'aller boire un café ?

Elle m'observa, regarda le magazine de mode et se tourna de nouveau vers moi.

Ça, c'est digne d'un roman. Je vais l'écrire. La musique qui se jouait dans ma tête changea pour la chanson de Van Morrison, *Moondance*, ce qui me semblait des plus banals. Je changeai donc de station pour écouter Jimmy Lafave chanter *Don't Walk Away Renée*, une chanson qui vous retourne l'estomac. Allez, dis-moi oui, dis-moi oui. J'étais sûr qu'elle me dirait oui. C'était logique. D'après la cohérence narrative, elle ne pouvait que me dire oui. La chanson changea. C'était désormais Townes Van Zandt qui chantait *If I Needed You* :

If I needed you

Would you come to me

Qu'est-ce qui me faisait souffrir ? Rien. Mais elle continuait de regarder son magazine, ou alors j'étais tombé dans un univers parallèle où le temps s'étirait et n'avait plus rien à voir avec ma question et sa réponse. Un moment pendant lequel je m'étais mis à penser très vite et à élaborer en quelques secondes des idées longues de plusieurs heures. Qui pourrait croire à une histoire pareille ? Ils diront tous que c'est du réalisme fantastique, de la métafiction, comme dans l'œuvre de Cortazár, Millás, Auster, Roth ou toutes sortes d'auteurs. Comment puis-je raconter ça de façon convaincante ? Il serait peut-être mieux de s'arrêter là et de ne pas laisser la réalité se mélanger à la fiction, de tout inventer. Pile à ce moment-là, elle répondit :

- Oui.

C'est un « oui » engageant. Je le connais déjà mais il est si différent de celui de mon épouse qu'il me paraît étrange : il semble venir se loger dans une partie inconnue de mon esprit. C'est un « oui » à la fois engageant, familier et étrange.

- Parfait, allons à *Aroma*. J'aime leur café, dit-elle.

- Je sais. Et je sais aussi que vous aimez le café bien serré et que vous détestez l'allongé.

Elle m'observe de nouveau et me sourit. Je vois que tout ça commence à lui plaire et à l'intriguer. Nous allons au café et nous commandons au comptoir. Elle demande un café bien serré.

- Très, très serré, dit-elle à la serveuse avant de le préciser de nouveau. Très, très serré.

- Pour moi, un macchiato mais décaféiné.

- Dix-sept shekels, annonce la serveuse.

Nous nous asseyons à l'intérieur, là où il n'y a ni lumière ni fenêtre.

- Qu'est-ce que vous savez d'autre sur moi ? demande-t-elle en s'asseyant.

- Tout, plus ou moins, grosso modo. Je connais même votre avenir. Je mens et lui dis que je savais qu'elle accepterait.

- Accepter quoi ?

- De venir boire un café.

- Oui, ment-elle. Je savais aussi que vous vous en doutiez et c'est pour ça que j'ai autant attendu avant de vous répondre. Enfin bref, qu'est-ce que vous savez d'autre sur ma vie ?

- Vous me promettez de ne pas me dire que je suis l'un de ces maniaques qui observent les gens pour ensuite faire l'intéressant ?

- Non, je ne vous dirai pas que vous êtes l'un de ces maniaques qui observent les gens pour ensuite faire l'intéressant.

- On devrait arrêter de dire cette phrase.

- Quelle phrase ?

- L'un de ces maniaques qui observent les gens pour ensuite faire l'intéressant...

Elle me regarde et je la regarde. Elle me sourit et je lui souris.

- Je ne le dirai plus, dit-elle.

- Vous ne direz plus quoi ?

- Je ne dirai plus que vous êtes l'un de ces maniaques qui observent les gens pour ensuite faire l'intéressant...

- Bon, ça suffit. Je vais vous raconter ce que je sais, ou alors juste une partie et non pas toute l'histoire car l'avenir pourrait vous choquer.

Je finis de boire mon café. Ici, les gens ne s'assoient que peu de temps, s'empressent de boire leur consommation puis repartent. Ils ne font pas partie de ces maniaques qui observent les gens pour ensuite faire leur intéressants. Soudain, quelque chose a changé. La musique. Mary Black. *No Frontiers*.

Heaven knows no frontiers...

Une chanson écrite par Jimmy MacCarthy.

- C'est parti, on va voir comment je me débrouille : vous êtes arrivée en Israël à vingt ans, le jour de votre anniversaire, en octobre.

Elle me regarde de ses grands yeux bleus ébahis. Ils étaient si grands que leur couleur semblait se perdre dans leur immensité. En réalité, l'iris en conservait la beauté. C'était une beauté à la Picasso, comme si chaque angle de son visage pouvait lui donner un profil différent et changer en fonction de son humeur. J'ai alors vu son visage s'illuminer : tout cela lui plaisait. Je me suis souvenu de la façon dont Gabrielle me regardait avant qu'elle ne réalise que le métier d'écrivain n'était pas seulement romantique mais aussi problématique pour le compte en banque. Elle avait alors commencé à changer de regard sur moi et à me voir comme le mari fauché que, soit dit en passant, je suis.

- Quel jour en octobre ? me demande-t-elle.

- Le sept.

Je n'entends plus que la musique de Townes Van Zandt.

To live's to fly. The game is only to lose.

Voilà ce qui me court dans l'oreille.

- Vous aimeriez venir boire un thé et me raconter tout ça ?

La question était inattendue même si j'aurais dû me douter qu'elle la poserait.

- Oui, bien sûr.

Il est vingt-et-une heure et je dois rentrer. Que faire ?

- Je dois d'abord passer aux toilettes.

Une fois seul, je téléphone à ma femme pour lui dire que je

passerai la nuit chez Rami à Tel Aviv. J'appelle ensuite Rami pour tout lui raconter. Il ne veut pas me croire.

- Je t'expliquerai, c'est pas ce que tu crois. Je pense pas que Gabrielle t'appellera mais au cas où, dis-lui simplement que j'étais fatigué et que je suis déjà couché.

- J'habite pas loin, à Nahalaot, me dit-elle. On peut rentrer à pied.

En sortant de la gare, elle me demande :

- Et tu fais quoi dans la vie ?

- Je suis écrivain.

-C'est original !

Oui, je savais bien que qu'elle sortait toujours aux bras d'artistes, de peintres, de poètes ou encore de photographes ; c'était ce genre-là qui l'attirait. Mais bon, je ne lui réponds pas. Peut-être vaut-il mieux que je n'en dise pas trop et que je la laisse poser les questions.

Il fait froid. C'est une de ces nuits glaciales de Jérusalem qui marquent la fin de l'automne et le début de l'hiver. Alors que l'on se dirige vers le souk de Mahane Yehuda, je lui propose d'acheter une bouteille de vin dans l'un des kiosques de la rue Yaffo un peu plus bas. Je me décide pour un Merlot de Segal et elle me réclame des frites pour avoir quelque chose à grignoter. Cinquante-six shekels la bouteille soit plus du double de ce que ça m'aurait coûté au supermarché à côté de chez moi. C'est à ce genre de conneries que je pense alors qu'il se passe enfin quelque chose dans ma vie. Quant aux frites, elles me coûtent sept shekels, soit huit portions dans ce même supermarché.

En chemin, Gabrielle me dit qu'elle aimerait que je lui lise un de mes contes à l'occasion.

- Je n'écris pas de contes, je préfère les romans et les nouvelles.

- Bon, et bien on se retrouve un après-midi et vous me lirez une nouvelle.

- La plus courte alors, dis-je.

Nous arrivons chez elle après être passés devant le Ministère des Affaires Étrangères, un ensemble de curieuses petites constructions qui rappelle un camp militaire. Sa maison se trouvait dans une de ces ruelles typiques de Nahalaot, juste derrière le restaurant dont le nom, Imma, signifie « mère ».

- Vous écrivez en quelle langue ?

- En hébreu. Enfin, en hébreu et en espagnol. Et puis un peu en anglais.

- Pas en français ?

- Non, pas encore, même si à une époque j'ai pu écrire quelques poèmes en français. Je pense que je pourrais le faire si je m'y mettais vraiment.

- Amenez plutôt quelque chose en espagnol dans ce cas, parce

qu'en hébreu je ne pourrai pas comprendre.

- Ne vous en faites pas, c'est un niveau d'hébreu basique ; je n'écris pas de façon complexe.

- Je préfère tout de même en espagnol car c'est une langue qui me plaît.

Je me souviens avoir écrit un poème en français pour mon premier rendez-vous avec Gabrielle. Après ça, elle m'avait ignoré pendant six mois. Je ne sais pas si c'est parce que le poème était très bon ou très mauvais. Quoi qu'il en soit... six mois...

J'aimais beaucoup l'idée de lui lire une de mes nouvelles. J'en ai d'ailleurs une à moitié achevée que je pourrais facilement intégrer à ce livre. Paf ! Des milliers mots en plus d'un seul coup. Ce n'est pas de cette façon que devrait penser un écrivain mais que voulez-vous, il faut choisir entre le remplissage et la littérature. Moi, je ne sais pas. Je ressentais seulement une folle envie d'écrire et de me préparer à conquérir la littérature espagnole. Une fois que mon livre se serait bien vendu, il faudrait que j'aie à ma disposition un maximum de récits terminés afin de pouvoir rebondir et de défier la concurrence. Si c'est pas une guerre, ça...

Vous vous demandez qui parle ainsi ? Qui me dit de telles choses ? Je vis un combat acharné contre moi-même entre la futilité et le sérieux, entre le conteur et celui qui veut sauver le monde avec ses récits. Celui-là n'existe même plus. J'entends désormais la musique de David Munyon. Nous arrivons chez elle. L'endroit est mal aménagé. C'est un appartement d'étudiant ou de quelqu'un qui ne veut pas admettre qu'il ne l'est plus. Je devrais être ailleurs en train d'écrire autre chose.

- À quoi pensez-vous ?

- À quel point vous êtes belle.

Elle sourit.

- Vous voulez un thé ?

Elle nous sert le thé sur la table du minuscule salon. Nous nous asseyons sur deux chaises, ou plutôt sur deux espèces de fauteuils à moitié délabrés qu'elle avait dû trouver d'occasion ou que des amis lui avaient offerts.

- Servez-vous et mettez-vous à l'aise ; je prends une douche et on boit le thé ensemble.

Je savais qu'elle sortirait vêtue d'une tunique noire sans rien en dessous. Je l'avais bien vu dans ses yeux à la gare. Je connaissais ces yeux et je les avais déjà presque oubliés. Cela ne m'a pas étonné mais je ne m'y attendais pas non plus. Peut-être que, finalement, je m'attendais à être surpris.

- Tu aimes les hommes.

- Qui ne les aime pas ?

- Certes, mais toi sûrement plus que d'autres.

Elle s'approche pour m'embrasser. Je me souviens de son besoin de contrôler la situation et de ne pas se laisser aller. Je la laisse faire. Je réalise soudainement que je suis peut-être en train de commettre un adultère. Et si ma femme m'avait menti à propos de l'avortement ? Et si elle avait eu une fille qu'elle avait laissée à Paris avec sa sœur ou sa tante ou qu'elle l'avait fait adopter ? Bon, au pire elle était la fille de ma femme. Je devrais lui demander son nom de famille mais je ne le fais pas. C'est la même main, la même sensation qui n'a jamais changé, la même que lorsque Gabrielle me touche, que ce soit la première Gabrielle ou la deuxième, la jeune ou l'adulte. Je bande aussitôt, comme si c'était un ordre. Les Gabrielle ont toujours été maîtresses de mon sexe.

Elle me touche et me sourit. « Elle me plait, elle est grande ». Furtivement, elle pose ses lèvres sur ma bouche pour ensuite les resserrer sur mon pénis, sans grande détermination ni nervosité. Elle est sereine. Elle retire très vite une partie de sa tunique et me laisse voir le côté droit de son buste. À demi-nue, elle écarte les cuisses, prend le dessus et se déhanche sur moi dans un mouvement de va-et-vient en criant : « Oui, oui, oui ! T'es bien monté. »^[3]. Elle me dit qu'elle aime la façon dont je lui fais l'amour mais aussi mon sexe et le sexe masculin. Elle se lève alors en silence, me prend par la main pour m'emmener dans une autre pièce minuscule où se trouve un matelas dur sur lequel elle s'allonge. Les bras relevés, elle me murmure de venir sur elle et de la pénétrer de nouveau. Mais non. Je la retourne et la mets à quatre pattes ; c'est ce qu'elle préfère, mais je ne lui dis pas. Je la pénètre par derrière jusqu'à ce que nous jouissions. Elle crie : « Apporte le vin », sans que je sache pourquoi. Je m'allonge un instant avant d'aller chercher la bouteille et deux verres. Il nous manque le tire-bouchon, qu'elle a égaré. « Tant pis. Laisse la bouteille sur le lit ». Je m'allonge et commence à m'endormir. Je ne me souviens pas du moment où j'ai réussi à enlever mon pantalon et mes chaussures alors que je porte encore mon pull. Elle me dit au revoir.

- Comment ça, au revoir ?

- Ça me paraît un peu déraisonnable de dormir ensemble la première nuit, surtout avec un homme marié...

- Je ne t'ai jamais dit que j'étais marié.

- Tu n'en as pas eu besoin. On se voit demain à quatre heures pour que tu me lises le conte.

- C'est une nouvelle.

Je n'ai pas le choix. Je cherche le caleçon que m'a offert ma belle-mère mais impossible de mettre la main dessus. En revanche, je trouve mon pantalon et l'enfile sans sous-vêtement. Je mets les chaussettes, qui me viennent également de ma belle-mère m'a aussi offertes (que

c'est original), ainsi que la veste Paul&Shark, bleu d'un côté, beige de l'autre, que j'ai acheté en Turquie sans savoir que c'était une marque chic qui valait une fortune ; la mienne devait probablement être fausse. Je me suis mis en route.

Il est seulement minuit et demi et je décide de rentrer. Rien de nouveau à la maison. Gabrielle dort et n'a pas profité de mon absence pour aller rendre visite à un amant, amant dont je suspecte l'existence depuis quelques mois, quelques années, ou peut-être même depuis toujours parce qu'il m'est difficile de penser qu'une femme qui a connu tant d'hommes avant de se marier puisse se convertir en sainte après le mariage. C'est peut-être tout simplement que je suis un jaloux à la con ou que je ne crois plus depuis longtemps qu'elle se satisfasse de nos ébats. S'il s'agissait d'un texte plus littéraire, on aurait sûrement ici l'arrivée inattendue du mari et sa rencontre avec un homme descendant les escaliers ou avec l'amant dans le lit, mais ce genre de choses n'arrive que dans les livres et surtout dans les plus mauvais.

Gabrielle Junior, comme je la surnomme désormais, me téléphone à midi pour me demander si je viens bien à quatre heures et si je n'ai pas oublié de prendre le conte avec moi.

- La nouvelle.
- Oui peu importe. Whatever.
- Wha'ever.

Je lui demande son adresse mais elle refuse de me la donner. Je lui demande où elle a eu mon numéro de téléphone ; je ne me souviens pas le lui avoir donné.

- Qu'est-ce que t'es bête. Je me suis appelée avec ton téléphone pendant que tu étais aux toilettes.

- Et moi qui croyais que j'étais le plus intelligent des deux.
- Tout le monde le croit.
- Tu me donnes ton adresse, oui ou non ?
- À toi de trouver la maison.

Je fais quelques allers et venues autour du restaurant. Il m'est difficile de me situer avec toutes ces vieilles allées et ces vieilles maisons mais je finis par arriver à l'heure, à quatre heures précises. Je suis ponctuel sans même le vouloir.

Je sonne mais pas de réponse. Je sonne de nouveau. Rien. Je lui téléphone.

- Quelle ponctualité. J'arrive tout de suite, attend-moi, je suis sortie acheter des œufs et du lait.

- Menteuse.
- Et qu'est-ce-que ça peut te faire ? J'arrive. Donne-moi cinq minutes.

Elle arrive un quart d'heure plus tard avec un sac plastique de

supermarché. Je remarque qu'elle est allée chez le coiffeur. Elle s'est bien habillée.

- Tu as amené le conte ?

Je ne la reprends même plus sur le fait que ça ne soit pas un conte mais une nouvelle. Elle dépose un baiser sur ma joue mais ne me laisse pas l'embrasser.

- Oui, et tu m'as l'air impatiente. Je n'aime pas vraiment lire à voix haute ; ça m'ennuie. Si tu veux je te la laisse pour que tu la lises quand tu auras un moment.

- Non, pas question. Je veux entendre ta voix.

Elle ferme la porte à double tour.

- Très bien. Je te la lis.

On ne peut jamais dire non à une nouvelle conquête même si elle n'est qu'une réplique d'une autre. Made in China. Tout peut être copié de nos jours, y compris les femmes. Femme clonée. Clo née. Mais elle me plaît. J'ai de nouveau envie de la baiser. Je le lui dis. « Pas aujourd'hui », me rétorque-t-elle, comme si de rien n'était, comme si rien ne s'était passé la veille et que rien ne se passerait le lendemain. Pas ce jour-là. Ce jour-là je devais lire. Ça m'apprendra à dire que je suis écrivain.

- Je prépare un thé et on passe à notre veillée littéraire.

- On m'a dit que ça se faisait beaucoup en Allemagne, contrairement à ici.

Elle revient quelques minutes plus tard avec le thé. Le souvenir d'hier me fait bander mais je me calme rapidement en pensant aux tracteurs d'un kibboutz.

Elle me sert le thé.

- C'est drôle. J'ai apporté le dernier texte que j'ai écrit. C'est un conte dans lequel, à la moitié de l'histoire, quelqu'un en raconte un autre. Je me dis que si je dois un jour écrire l'histoire de notre rencontre, j'écirais un conte dans lequel quelqu'un raconte l'histoire de quelqu'un qui en raconte un autre. Oui, c'est très drôle.

- Ça me paraît intéressant.

- Elle n'est pas tout à fait finie encore. Il faudrait que je reprenne quelques passages.

- Je t'écoute.

Je me mets à lire.

2.

Et après, ou plutôt avant, avant la détonation, je rêvais que ma copine n'avait qu'un testicule. Pourtant, ce qui me parut étrange était qu'elle n'en eut pas deux, et quelqu'un m'expliqua que c'était le fait qu'elle n'en est qu'un qui était curieux. Un seul testicule, rose, rattaché à l'aîne droite. Nous parlions en hébreu dans ce rêve car c'est en hébreu que je parle avec elle. Elle me disait que les autres ne comprendraient pas, mais que *testicule* en hébreu s'écrive avec un ם alors qu'il s'orthographie avec un נ n'avait aucune importance. Je me mettais à rire.

1. Monsieur Dospasos, nous n'allons pas vous le répéter sans cesse, je n'ai que faire de vos rêves, nous n'avons que faire de vos rêves. Nous voulons des faits.
2. Oui, c'est bon, j'ai fini. Mais je me souviens, et le rêve est fini, que ça fait partie des faits, de ce que j'ai vécu.
3. Plus de philosophie ni de rêves. Nous ne parlons pas de ce genre d'informations ; vous nous comprendrez.
4. Bien sûr, j'ai fini.

Et je me mettais à rire dans mon rêve, enfin, j'espère, parce que d'après mes anciennes conquêtes, il m'arrive de rire à la fois dans mes rêves et dans la réalité. J'entendis alors le coup de feu, ce qui me réveilla.

Nous voyagions de nuit et il me semble avoir dormi deux ou trois heures pendant lesquelles je ne sais pas ce qu'il s'est passé. En tout cas, à mon réveil, tous s'étaient mis à parler de "passagers avant" et "passagers arrière" le plus naturellement du monde. Les deux expressions faisaient désormais partie du jargon des passagers de l'autobus. Je ne sais pas si vous comprenez bien : ce qui semblait être une plaisanterie était devenu une réalité. Après le coup de feu, les cinquante et quelques passagers, ou presque tous, se sont réveillés et ont commencé à faire un vacarme infernal. Enfin, après une vingtaine de secondes de silence, tels les éclairs suivis du tonnerre, le tir suivi du vacarme.

Le fait est que Tuval avait le pistolet à la main mais regardait en direction du chauffeur. Il était debout à côté des waters, près de son siège, mais il était tourné en direction du chauffeur et le cadavre de la victime se trouvait derrière lui. Il affirma ne pas avoir utilisé l'arme et que celle-ci s'était retrouvée dans sa main alors qu'il sortait des waters. Oui, elle s'était retrouvée dans sa main, bien que personne ne la lui ait donnée. Le corps de la victime gisait à l'arrière de l'autobus.

C'était celui d'un jeune de quinze ans, Cash, qui était assis sur la partie droite de l'avant-dernière rangée avant l'incident. Il était assis à côté d'Urgen, une fille qui disait ne pas le connaître et s'être réveillée après le coup de feu. Certains passagers considérèrent que le coupable était le propriétaire de l'arme, Domingo, qui l'avait désormais à la main. Ce dernier se défendit en prétendant que lui aussi dormait au moment du tir, et comme il avait le pistolet en main, personne n'osa le contredire. Quelqu'un s'exclama que le tireur faisait partie des passagers arrière puisqu'ils se trouvaient autour de la victime, et que, comme tout le monde le sait, ce sont de mauvaises personnes.

Je n'arrive pas à comprendre, ou peut-être bien que si, comment s'est décidé que les passagers arrière étaient de mauvaises personnes et des criminels, et je ne sais pas quand cela a été décidé puisque tout le monde dormait. Étant donné que les passagers avant étaient majoritaires, aucun d'eux ne s'opposa à ce que l'on accuse l'ensemble des passagers arrière. Alors, on entendit quelqu'un les qualifier de terroristes avant d'ajouter qu'ils n'étaient là que pour voler et abattre les autres passagers. D'autres disaient qu'ils allaient même jusqu'à s'entretuer et que la vie n'avait pas d'importance à leurs yeux. J'étais le seul, ou en tout cas je crois avoir été le seul, à dire que nous devrions rejoindre le village où se trouvait le poste de police le plus proche.

Tout le monde ou presque refusa. Ils disaient que cela ne mènerait à rien et qu'il faudrait plutôt abandonner le corps au bord de la route pour qu'il soit visible et que quelqu'un d'autre se charge d'appeler la police.

1. De toute façon c'est pas comme s'il allait ressusciter, affirma Camilla, une passagère assise du côté gauche, à l'arrière du bus.
2. Elle a raison, renchérit Tuval, un passager avant, c'est bien mieux comme ça, et ça ne sert à rien de perdre du temps ; on doit tous rentrer chez nous.
3. Je suis d'accord, dit Trinidad en se levant du siège adjacent à celui du chauffeur. Mais avant ça, il faut faire quelque chose pour éviter un nouvel incident. Le mieux serait de créer une ligne infranchissable pour que les passagers arrière ne puissent pas venir à l'avant ni aller aux toilettes. Comme ça, plus de confusion.
4. Et en plus ils puent, s'exclamèrent, je crois, trois passagers d'une même voix.
5. Et on peut mettre un vigile à la ligne pour que ça ne se reproduise pas.

L'autobus s'arrêta pour que nous déposions le corps de Cash au bord de la route. À cette heure-ci, aucune voiture ne passerait par là.

Il fut décidé que nous devions prier pour le défunt et pour son âme, ce que nous fîmes dans l'autobus. Nous autres à l'avant priions en direction du chauffeur, ceux à l'arrière en direction opposée. Je ne sais pas si quelqu'un l'ordonna mais cela me sembla cohérent. Après tout, ils étaient à l'arrière et différents de nous, alors ils devaient prier en direction opposée.

Je me demande si j'ai bien agi. C'est une bonne question, une question que je me pose moi-même si vous ne le faites pas. Je ne devrais peut-être pas dire ça mais il valait mieux être assis à l'avant et être inclus dans la majorité. Moi, j'ai toujours fait partie de la minorité. Je suppose que vous connaissez déjà mon parcours et l'histoire de ma vie. Pour la première fois, je faisais partie de la majorité. Il me parut alors logique que la majorité décide de ce qu'il adviendrait de l'accès aux waters. Après la prière, on parla peu du défunt : il ne se trouvait plus dans le bus, et comme personne ne le connaissait ou que personne n'admettait le connaître, il cessa d'exister. Quant à moi, je me sentais bien. Ce sentiment d'appartenance à un groupe me faisait me sentir mieux que jamais.

Quelqu'un affirma que nous ne pouvions pas interdire aux passagers arrière de se rendre aux waters, et l'idée fut débattue de façon démocratique. Chacun donna son avis. Certains disaient que l'on ne pouvait pas faire autrement étant donné qu'ils étaient dangereux et qu'il serait irresponsable de leur laisser l'accès aux waters car ils pourraient en profiter pour attaquer les passagers avant. D'autres considéraient qu'il n'y avait pas de raison de ne pas les laisser aller aux waters et qu'ils avaient déjà suffisamment de problèmes de par leur condition de passagers arrière qui ne parvenaient pas à s'entendre. C'est ce qu'expliqua David, le numéro 10 ; nous nous appelions désormais par le numéro de nos sièges respectifs. Pour moi, ils pouvaient aller aux waters quand ils voulaient sous condition de demander la permission du vigile, mais je ne me suis pas exprimé.

Je sais ce que vous pensez : c'est peut-être moi qui ai tué Cash avant de m'inventer toute cette histoire de pistolet. Peut-être même qu'un autre survivant m'a déjà accusé, bien que je doute qu'il y ait un autre survivant, mais bon, si moi je suis toujours en vie, c'est qu'il n'y en a pas d'autre. Je dis ça mais je n'en suis même plus sûr. De mon siège, je pouvais voir Cash et j'aurais pu lui tirer dessus. Je n'étais peut-être pas en train de dormir, ou alors je lui ai tiré dessus alors que je dormais ou que je rêvais, qui sait ? Enfin, cela m'aurait été difficile étant donné que j'aurais dû m'agenouiller sur mon siège pour le voir et l'atteindre. De plus, je ne me souviens pas que Severio m'ait donné son pistolet. Quoique, je l'avais peut-être eu en main un instant et l'aurais passée à quelqu'un après avoir tiré. Ce dernier l'aurait ensuite donné à un autre passager, c'est en tout cas ce que tout le monde

semble avoir fait, de celui qui a tiré à celui qui s'est retrouvé avec le pistolet dans les mains.

Je ne sais pas pourquoi je parle de cela étant donné que ça n'a plus vraiment d'importance. Du moins, c'est mon avis. En quoi est-ce important ? À partir du moment où tous les passagers sont morts, pas seulement Cash... Enfin tous... tous à part moi. Moi je suis sain et sauf, à moins que tout cela ne soit encore qu'un rêve. Suis-je ou ne suis-je pas ? Ah, merci de dire que oui, c'est facile pour vous de dire que oui.

Le débat a duré environ une demi-heure entre sept passagers avant. Par le plus grand des hasards, ou peut-être pas, tous les passagers avant parlaient la même langue, qu'elle leur soit maternelle ou non. Les passagers arrière, qui étaient moins nombreux que nous, parlaient des langues différentes : soit ils ne se comprenaient pas entre eux, soit c'est nous qu'ils ne comprenaient pas. Nous avons fini par voter pour la proposition de Oleg, le numéro 18, et il fut décidé que les passagers arrière pourraient utiliser les waters pendant la sieste des passagers avant, entre trois et quatre heures du matin et de l'après-midi. Cela me paraissait être une solution très humaine et démocratique.

L'un des passager (mais alors qui ?) soutint que Cash était un saint et qu'il était mort par la faute de nos péchés et des disputes engagées dans l'autobus. Il ajouta que nous devrions nous souvenir de sa mort et de sa leçon. Et alors, Severio, qui était assis devant mon voisin de gauche, demanda comment nous pouvions savoir qu'il était saint si personne ne le connaissait. « La mort l'a rendu saint », répondit Ofelia, sa voisine.

À moins que son nom ne soit pas Ofelia... Aucune idée. À vrai dire, j'ai une très mauvaise mémoire pour les noms. Je me souviens plutôt des yeux et des visages, parfois même des numéros de téléphone. Il se peut que je me sois assoupi un moment. J'étais épuisé. Je voulais dormir mais ça n'était pas simple ; il est possible que je somnolais. J'entendis quelqu'un raconter qu'il voyageait jusqu'à l'autre mer et qu'il partait à la recherche de son père car après la mort de son père, et il le racontait ainsi, sa mère lui avoua qu'il n'était pas son vrai père. Son père était un autre homme. Il ne l'avait jamais su et elle seule le savait. Peu après l'indépendance, elle avait été violée par un homme au Maroc, par un ami de son mari ou un de ses associés. L'homme était passé chez eux parce qu'il avait un rendez-vous avec le mari.

1. Quel genre de rendez-vous ? demanda une femme.
2. Qu'est-ce que j'en sais ? Un rendez-vous professionnel avec mon père.
3. Mais alors, c'est ton père ou non ?
4. Qu'est-ce que j'en sais ? Oui et non. Et du coup elle lui a

demandé s'il voulait boire quelque chose.

5. À qui ça ?
6. Ma mère à mon père.
7. Mais il était pas parti ton père ?
8. Enfin, à mon père biologique, comme ils disent. Je sais plus où j'en suis là. C'est que ma mère ne se souvient pas ce qu'elle lui a demandé mais lui, il est rentré à l'intérieur et il a bu une limonade. Ça, elle s'en souvenait. Du coup, ils ont parlé un moment et il a déclaré son amour à ma mère, son amour éternel. Il lui a dit qu'elle devait divorcer pour qu'ils s'enfuient tous les deux. Mais personne ne divorce là-bas, enfin, pas dans mon patelin. Ça se fait pas, personne divorce jamais. Enfin si tu te fais taper dessus, maltraiter ou que t'as un amant ou une maîtresse ou qu'il se passe quelque chose de très grave, là ouais, mais pas par amour. Et du coup lui, il s'est chauffé et ma mère lui a dit de partir, qu'il allait trop loin, et du coup il l'a violée.
9. Des conneries tout ça !
10. Conneries rien du tout. Ensuite ma mère l'a raconté à sa mère et ma grand-mère lui a dit qu'elle devrait le dire à personne, encore moins à mon père, enfin à son mari quoi. Et le mieux qu'elle pouvait faire, c'était de coucher avec lui le jour-même ou le lendemain au cas où elle serait tombée enceinte. Et je suis né cette année-là et je suis fils unique. Ma mère m'a dit que mon père était stérile. Et je sais pas pourquoi mais maintenant je vais le rencontrer, mon père. Enfin, s'il est toujours vivant et qu'il vit toujours au même endroit.
11. Et comment y s'appelle ?
12. Qui ça ? Qu'est-ce que ça peut te faire comment y s'appelle ?
13. Rien.
14. Yusuf Bentato qu'y s'appelle.

Je me souviens de ce nom. Le fils Bentato qui allait d'une mer à l'autre. La femme, quant à elle, n'avait pas grand chose à dire.

1. C'est digne d'un film ton histoire. Moi, je rentre juste dans mon village, dans les montagnes. J'étais allée voir ma soeur qui est partie travailler à l'étranger. Elle va pas très bien en ce moment parce qu'elle a un cancer du sein.
2. Ah, elle aussi.
3. Oui, mais pourquoi aussi ?
4. On entend plus que ça. Celle-ci l'a, celle-là l'a eut, et la moitié, c'est que des secrets qu'on se raconte. Mais alors qu'est-ce qu'y se passe pour ceux dont personne ne sait qu'ils l'ont ? C'est une

C'est à ce moment-là que Queta se leva pour annoncer qu'il y avait une épidémie dans l'autobus et que, pour cette raison, nous devrions quitter l'autoroute par la droite. « Si quelqu'un n'est pas d'accord, qu'il lève la main. » Personne ne réagit et le chauffeur tourna à droite pour rejoindre une route que personne ne connaissait. Ce qui me parût étrange, c'est qu'il n'y avait aucun panneau publicitaire ni aucune indication annonçant des villes ou des villages proches ; la route était comme déserte.

Le chauffeur arrêta le véhicule parce que nous devions prier pour Cash, le saint de l'autobus. Les passagers avant descendirent et les passagers arrière restèrent à l'intérieur. Nous avons prié pour l'âme de Cash et pour qu'il nous aide à atteindre l'autre mer. « Cash, aide-nous dans ta mort à être dignes de notre sort, à parcourir le chemin qui sépare la grande et la petite mer à travers les pluies, à travers les vents. »

Lorsque nous sommes remontés dans l'autobus, quelques passagers arrière se plaignaient qu'on ne les ait pas laissés prier pour Cash, qui était pourtant l'un des leurs.

1. Cash a toujours été un passager arrière digne de ce nom. C'était un homme bien.
2. Et qui, par dessus tout, savait chanter, ajouta quelqu'un d'autre dans sa propre langue.

Les passagers avant accusèrent les passagers arrière de l'avoir tué. Selon eux, il était alors préférable qu'ils ne prient pas pour lui.

1. Ici, on applique la liberté des cultes et chacun est en droit de prier qui il veut pour ce qu'il veut tant que vous nous laisserez l'accès aux waters.
2. Nous prions pour le saint Cash, s'exclama Numéro 38, Oizoa, passager arrière le plus proche des waters.

Oizoa s'était autoproclamé chef des passagers arrière de par sa position stratégique. Parfois, il disait que la loi avait décrété que les passagers avant étaient supérieurs. Les passagers arrière devaient l'accepter qu'il s'agissait des lois de la nature et du monde. Cependant, la plupart des passagers arrière ne l'écoutaient pas, ne faisaient pas attention à lui et ne comprenaient même pas la langue dans laquelle il s'exprimait.

C'est ainsi qu'en moins de quelques heures, Cash était devenu un saint ; on ne priait plus pour lui, on lui adressait désormais nos prières. Les passagers avant étaient en droit de se recueillir sur son siège. Ceux qui attendaient leur tour pour aller aux waters s'asseyaient désormais à côté de moi. C'était vraiment le lieu sacré de l'autobus, ces waters, et tous voulaient aller pisser ou chier sans arrêt. Uceda est partie et une autre femme est venue à côté de moi. Elle était de Cazarzen, c'est comme ça qu'elle appelait la ville qu'elle avait fui, une ville dont je n'avais jamais entendu parler.

1. J'ai fui la terreur et la mort, me dit-elle. Alors tout ça, pour moi, c'est comme une promenade à la campagne. Tu ne me croirais jamais si je te racontais tout ce que j'avais vécu.
2. Essaie toujours.

Entendre les histoires de tout le monde ne m'intéressait pas vraiment mais j'étais assis au dessus des waters, à côté du siège qui donnait directement sur eux. Je voyais alors les passagers défiler un à un. Certains me racontaient leurs vies, d'autres ne pipaient pas mots, mais tous le faisaient avec une sérénité déconcertante.

1. Au début, on travaillait dans une fabrique de chaussures mais les gens n'achetaient plus. Et puis un centre de transplantations ultramoderne s'est installé en plein centre ville. Une partie de la population avait ainsi accès à de bons emplois et à de bons salaires. La ville a commencé à se développer. Les prix des logements ont alors augmenté et de nouveaux centres de transplantations ont ouverts ; il y en avait cinq au moment où je me suis enfuie dans la forêt et maintenant je crois qu'il y en a huit. La ville attirait beaucoup d'étrangers du monde entier qui venaient pour des opérations de toutes sortes et des plus complexes, mais la moitié de la population, voire plus, n'avait plus de travail et se retrouvait parfois à la rue. Ces pauvres gens ont commencé à vendre leurs reins pour pouvoir assumer les dépenses familiales mais il fallait toujours plus de donneurs et il n'y avait pas assez de pauvres. Des familles entières ont alors été expulsées de chez elles. Ils ont élaboré une loi selon laquelle ceux qui vivaient dans la forêt étaient des donneurs naturels. Leurs mots. C'est alors qu'ils ont commencé à les chasser. Des fois, ils nous prenaient un rein et puis ils nous les relâchaient en pleine forêt. D'autres fois ils avaient besoin d'un coeur et alors ils nous tuaient. Moi, j'ai perdu un rein, regarde la cicatrice...
2. On n'avait jamais entendu parler de ça par ici. Tu disais quelle s'appelle comment, cette ville ?

Pour rien au monde je ne voulais voir sa cicatrice ; mieux valait changer de sujet.

1. Cazarzen. Plus la demande d'organes augmentait, plus les gens se faisaient chasser de chez eux pour qu'ils deviennent des donneurs naturels. Pour te faire une idée, ils ont tué mon mari et nous, dans la forêt, on mangeait ses restes. Il valait mieux se nourrir plutôt que de le laisser aux loups ; la viande était encore chaude. Mes deux enfants... Les enfants étaient les donneurs les plus recherchés. Ils en venaient même à prendre la cornée des vieux et la vésicule des femmes enceintes, tu comprends. Je ne sais pas pourquoi ni comment j'ai réussi à m'échapper mais bon, je suis arrivée jusque là. Enfin, ça y est, les waters sont libres.

Je crois que ça m'a coupé l'appétit. Nous roulions toujours sur la même route et nous n'avions toujours croisé aucune âme. On se serait cru dans un rêve et j'en suis arrivé à me demander plusieurs fois si justement je n'étais pas en train de rêver. Mais non, tout cela était bien réel. Nous nous sommes arrêtés à côté d'un lac entouré d'herbe qui paraissait synthétique. Toujours rien de vivant dans les parages, pas même une mouche. Ça n'inquiétait personne. Les passagers arrière se sont regroupés entre eux alors que ceux de l'avant se sont assis près du lac. Nous avons mangé le peu que nous avons : quelques sandwichs et des barres de céréales. C'est alors qu'on aperçut un agneau solitaire à quelques mètres de nous. Severio sortit son pistolet et lui colla une balle. Je ne crois même pas qu'il ait pris le temps d'y réfléchir.

1. Le déjeuner est servi !
2. Et tiens, moi j'ai tout ce qu'il faut pour un barbecue.

Il me semble que Santos est allé dans l'autobus pour ramener ce qu'il fallait pour manger de l'agneau. Personne ne savait vraiment comment le préparer jusqu'à ce que vienne la mère Tadeuz. La manoeuvre n'était pas simple et elle demanda à ce qu'on lui amène un couteau ; nous n'étions pas sûrs de vouloir lui en donner un.

1. Elle fait partie des passagers arrière, ça peut être dangereux.
2. Ouais, mais elle a deux enfants qui sont à l'avant. Un garçon et une fille.

Les Tadeuz étaient la seule famille à bord. On les appelait le fils Tadeuz, la fille Tadeuz, le père Tadeuz et la mère Tadeuz. Les enfants étaient des passagers avant et les parents des passagers arrière.

1. Je pense pas qu'elle nous fera quoique ce soit. On lui donnera un bout de viande.

Le procédé était lent et en dépit de la faim, elle mit presque une heure à dépecer la bête et à la saigner à blanc pendant que Caro allumait un feu à l'aide de branches d'arbres et de quelques plantes trouvées à un kilomètre du lac.

Le chauffeur m'a rejoint pour me dire que quelque chose lui semblait louche, que la route était un peu étrange et que, par dessous tout, nous faisions des kilomètres sans perdre une goutte d'essence.

1. Ça doit être l'oeuvre du saint, dis-je.
2. De qui ?
3. Du saint Cash.

La viande de l'agneau n'avait pas très bon goût mais une femme finit par sortir un gâteau. « C'était pour l'anniversaire de ma fille mais c'est pas comme si on allait arriver un jour alors autant qu'on le mange nous. » Je n'ai pas compris pourquoi elle disait que nous n'allions pas arriver à destination. Étions-nous condamnés ?

En retournant à l'autobus, une nouvelle queue s'est formée devant les waters. Ils étaient nombreux à venir me voir, ou plutôt tous les passagers avant. Chacun leur tour, ils s'asseyaient à côté de moi et je ne me souviens plus de qui était qui ni de qui me racontait quoi. Il me semble que la femme à côté moi à ce moment-là s'appelait Olvido. Oui, Olvido. Vous en avez une dans la liste ? Elle aurait survécu ? Elle m'a raconté qu'elle avait un cancer et qu'elle allait en mourir.

1. Les médecins ne me donnent plus beaucoup de temps, quelques mois au mieux. Mais quelques mois c'est quoi, deux, dix ? C'est tout ce qu'ils savent dire les médecins, « quelques mois », et toi tu dois te contenter de ça. Mais c'est ta vie, pas celle d'une statistique ! Alors j'ai décidé de rejoindre la mer, rejoindre ma mer, pour y mourir, la mer qui m'a vu naître. C'est ma mer tu comprends. Et j'ai tout essayé... vitamines, sport, psychologie, radiothérapie, chimiothérapie, un nouveau vaccin expérimental... J'étais à la clinique Mayo, et pour ça, mes frères et sœurs, ils en avaient de l'argent, pour se sentir bien. Avant ça ils ne m'aidaient jamais, même pas pour une voiture, même pas pour une d'occasion ! Mais quand je suis tombée malade, il y a dix ans de ça, mon Dieu... ça fait déjà dix ans... Quand je suis

tombée malade, ils sont devenus gentils, très gentils même, des frangins formidables. Ils m'appelaient tous les jours pour savoir si j'avais besoin de quelque chose. Ils m'ont pris rendez-vous avec le meilleur spécialiste de Madrid. Moi, je ne voulais pas du meilleur spécialiste mais je ne pouvais pas dire non. Et puis ensuite ils m'ont pris un autre rendez-vous à la clinique Mayo, aux États-Unis. Vous vous rendez compte ? Et je me suis alors retrouvée dépendante une nouvelle fois. Avant c'était parce qu'ils ne me donnaient pas d'argent et ensuite parce qu'ils m'en donnaient. Quand j'ai voulu de l'argent pour aller dans une clinique de médecine naturelle au Royaume-Uni, ils m'en ont pas donné. « Pour quoi faire ? », qu'ils me demandaient. Mais tu sais, j'ai fini par y aller. J'ai vendu le peu que j'avais, un terrain que j'avais hérité d'une grande-tante, et je suis partie. Ça les a mis en rogne... Tu penses, quand ils t'aident, va savoir si c'est vraiment pour t'aider toi ou s'ils veulent tout simplement s'aider eux-mêmes et se donner bonne conscience. Et maintenant tu vois, maintenant je vais à la mer. Ah, ça y est, c'est libre.

À présent je me demande si elle a survécu, cette Olvido ou peu importe son prénom, celle qui allait mourir ; parfois les choses se déroulent de la façon dont on s'y attend le moins. Bon, je vois bien que je suis le seul à parler et que personne ne me répondra.

Je ne sais pas s'ils m'écoutent. Ils dorment peut-être ou il dort peut-être, à moins qu'ils m'enregistrent pour n'écouter qu'une partie de ce que je dis.

1. Bien sûr que l'on écoute ce que vous dites, bien que vous nous ennuyiez.
2. Je m'en excuse.
3. Nous voulons savoir ce qu'il s'est passé concrètement et non pas les problèmes digestifs de chaque passager.
4. Pourriez-vous me dire à qui j'ai affaire ? Vous êtes de la police, des agents secrets ?
5. Nous voulons savoir qui était en charge.
6. Je ne sais pas. Je ne sais même pas si quelqu'un était vraiment en charge.
7. Qui a donné l'ordre ?

1. Quel ordre ?
2. Si vous avez été séquestrés ou non.

1. Je crois que nous sommes dans un pays démocratique et que j'ai

- donc droit à un avocat.
2. Pas dans ces circonstances.
 3. Comment ça ?
 4. Cela peut arriver.
 5. Ça n'est pas que j'ai quelque chose à cacher, je peux vous raconter tout ce dont je me souviens mais...
 6. Nous voulons savoir quand le cannibalisme à commencé.
 7. Pardon ?
 8. Manger de la chair humaine.
 9. Je ne souviens pas d'un truc pareil. Je n'ai mangé la chair d'aucun des passagers.
 10. D'un des passagers arrière peut-être...
 11. Moi, non.
 12. Très bien. Continuez.
 13. On m'accuse de quelque chose ?
 14. Continuez votre témoignage.
 15. Mais est-ce qu'on m'accuse de quelque chose ?
 16. Pour le moment non, nous ne vous accusons de rien.
 17. Comment ça pour le moment ?
 18. Continuez votre récit et vous comprendrez. Vous vous souviendrez peut-être des faits au fur et à mesure.
 19. Mais qu'est-ce que c'est que tout ça ? Un film ? Un roman ?
 20. Continuez bon sang, nous avons autre chose à faire !

Très bien, je reprends. L'un des passagers décida de changer le trajet et nous fîmes demi-tour. Le chauffeur nous annonça que nous nous étions dirigés trois heures dans la même direction et qu'il n'y avait toujours aucun signe de vie. Pas une maison ni un arbre, seulement de l'herbe qui s'étendait à perte de vue. « Je n'avais jamais vu ça, pas même en Écosse ! » Il fit alors demi-tour, sans trop broncher. Et moi non plus je n'avais vu aucune voiture depuis que nous nous étions engagés sur cette route. En la remontant, le paysage semblait avoir changé : l'herbe laissait place à une forêt dense. Nous l'avions tous remarqué, du moins c'est ce que je pense, et nous avons tous eu peur mais personne n'en parla pendant plus d'une heure, jusqu'à ce qu'un oiseau surgisse sur la route. Enfin un oiseau... ça ne pouvait être un oiseau puisqu'il était plus grand que l'autobus. Il sauta au milieu de la route et continua de voler. Tout le monde ne le vit pas : ceux qui dormaient ne se réveillèrent qu'au coup de frein du chauffeur et l'oiseau était déjà parti. « Quoi, qu'est-ce qu'il se passe ? » entendait-on de toute part. Personne ne répondit. Après ça, nous sommes restés silencieux un moment face à la panique et à la terreur.

Et c'est dans le silence, en voyant les arbres défilés par la fenêtre, que je me suis endormi. J'avais du dormir trois ou quatre heures car il

faisait déjà nuit à mon réveil. Nous avions voyagé près d'une journée entière. J'avais rêvé que j'étais dans un hôtel avec ma fille et ma femme. Elles avaient dû changer de chambre alors que je m'étais absenté et j'ai demandé à ma femme le numéro de notre nouvelle chambre. Elle me répondit que c'était la 899. Je lui ai ensuite demandé le code de sécurité et ma fille vint me le chuchoter à l'oreille. 9696. Je me suis dirigé vers l'ascenseur et j'ai appuyé sur le numéro huit mais il m'emmena au neuvième étage. J'en suis sorti pour un prendre un autre mais celui-ci m'emmena au trentième. Ça n'est qu'après une troisième tentative que l'ascenseur me laissa au bon étage et que je pus gagner ma chambre.

Les chiffres de ce rêve m'intriguaient. Quand je me suis réveillé, j'entendis les voix des Tadeuz, la famille qui se situait à la limite entre l'avant et l'arrière de l'autobus avec les enfants à l'avant et les parents à l'arrière. Ils parlaient entre eux et j'entendis le fils dire que mieux valait ne pas envenimer les choses.

1. Et qu'est-ce que vous voulez ? Qu'ils nous fassent passer à l'arrière ?
2. Ça n'est pas ça, répondit la mère, nous sommes une même famille et vous pourriez demander à ce qu'ils reculent la frontière d'un rang pour nous permettre d'être aussi à l'avant, c'est tout.
3. Et on demande à qui ?
4. Et bien qu'ils votent et qu'ils changent la frontière.
5. Ça semble trop facile. Et s'ils votent pour nous faire passer à l'arrière ? Parce que c'est aussi possible dans ce sens-là. Je ne crois pas qu'ils nous aiment beaucoup comme on est juste à la frontière. Et ça serait encore pire s'ils nous passaient tous à l'arrière.

Je me suis rendu compte que je n'étais pas le seul à être désorienté et à ne pas savoir l'heure qu'il était. Toutes nos montres affichaient une heure différente et le jour se leva soudainement alors que je pensais être en pleine nuit ; ma montre affichait 23h30. Le jour révéla une muraille qui s'opposait à nous. L'autobus donna un coup de frein et tout le monde fut projeté à l'avant. Les passagers arrière, alors en dehors de leur territoire, s'excusèrent avant qu'on ne les réprimande et regagnèrent l'arrière de l'autobus. Nous étions tous inquiets.

1. D'où elle sort cette muraille ?
2. Je crois qu'elle n'était pas là avant.
3. C'est la muraille de nos péchés, pour avoir tué Cash.

4. C'est vraiment des criminels ces passagers arrière ! Comment ont-ils pu le tuer ?

Le chauffeur se pencha en avant et se cogna d'un coup sec contre le pare-brise. Celui-ci ne se rompit pas et le conducteur assura que son épaule lui faisait mal mais qu'il allait bien. Il avait une bosse sur le front mais il n'avait pas mal.

- Ce que moi j'aimerais savoir, c'est depuis combien de temps nous avons eu l'accident, s'il s'agit bien d'un accident, et si j'ai passé beaucoup de temps à l'hôpital, un mois, un an... Vous ne pourriez pas me le dire, vous ? En plus j'ai faim.

1. Que voulez-vous manger ?
2. Vous ne pouvez même pas me dire quand l'accident a eu lieu?
3. Que voulez-vous manger ?
4. Ce que je veux c'est une salade de chou et de cresson avec de l'huile d'olive vierge d'un taux d'acidité de 0,3% et du vinaigre balsamique de Modène, et ça sera l'entrée. Ensuite j'aimerais une assiette avec d'un côté, du riz complet avec des haricots en grain, et de l'autre, du tofu frit avec des oignons et une sauce Tamari. Oh, et si possible, un peu de pain d'épeautre.
5. Vraiment ?
6. Je suis végétarien.
7. Écoutez, ici, nous n'avons que des sandwiches ou au thon ou au fromage. Vous avez le choix.
8. Deux de chaque alors ; j'ai vraiment faim.
9. On vous les passera par la petite porte située en bas à droite de la porte qui est sur votre gauche.
10. Je ne peux même pas vous voir. Tant de cachotteries... Vous pourriez m'envoyer une photo de vous. Ah, voilà les sandwiches, merci, et aussi pour l'eau minérale.

Je reprends. Nous avons fini par descendre de l'autobus pour aller voir cette muraille. C'était un mur en béton armé de couleur grise. Au niveau de ma hanche, un petit rigolo avait dessiné une fenêtre par laquelle on pouvait voir un champ et une vache laitière. Très suisse. Et c'est à ce moment-là que nous avons entendu des voix qui venaient de l'autre côté. Elles disaient "Bonjour ?" et "Allo ?", ou encore "Il y a quelqu'un ?", ce genre de choses.

1. Qui êtes-vous ? demandai-je.
2. Nous sommes ceux de l'autobus.

3. Et c'est quoi ce mur ?
4. C'est pour lutter contre le terrorisme, c'est ce qu'ils ont dit à la radio.

Ils étaient plusieurs à avoir répondu, parfois en même temps, alors que j'étais le seul à parler de notre côté.

Ils ne sont pas horribles ces sandwiches, surtout celui au thon, bien que je j'appréhende un peu la digestion. Ça fait bien longtemps que je n'ai pas mangé de thon et encore moins de la mayonnaise. Merci pour l'eau minérale.

1. Je ne sais rien de ça, moi.
2. Qu'est-ce que j'en sais ? Ils ont dit qu'il fallait construire un mur rapidement parce qu'il y avait beaucoup de terroristes dans un bus et qu'ils étaient dangereux. Ils ont utilisé ces machines énormes qui te construisent un mur en deux temps trois mouvements.
3. Qu'est-ce qu'on fait ? ai-je demandé.
4. Je crois qu'on a pas d'autre choix que de faire demi-tour.
5. On a déjà fait demi-tour une fois.
6. Et bien deux demi-tours et peut-être qu'on y arrivera à cette mer, surenchérit une femme d'une voix quelque peu criarde, comme celle de ma tante Esther.
7. Ils disent qu'ils roulent en bus avec une bombe atomique et qu'ils ont séquestrés les autres passagers.

1. Ah oui !

1. Ça ne serait pas vous d'ailleurs ? Vous êtes bien en bus ?
2. Oui on est dans un bus mais personne ne nous a séquestrés.
3. Et comment je peux le savoir, moi ? Si ça se trouve c'est toi le terroriste ! Je peux parler à quelqu'un d'autre ?
4. Ils sont tous un peu secoués par le coup de frein à cause du mur et certains sont déjà en train de prier. Ils disent qu'il faut prier le mur. Ils prient aussi le saint Cash. Vous pourrez aussi prier de l'autre côté du mur. Et vous n'êtes pas en bus, vous ?
5. Oui, on voyage aussi en bus. On rejoint la mer. On va d'une mer à l'autre, en traversant la terre qui les sépare. La terre n'existe que pour donner de l'espace aux mers...
6. ... et nous, Hommes et animaux, nous errons sans but.
7. Exactement. Comment tu connais la suite ?
8. C'est tiré d'un poème qu'on m'a enseigné à l'école.

Je suis retourné dans l'autobus pour expliquer au chauffeur ce qu'il se passait. Le mur de béton armé mesurait six mètres de haut. J'ai décidé de le longer pour voir jusqu'où il continuait. Ce n'était pas facile car il était bordé d'arbres. Je m'ai dirigé, enfin, je veux dire, je me suis dirigé dans cette direction pendant plus de vingt minutes et alors que je décidais de rebrousser chemin, j'ai aperçu un second mur qui était perpendiculaire à celui de la route. Je ne l'ai pas suivi de peur que l'autobus ne soit reparti sans moi. À mon retour, tous débattaient l'idée d'escalader le mur et d'échanger les autobus, mais pour cela, nous avions besoin d'une échelle. Les passagers avant pensaient que nous étions peut-être tombés sur les terroristes en question. Alors nous leur avons demandé de la nourriture.

C'est alors qu'une tête de vache s'écrasa à quelques centimètres de moi, puis une deuxième, et une troisième qui m'arriva presque en pleine tête. Je me suis alors décalé sur le côté et me suis retrouvé dans un arbre. Il n'y avait que des oliviers et certains d'entre eux avaient été coupés en deux par la muraille. "Des arbres entre deux mondes", ai-je pensé.

1. Vous n'auriez pas autre chose que la tête ?

Il commença à pleuvoir des queues de vaches.

1. Bon, bon, ça va bien, on a compris.

Ils ont sorti un grill et nous avons préparé de la joue et de la cervelle de boeuf sur des branches d'oliviers. C'était pas si mal. Sans dire quoi que ce soit et sans en demander l'autorisation, les passagers arrière vinrent manger avec nous. Après le repas, ils sont retournés à leurs sièges ; ils ne considéraient pas avoir leur mot à dire dans la prise de décision. L'un d'entre eux me donna un carnet et me demanda de le garder. Je l'ai sur moi, et je vais vous le lire en entier. Si vous ne finissez pas par me dire qui vous êtes, je peux vous dire que ça n'a rien de très sympathique. Ici, il n'y a aucune vache qui vole et pas de tête d'éléphant. Je commence.

2. L'expulsé

Tout s'est peut-être terminé à ma naissance, en ce jour même d'octobre. Avec le recul, je peux l'interpréter d'une toute autre façon. Je vois mon innocence comme un train qui ne s'arrête pas en gare. Je me souviens... je me remémore ces moments passés dans le cercle littéraire de Marot à Jérusalem alors que j'avais une vingtaine d'années et que je m'imaginai être un Jean Cocteau bien que la vie m'eût réservé une destinée à la Baudelaire, poète maudit, par son peuple et son innocence, maudit, par son ignorance. Je le dis maintenant, à la veille de mon succès tant attendu et à quelques mois de la publication de mon premier roman dans la maison d'édition Destino. Le destin... le destin qui se manifeste jusque dans le nom de la maison d'édition. Tout faisait partie du destin : les jours et les heures, le mal de dos d'avoir passer tant de temps penché sur mon clavier, de m'être tant efforcé, d'avoir tant reformulé ces mots libérateurs.

Tout a peut-être commencé à ma naissance, dans un pays qui s'est vu rayé de la carte de mon peuple, le peuple juif. Sans que l'on s'en aperçoive, notre peuple et sa conscience avaient divagué vers Varsovie et Berlin, effaçant ainsi l'Afrique de leur carte. C'est de cette façon que je suis arrivé en Israël à l'âge de douze ans. Serait-ce à ce moment-là que tout s'est réellement terminé ? Dès lors, on me demande si je suis vraiment marocain, et il arrive que l'on doute de ma parole et que l'on me conteste. Même ma carte d'identité n'est pas une preuve suffisante. Je n'y prête plus attention. Ou plutôt si, bien que mon expulsion du peuple juif fasse désormais partie de moi. À l'aube de ce jour inouï de 1972, je suis devenu noir, un colonisé, même si j'avais toujours ces yeux bleu-vert et cette peau blanche, ces yeux que ma fille m'avait tant réclamés : "Et pourquoi tu ne m'as pas donné ta couleur des yeux ? - La couleur d'yeux change, ma fille. C'est comme ça".

Sans m'en rendre compte, j'étais devenu l'autre de l'autre et à travers chaque regard qu'on me portait, je devenais inconsciemment un peu plus étranger, un peu plus différent. Parce que je n'en avais pas conscience, je cherchais à m'intégrer. Pour ce faire, il ne fallait plus que je sois né au Maroc. Personne ne sait comment faire une chose pareille, et si certains y sont effectivement parvenus, ils n'ont pas fait passer le mot.

Tout ceci me ramène à mes vingt ans, dans les années 1980, au sein du cercle des poètes et des artistes, des combats, des débats, des folies, des hommes, des femmes, de mon innocence. Ma très chère innocence. Nous nous regroupions tous les vendredis au Binyanei Hauma^[4]. Le poète B-S y était gardien de sécurité les fins de semaine ;

il commençait le vendredi à quatorze heures et terminait le dimanche aux alentours de sept heures du matin. Voilà où il passait les fins de semaine et de quoi il vivait. Nous autres poètes arrivions aux alentours de dix-sept heures devant l'immense bâtiment aux salles et cages d'escaliers désertes. À vingt-deux heures nous étions entre quatre et vingt, parfois plus nombreux. C'est de là qu'est née l'idée de publier une revue et, selon Roni, c'est aussi lors d'une de ces soirées de beuverie que j'aurais essayé de la violer. De telles soirées étaient pourtant inhabituelles. En règle générale, nos débats étaient d'ordre théorique, messianique et religieux.

Quand le cercle fut fondé, en 1981, j'avais plus de publications à mon actif que les autres, et tout nous menait à croire que je deviendrais un Cocteau et non pas un Baudelaire. J'avais déjà publié une douzaine de mes poèmes dans *BaMahané*, l'hebdomadaire de l'armée, un poème et un conte dans *Maariv*, le deuxième plus grand journal national, deux poèmes dans *Iton77*, une autre revue de prestige et deux poèmes dans la revue *Hadarim*, qui publiait les poètes les plus reconnus du pays à l'époque lointaine où la poésie avait de l'importance, se vendait à des dizaines de milliers d'exemplaires et amenait le débat. Les autres poètes du cercle n'avaient encore rien publié mais ils ne tarderaient pas, dans les années à venir, à accumuler les récompenses et les publications dans les meilleures maisons d'éditions israéliennes, contrairement à moi et mon insolence qui n'allions rien publier avant 1994. Je voulais être un Cocteau, pas seulement pour sa notoriété précoce mais pour l'enfant terrible. Ne furent terribles que mon sort et ma tentative de faire évoluer une littérature qui, jusqu'à présent, n'admet pas les enfants terribles.

Désormais, même les gens m'effraient, et par-dessus tout les personnes aimables et respectables. Je me fais des ennemis de toute part. Chaque mot, chaque article et chaque livre m'amène d'autant plus d'ennemis. Je serais le premier à être dénoncé s'il y avait un coup d'État, que le pouvoir soit pris par la gauche ou la droite. Je suis extrémiste, sans vraiment savoir pourquoi, ou un extrémiste marocain comme on a déjà pu me le dire. Comme si le simple fait d'être marocain poussait quelqu'un à l'extrémisme. Il n'y a cependant pas de raison de se ménager autant, et la plupart de mes futurs ennemis craignent déjà mon nom, persuadés que je les passerai à tabac, que je leur gueulerai dessus, ou que je leur sauterai à la gorge comme un chien enragé. À chacune de nos rencontres, que ce soit lors d'une veillée littéraire ou d'un autre événement, ils se disent surpris de me trouver aussi agréable. Et c'est bien normal, je ne suis certes pas la personne la plus aimable qu'il soit mais je suis sociable en société. Du peu de société qu'il me reste...

J'ai dû m'en rendre compte en 1975 quand je suis allé en Espagne

pour rendre visite à mon cousin. J'y suis resté un mois pendant lequel je suis tombé amoureux de Sara pour la première fois, et pendant lequel je me suis fait des dizaines d'amis dont certains avec qui je reste en contact encore aujourd'hui. Que s'est-il passé pendant cette période ? Je ne me suis jamais penché sur le sujet ; j'en avais peur. Le loup des steppes s'était changé en animal social. Tout s'est empiré par la suite en 1977 et 1982, c'est pourquoi j'ai décidé de ne plus retourner en Espagne. Alors que je parlais parfaitement hébreu et que j'étais dans « mon » pays, comment pouvais-je développer mes relations sociales à Madrid et vivre en ermite, en lépreux, et comme un expulsé à Jérusalem ? Je ne pouvais faire face à cette dichotomie alarmante. Les années passèrent et la réalité put éclore et fleurir.

Les expulsés. Cette appellation caractérisait les Séfarades venus du Maroc après l'Inquisition alors que les Juifs résidant dans le pays étaient appelés les intégrés. Les expulsés se considéraient plus importants, et en à peine cent ans, ils réussirent à imposer leurs lois et leur vision du judaïsme, notamment le code alimentaire *cacherout*, après d'interminables débats. C'est pour cela que j'ai été un expulsé dès ma naissance, à moins que je ne l'eus été avant même de naître.

Je me souviens du terme *saltimbanque*. Les mots sont pour moi comme les arbres de mon verger. Chacun d'entre eux représente une époque et une étape de ma vie. Lorsque mon frère et moi sautons sur nos lits depuis l'armoire de notre chambre, notre mère se précipitait dans la pièce en hurlant que nous étions des saltimbanques.

B-S faisait le tour du Binyane Hauma toutes les deux ou trois heures afin de s'assurer que personne ne s'était infiltré dans le bâtiment, mais les infiltrés, c'était nous. Nous nous introduisions par la porte arrière du rez-de-chaussée sur laquelle il fallait frapper pendant quelques minutes avant que B-S nous entende depuis le premier étage. De temps à autre, D-S l'accompagnait. Pour ma part, j'avais peur d'aller et venir par ces escaliers ; je n'ai dû faire qu'une seule ronde avec lui. À cette époque, l'Uruguayen D-S, grâce à qui j'avais pu intégrer le cercle, et moi-même lisions Borges, et derrière la salle d'attente qui s'ouvrait sur un bureau dans lequel nous nous asseyions, j'imaginai le bâtiment comme un labyrinthe vide et angoissant. Nous, les deux hispanophones. Nous parlions, avec les Israéliens, de Borges et de Cortazar, encore peu traduits vers le castillan. C'est par mes traductions de son oeuvre qu'ils ont appris à connaître Jabès, un auteur qui demeure malheureusement très peu connu en Israël à cause de la traduction déplorable vers l'hébreu du *Livre des Questions*. Personne ne fut capable de lire l'oeuvre ce qui freina le projet de traduire le reste de ses ouvrages.

Je crois qu'en 1984, j'avais déjà traduit environ soixante-dix pages de ce même livre, après quoi je décidai d'envoyer une lettre à Jabès,

une lettre si bien gardée que je ne pus remettre la main dessus. Je l'ai fait par amour de l'art et pour approfondir ma lecture de cet auteur qui devint pour moi un exemple. Une autre traductrice fut cependant choisie. Nos versions étaient incomparables ; la mienne était bien meilleure. J'en suis même arrivé à donner une conférence à l'Université Hébraïque de Jérusalem à propos de ce qu'elle avait traduit et publié dans des revues ainsi que sur certains chapitres de ses oeuvres qui n'ont jamais été sortis sous forme de livre. En ces temps-là, et même jusqu'à aujourd'hui, il était impossible de concevoir qu'un Marocain puisse être traducteur ou même qu'il puisse parler une langue étrangère car il est inculte et incapable de traduire. En plus de ne pas savoir parler français, et encore moins castillan, il ne maîtrise pas vraiment l'hébreu et n'en manie pas la véritable syntaxe ashkénaze. La langue est une arme de domination et, bien souvent de nos jours (oui, encore de nos jours), on écrit des articles qui ridiculisent le rabbin Ovadia Yosef pour son hébreu remarquable et antisioniste parce qu'il ne correspond pas à celui considéré officiel. Ainsi, tout auteur né en Irak ou au Maroc se verra critiqué pour son langage et son hébreu.

Je peux déjà imaginer que si je suis un jour reconnu en Espagne, on me dira que mon succès vient du fait que je maîtrise le castillan et non pas l'hébreu. Bien sûr, on peut voir en cela une sorte de contradiction dans la mesure où lorsque je recherche un poste de traducteur, j'ai tout le mal du monde à convaincre l'éditeur que je n'ai pas seulement des connaissances en castillan, mais que c'est tout simplement ma langue maternelle. L'inexistence de mon pays, du Maroc, et des juifs marocains, engendre des situations comiques tant qu'on ne les vit personnellement. Lorsque j'ai présenté le projet de traduire une œuvre de Camillo José Cela à l'un de mes éditeurs, qui, je crois, avait lu les deux romans que j'avais publiés, il me demanda de quelle langue je pensais la traduire. Le plus drôle est que la plupart des traducteurs ashkénazes qui traduisent du castillan l'ont appris en cours et s'aident de versions anglaises ou françaises.

Il était dix-sept heures et nous commencions à arriver. D-S, qui était un ami proche de B-S, était déjà sur place. Un autre vendredi ou samedi, alors que j'arrivais vers midi, ils étaient assis et mangeaient du houmous qu'ils avaient acheté au restaurant Pinati. Ils tartinaient leurs pitas en s'exclamant : « Que la vie est dure ! », avant de prendre une bouchée. Une cérémonie presque religieuse. B-S vivait dans la salle d'attente qui précédait un bureau auquel il nous interdisait l'accès. Face à cette salle située à l'entrée du vestibule, au bout des escaliers du premier étage, se trouvaient une petite cuisine et des toilettes. De nombreuses autres salles la succédaient, occupées en semaine par l'administration de l'orchestre philharmonique d'Israël.

Nous nous retrouvions très régulièrement tous les trois. D-S faisait ses premiers pas, des pas de géant, en hébreu, mais il continuait également d'écrire en castillan. B-S était un sabra^[5] né en Israël, et il avait écrit quelques contes et de nombreux poèmes, la plupart traitant de sa famille, de sa mère folle et internée dans un asile, et de feu son père, un homme ridicule. Il vivait chez sa grand-mère, une dame âgée pleine de méchanceté, qui était partie de Tbilisi pour gagner l'Israël lorsqu'elle avait six ans et qui le réprimandait sans cesse. Nous avons utilisé sa maison à de nombreuses reprises dans le but d'organiser des rencontres pour la revue *Marot*. Afin qu'il prenne soin d'elle, sa famille prenait le loyer à sa charge et lui apportait parfois une aide financière pour ses études littéraires qu'il ne termina jamais. Nous étions tous les trois passés par les bancs de la faculté de littérature de l'Université Hébraïque de Jérusalem même si aucun de nous n'était parvenu à obtenir une mention. Notre créativité se confrontait toujours aux idées de nos professeurs qui enseignaient la littérature mais n'étaient pas capables de l'écrire, ne savaient pas comment s'y prendre et ignoraient l'enfer que représentait la rédaction d'un poème. À cette époque encore, seuls les fous et les visionnaires s'adonnaient à la littérature qui représentait une manière de vivre en soi et non pas simplement un projet économique. De nombreux éditeurs croyaient encore en la parole écrite. Le défunt Yaron Gola, de la maison d'édition éponyme, fut l'un d'entre eux. Je l'ai toujours dit plus fou que les auteurs qu'il publiait, ce qui n'est pas peu dire. Alors, nous nous asseyions tous trois et nous discussions du futur de la littérature hébraïque. Tous les deux étaient partisans de Pinhas Sadé alors qu'à cette époque, je me tournais vers David Avidan. Je détestais Erez Biton, qui allait pourtant devenir mon poète favori par la suite, parce que lui aussi était marocain et qu'il parlait de sa terre natale, contrairement à moi. Pour être Israélien, on nous demandait, voire même on nous obligeait, à ne plus parler du Maroc.

1. T'es pas comme ces autres marocains, toi ? me disaient mes amis de l'université dans le but de m'aider.
2. Tu n'aimes pas Brera Hativit (un groupe de musique aux influences andalouses) ?
3. Et cet imbécile d'Erez Biton qui se croit poète et qui écrit sur la menthe ?

À ça, je rétorquais : « Pensez donc, bien évidemment que je les déteste. De toute façon, je ne me souviens même plus du Maroc. »

En bon immigrant, j'avais même accepté d'oublier ma terre natale. Je n'avais plus aucun souvenir des treize premières années de ma vie.

Je vous l'assure, j'avais réellement tout oublié. Je ne connais pas les raisons de cette amnésie qui perdura jusqu'à mes trente ans. Je ne me souvenais de rien et je ne m'en portais pas plus mal dans cette nouvelle société. Cependant, je me suis vite rendu compte qu'oublier n'était pas suffisant ; je devais constamment apaiser la peur qu'avaient les autres Israéliens. Ils craignaient que je ne recouvre la mémoire ou que je redevienne soudainement comme les autres Marocains et que je cesse de me comporter normalement, ce qui signifiait me mettre à crier, devenir agressif, me bourrer de drogues, ou parler arabe.

En effet, les Marocains ne pourraient jamais se différencier des Arabes ; en cela, ils devenaient des ennemis infiltrés.

D-S et B-S allaient souvent voir Pinhas Sadé qui, à cette époque, apparaissait comme une sorte de gourou. Des auteurs voyageaient jusqu'à sa modeste demeure située à Hatikva, le quartier pauvre de Tel Aviv. Sadé se vantait et prétendait être le plus grand auteur et poète au monde. Il critiquait les poèmes des nouveaux venus, dénigrant leur travail et leur façon d'écrire. Je ne suis jamais allé le voir mais quelques années plus tard, je le croisais, ce semblant de Napoléon d'à peine un mètre soixante, à la succursale de la poste, où nous avions tous deux une boîte postale, et qui était située près de là où j'avais travaillé en tant que comptable pendant douze ans. Dans la rue King George, je croisais parfois, dans la même journée, Sadé et Amijai, qui ne dépassait pas le mètre soixante non plus. Les deux me faisaient penser à une matière humaine compacte, se gardant de tout contact avec l'extérieur, jusqu'à se refermer sur eux-mêmes. Je ne les saluais pas, bien que Amijai eut été mon voisin à une époque et que nous nous étions retrouvés à une ou deux reprises pour discuter de poésie. C'était un bon voisin.

J'aimais bien le terme « bouffon » avant de savoir qu'il ne s'emploie pas en public. Il me rappelait mes amis d'enfance. En revanche, je n'aime pas le terme « trouble », peut-être pour le « trou » ; de même pour « aisselle » bien que, ou parce que, cela m'évoque la fève-et-sel, soupe que j'ai toujours appréciée. En 1996, je suis allé à Tétouan avec mon frère et nous avons commandé du poisson dans un restaurant en bord de mer. L'odeur de la soupe de fève, la fève-et-sel, est parvenue jusqu'à nous depuis les assiettes de deux serveurs qui se trouvaient deux tables plus loin. Nous avons demandé au garçon de nous servir ce plat qui sentait si bon et il nous répondit : « Ça non, ça c'est du manger di pirsonnes », ce par quoi il entendait que ça n'était pas destiné aux touristes. Nous avons tout de même demandé s'il était possible d'en avoir une assiette chacun et il revint avec deux soupes. Nous les avons sifflées comme des gamins affamés qui revenaient d'une partie de ballon. Nous en avons demandé une autre assiette mais c'était tout ce qui restait pour les *pirsonnes*.

Je me suis lancé dans la prose israélienne en tant que touriste et non en tant que *pirsonne*. Je voyais toujours les choses sous un autre angle. J'ai commencé par écrire sur la bourgeoisie marocaine dans le monde. Un écrivain marocain doit toujours écrire à propos de la bourgeoisie ashkénaze, à la manière de A.B. Yehoshua. Le Marocain n'existe que pour alimenter cette bourgeoisie : il n'est qu'une sorte d'ombre qui lui permet de se considérer comme une source de lumière. Un Ashkénaze appellera les Maghrébins des « Orientaux » pour ainsi se sentir occidental et il leur demandera toujours pourquoi leurs écrits ne concernent que les Ashkénazes, en particulier s'ils ne sont pas des leurs. On s'imagine d'un Marocain qu'il est quelqu'un autre : il est arabe lorsque qu'il critique, il est juif lorsqu'il se soumet, mais il est un Juif qui se soumet. Je vins muni d'une langue différente : je parlais un hébreu auquel personne ne s'attendait et que personne ne connaissait, un hébreu que j'avais appris au Maroc, mon hébreu, un hébreu qui n'avait pas besoin des symboles juifs. De plus, j'intègre constamment l'Europe à ma littérature, qu'il s'agisse de la France ou de l'Espagne, et mes textes sont ainsi plus européens que toute la littérature israélienne. En revanche, elle n'est pas eurocentrique et elle crée un espace géographique qui s'étend du Maroc, en Afrique, jusqu'à Tel Aviv, en Asie, en passant par l'Espagne. C'est pourquoi l'on me critique pour être trop européen ou pour trop écrire à propos du Maroc. Néanmoins, les Israéliens ne sont que des colonisés mentaux qui croient être Européens et qui s'imaginent que le répéter du matin au soir empêchera les Européens de les voir comme des Orientaux du Moyen-Orient condamnés à ne jamais vraiment être l'un des leurs. Moi, je suis et je ne veux pas être européen, ou plutôt je ne veux pas seulement être européen. Je veux être à la fois marocain et africain, asiatique et juif, juif séfarade et pas ashkénaze. J'appartiens à tous ces peuples et cela va à l'encontre de ce que recherche la société israélienne, qui n'est rien de tout ça. Pour cette raison, et je peux vous le dire dès à présent, n'importe quel Israélien, qu'il soit écrivain ou attaché culturel à l'ambassade, fera tout ce qui est en son pouvoir pour me discréditer, ce qui m'arrive chaque fois que je voyage à travers le monde. Il y aurait beaucoup à dire de cette dichotomie, de ce paradoxe : moi, qui écris dans une langue européenne, ma langue maternelle, et qui en parle trois autres, je suis considéré comme oriental en Israël par ceux qui parlent une langue sémitique.

J'aime beaucoup cela : les contradictions, les paradoxes, un monde dans lequel la logique ne peut rien expliquer, le moment où ceux qui pensent agir rationnellement perdent le fil et se confrontent à l'incohérent. Pour cette raison, j'ai cessé d'écrire ma prose en hébreu pour le moment. Je continue néanmoins à écrire de la poésie. Un

processus intérieur et extérieur qui se complète : d'un côté, mon hébreu me limitait et m'empêchait d'atteindre mon public, d'un autre, je ressentais le besoin de revenir à ma langue maternelle sans pour autant délaisser les autres. Je me sens naïf lorsque j'imagine qu'avoir du succès en dehors d'Israël mènerait les maisons d'édition qui ne m'ont pas donné signe de vie depuis cinq ans à reprendre contact avec moi. C'est une idée naïve car ce que les maisons d'édition souhaitent, c'est publier de nouvelles voix qui pourront faire taire la mienne. Par-dessus tout, elles souhaitent publier la voix des Juifs orientaux pour noyer celle des Marocains. Pour les Ashkénazes, il n'y a pas de différence entre l'Irak et le Maroc : les deux pays sont inexistantes et tout se perd dans cette masse qui vient d'Europe et qui n'est pas d'origine ashkénaze.

D-S, l'Uruguayen roux, m'approcha et sympathisa avec moi en espagnol et parce que, comme beaucoup d'immigrants d'Amérique du Sud, il n'avait pas encore conscience de la ségrégation qui existait au sein de la société israélienne. Après cinq ou six ans, par intuition, ils commencèrent à se rendre compte de la réalité des choses et à s'éloigner de tous ceux qui n'étaient pas ashkénazes, une réaction naturelle et humaine. L'immigrant cherche à être comme les autres : un Arabe en France cherche à ressembler aux Français en exprimant son antisémitisme, et ainsi, en quelques années, il perdit de nombreux amis. Pour moi, ce processus était quelque peu inexplicable, voire même inconcevable. Bien entendu, les raisons en ont toujours été différentes. Aujourd'hui, on te dit qu'on ne te publie pas parce que tu ne vends pas, même si tu vends. Par le passé, tu n'étais pas publié parce que tu n'écrivais pas à propos du socialisme et des vraies valeurs sionistes, valeurs qui signifient que l'on ne peut écrire qu'à propos de la société ashkénaze.

Aujourd'hui, et depuis plusieurs mois et plusieurs années, Jérusalem est calme, mais c'est quelque chose qui ne se dit ni ne se pense dans cette ville car il semblerait que chaque fois que l'on en vient à considérer la tranquillité comme quelque chose d'ordinaire, un attentat se produit. Ainsi, personne n'en parle. En été, les rues sont remplies de touristes et il n'y a plus une chaise de libre dans les restaurants et les cafés.

A-H arrivait à dix heures du soir, après avoir dîné en famille. Souvent, elle téléphonait et demandait si elle pouvait venir ou alors, elle se faisait prier. Elle était plus âgée que nous, elle avait plus de quarante ans, et je l'avais connue dans un atelier de poésie. Quand elle arriva, elle nous raconta qu'elle avait passé une semaine terrible et qu'elle n'avait rien écrit. Elle recommençait à se faire prier : « Enfin, presque rien... », et puis elle commençait le marchandage. Elle savait y faire.

- Si, j'ai écrit quelque chose.
- Allez, disait l'Uruguayen, montre-nous ces vers magnifiques que tu nous as amenés.
- Il est impossible que tu n'aies rien écrit, disait B-S, tu trouves toujours quelque chose.

Je souriais.

- En réalité, j'ai bien écrit quelque chose, avouait-elle au bout de sept minutes et trente secondes.

Sa poésie était très moderne et elle mélangeait un langage urbain à des phrases aux intonations bibliques. Ces vers nous laissaient sans voix à l'époque. Elle prenait son cahier et lisait pendant une demi-heure, parfois plus, des milliers de vers qu'elle avait toujours écrit à l'avance. D-S et moi étions prolifiques mais A-H était une mitrailleuse à vers, elle se fichait de la critique et ses poèmes pouvaient être aussi géniaux que désastreux. Je pense qu'une sensualité mûre et insatisfaite émanait toujours d'eux. Pour moi, ces lectures, les siennes et les nôtres, représentaient une sorte d'orgie, l'initiation sexuelle frustrée de la femme mûre envers des étudiants en quête d'eux-mêmes.

La session se terminait aux environs de deux heures du matin et A-H me ramenait chez moi en voiture. Sur le chemin, nous parlions de tout et de rien et moi, je parlais surtout de ma virginité. Elle me disait souvent qu'elle était convaincue qu'elle pourrait me faire avoir une érection ; je n'y étais pas parvenu lors de mes deux dernières tentatives. Tout cela restait strictement théorique jusqu'à ce qu'un jour, alors qu'elle se garait à côté de chez moi, je me jetai sur elle et posai ma main droite sur ses seins. Elle recula et me dit que c'était impossible, qu'elle était mariée, ce genre de choses... Depuis ce jour, je n'ai pas essayé de nouveau et nous avons continué à parler de poésie et de littérature.

J'étais membre de ce groupe, mais n'en faisais pas partie. J'en avais été expulsé avant même d'y être entré car je n'écrivais pas ce que j'avais envie d'écrire ou que je n'y arrivais pas ou encore parce que je ne savais pas quel sujet traiter. J'essayais de faire ce que tout immigrant essaie de faire : m'intégrer à la société au sein de laquelle je vivais. Mais cette même société désirait par-dessus tout que je n'y parvienne pas et allait jusqu'à considérer que je soutenais ce qui n'était pas mien. Les problèmes qui les intéressaient n'étaient pas les miens et ne pouvaient pas le devenir.

Mon problème était que j'appartenais à une race éteinte. Je venais

d'une société disparue, le Judaïsme marocain. Mais le problème allait encore plus loin. Tétouan était la dernière enclave de Séfarade. C'était la dernière ville à vivre ce rêve lointain et si proche, voire même ce cauchemar, que fut Séfarade. Une ville de musulmans expulsés et de Juifs. Séfarade mourut avec la communauté juive.

Peu avant cela vint ce que les Séfarades nommèrent « La dernière visite de santé ». Il s'agissait de l'étrange colonisation perpétrée par les Espagnols dans le nord du Maroc. On aurait dit qu'ils saluaient de nouveau leurs expulsés sans s'apercevoir ni du fait qu'ils devaient s'excuser, ni du tour que Franco allait leur jouer en conquérant l'Espagne depuis la capitale des expulsés. En fait, le colonialisme espagnol fut un cas étrange et inexplicable de l'Histoire moderne. Ils se rendirent dans une zone où l'on parlait encore la langue du nouveau conquérant, en particulier chez les Juifs, mais il ne s'agissait pas non plus d'une langue très éloignée pour les Arabes. Ils continuèrent à la parler jusqu'au début du XIX^{ème} siècle pour ensuite mener les Séfarades à leur fin.

Dans un premier temps, ce fut mon nom qui m'éloigna d'autrui, tel un signe, une malédiction, une marque sur mon front. Avant même de me voir, mes compatriotes pensaient que j'étais ce que je n'étais pas. Ils pensaient que j'étais violent ; certains me le disaient par la façon dont ils me regardaient, d'autres étaient plus explicites.

- C'est que tu es agréable.
- Et pour quoi ne le serais-je pas ?
- Je ne sais pas. Il y a beaucoup de haine dans ce que tu écris.

Je n'ai jamais compris en quoi consistait la haine.

Mais dans un second temps, la discrimination devint personnelle. J'en étais désormais conscient et je le proclamais : la raison en était la discrimination envers les Juifs marocains et Séfarades. Depuis ce jour, je suis devenu l'ennemi public. Aujourd'hui, on peut trouver en ligne des discussions en hébreu traitant de mon soi-disant racisme. En déclarant que j'étais victime de racisme, je suis devenu un raciste aux yeux des gens, la logique pure de l'illogisme. La raison pure du Juif qui ne parvient pas à devenir citoyen d'un pays démocratique.

Les Israéliens cherchent à créer une société avancée en effaçant l'intégralité de la culture séfarade pour ainsi éviter qu'elle ne se perde dans la sauvagerie. Cependant, lorsque tu declares qu'il s'agit là de sauvagerie, c'est toi qui deviens un sauvage. C'est ainsi que s'est construit un nouvel occidentalisme colonial sur les terres du Moyen-Orient, d'où provient la majorité des Juifs de cette région. Les Arabes de ces terres, une minorité de vingt pour cent, sont indigènes ou proviennent de ce même Orient. Les Européens ont commencé à convertir tout le monde en Européens alors qu'ils étaient eux-mêmes

victimes de la pensée raciste européenne. La situation ne manque pas d'humour.

Qui étais-je alors dans ce bateau voguant de Ceuta à Algésiras en ce jour d'août 1972 et que suis-je devenu quelques années, quelques mois plus tard ? J'arrivai dans un pays de fait et de droit où il était normal que je sois anormal, que les Marocains soient pauvres et que la nouvelle génération ne sache presque pas lire. Les Marocains effectuaient des travaux manuels et il était normal qu'ils me disent : « À vrai dire, tu n'as pas l'air marocain. » Au début, cela me semblait étrange mais par la suite, j'adaptai autant que possible ces mots à ma vie quotidienne. Je me souviens encore de l'une de mes premières semaines en Israël, dans ce village ignorant et primitif que l'on appelait Pardes Hanna : ce jour-là, un Israélien avait tenté de me convaincre que je n'étais pas marocain.

- Tu viens de Marseille.
- Je viens de Tétouan, au Maroc.
- Impossible, tu as un accent français.

Alors que je pensais que tout cela était terminé, dans les années 1990, aux alentours de 1996, dans le magasin de disques que tenait un ami, un russe récemment arrivé me soutint que je ne pouvais pas être marocain. Cette fois, je lui montrai ma carte d'identité, sur laquelle était indiqué que j'étais né au Maroc. Il répondit qu'il ne me croyait pas. Il était déjà ivre à onze heures du matin mais moi, je continuais à ne pas avoir le droit d'être né dans le pays interdit.

Interdit de naître au Maroc.

Cela devrait être noté sur les panneaux de l'aéroport de Lod, en terre volée à une poignée d'Arabes qui ne surent pas où naître ni quelle religion choisir. Quels abrutis. Il faut être sacrément bête. Moi, je l'étais. Ma mère me disait que j'étais né en Espagne et moi, sans vraiment comprendre, je m'obstinais à dire que j'étais né au Maroc. Aujourd'hui encore, je refuse que l'on m'impose mon lieu de naissance, ma ville natale, ma langue maternelle, et je le refuserai même s'il s'agissait d'un pays interdit, même si je comprenais les raisons historiques de mon exil, même si j'étais coupable d'être né dans le pays interdit, même s'ils avaient tous raison (et ce n'est pas le cas). C'est pourquoi je déclarai que j'étais né au Maroc, sans vraiment comprendre que je disais quelque chose d'interdit. Je créais ainsi un fossé entre la société et moi.

Mais dans les années 1980, j'étais déjà un nouvel Israélien. Je détestais Erez Biton, le grand poète marocain, et je le disais à tous les écrivains. À cette époque, il s'agissait d'un rite important : se demander comment il était possible d'écrire ainsi et d'intégrer des mots arabes à ses poèmes, et en plus de déclarer qu'il était marocain.

Anna Min El Zagreb. Il me fallait aussi dire à tous que je n'aimais pas le groupe Habrera Hativit, qui mélangeait de la musique orientale à de la musique moderne et qui était dirigé par Shlomo Bar, un autre Marocain interdit. Il ne me restait plus qu'à changer mon nom et à parler du Maroc comme s'il concernait quelqu'un d'autre.

Mais ce ne fut pas non plus suffisant. Ils en voulaient plus : ils voulaient de moi une auto-négation totale et souhaitaient ma disparition, ma nature. Mon nom propre et mon propre nom. Ma négation niait également ma masculinité et mes relations avec les femmes se terminaient sans érection. Je m'étais transformé en ombre et je pensais pouvoir survivre ainsi. C'est alors que j'ai rencontré ma femme, qui m'a sauvé des abîmes, de ce dernier pas que je ne pouvais pas faire sans m'écrouler pour de bon, sans mourir, littéralement ou métaphoriquement. J'étais au bord de l'abîme et je ne le voyais pas, je ne le savais pas, et je pensais même que c'était le bon chemin pour devenir israélien. Il est possible que la littérature m'ait sauvé. La chance, l'amour... De là, j'entamai le long voyage de retour vers mon nom et mon Maroc. Je suis l'un des rares survivants de ce naufrage et les commandants qui sombrèrent avec le navire souhaitent tous m'emporter avec eux.

Sans m'en rendre compte, cela fait quelques années que je suis devenu un Erez Biton moderne qu'il faut détruire pour être accepté dans un cercle littéraire. Certains changent de trottoir à ma vue, de vieux amis disent ne pas me connaître et les ashkénazes disent que j'ai écrit quelques bons poèmes mais que je suis raciste. Tout ça parce que, dans mon pays, dire que les Ashkénazes existent est raciste. Les Ashkénazes passent leur temps à dire que les Séfarades se comportent de telle ou telle manière mais ils n'acceptent pas d'être définis comme un groupe à part entière. Seuls les non-Ashkénazes existent. À une époque, on les appelait Bnei Edot Hamizraj, ce qui signifie littéralement « les Enfants des Tribus de l'Orient ». Cependant, on ne sait toujours pas de quel Orient il s'agit, de la même façon que les tribus indiennes d'Amérique furent ensuite définies comme orientales : on les appelait Arabes, Juifs, Séfarades et de bien d'autres noms considérés comme péjoratifs. Le sionisme, quant à lui, a toujours soutenu sa haine pour cet Orient primitif. Dans la même phrase, ils sont capables de dire qu'il faut créer un pays qui soit différent des pays arabes, de déclarer ensuite que les Séfarades souhaitent un pays arabe et d'ajouter ensuite qu'il faut leur retirer ces idées de la tête pour leur propre bien. Les Ashkénazes veulent nous sauver de nous-mêmes, de notre histoire et de notre culture. Pour ce faire, le meilleur moyen est encore de nous appauvrir, de nous priver d'éducation et de créer de nouveaux Israéliens. De nouveaux Israéliens qui comprendraient parfaitement que les Ashkénazes sont supérieurs à

cette masse maghrébine et qui n'aurait pas conscience de ce qui lui est dû.

C'est pourquoi maintenant, je souhaite retourner dans les années 1980, mais j'en reviens à 1972, à ce mois d'août, entre deux continents, entre Ceuta et Algésiras, entre deux mers, entre deux mondes. Je ne parviens pas à me souvenir de ce bateau, de sa proue, de son bois, des deux heures qui séparent les deux terres. J'ai oublié ces heures, elles ont disparu de mon esprit et entre elles, il me semble que je passe d'un monde à un autre, d'un paysage de bois à un paysage de cristal, de l'Afrique à l'Europe, de l'Europe à l'Asie, où Herzl proposa de créer une avant-garde européenne et où je suis devenu quelqu'un d'autre. Car l'autre me voyait à sa manière et dans chaque regard, je me transformais en une autre personne. Le regard destructeur, le regard anxieux, le regard angoissant d'autrui.

Ils craignaient que moi, parmi tant d'autres, je ne détruise leur façon de voir le monde. Ce monde dans lequel ils se voyaient comme l'arrière-garde du monde européen et dans lequel ils me considéraient comme un sauvage descendu des arbres. Les sauvages devaient se voir tels qu'ils étaient, voir leur propre visage empreint de violence dans le miroir. C'est pourquoi ils tournèrent le miroir vers moi et virent ainsi leur propre haine qu'ils associèrent à mon visage. Désormais, on me considérerait moi comme haineux et il me fallait démontrer l'impossible : le visage qu'ils ne voyaient pas était le leur et non pas le mien. Ce visage qu'ils ne voulaient pas voir.

Enfin, continuons. Quelqu'un décida de mettre un terme au Judaïsme marocain, ou peut-être que personne ne le fit. Il se passe des choses sans raison au XX^{ème} siècle... Il n'y a plus de rois puissants et destructeurs. Maintenant il y a la démocratie. Chacun s'occupe dans son bureau quand soudain, une bombe atomique nous tombe dessus. La décision fut prise par de nombreuses personnes, des gens d'horizons variés, des spécialistes et des politiques. Nous sommes tous devenus des nomades. Toi, là, c'est ton tour, tu te barres. Plus de place pour les Juifs par ici. Et on parle de sionisme, de colonialisme, de nationalisme et de la possibilité de gagner une poignée dollars. Mais comment expliquer que le nazisme en ait fini avec le Judaïsme dans les pays arabes et pas avec celui des pays européens ? Comment expliquer que les Juifs soient partis du Maghreb pour rejoindre la France ou d'autres pays européens ? Attend, on va où, là ?

Le temps était en train de me jouer un putain de mauvais tour. Je faisais face à une nouvelle Inquisition, la pire que je puisse imaginer, une Inquisition tellement inconcevable que, aujourd'hui encore j'en ai peur, et personne de mon entourage ne peut comprendre ce que je ressens. Et comment pourrait-il en être autrement si, moi-même, j'ai mis quinze ans avant de commencer à la voir ? Ceux qui tentent de me

convertir aujourd'hui sont les mêmes Juifs et ils cherchent à me convertir à une version européenne et chrétienne, très chrétienne, du Judaïsme. Et rien n'y fait même s'il y a toujours un tribunal qui déclare que je ne suis pas un bon chrétien et qu'il faut encore que je délaisse plusieurs parties de mon être pour devenir un nouveau Juif. C'est ainsi que s'exprime la nouvelle identité, un nouveau Juif, tout comme les premiers chrétiens formaient le nouveau peuple d'Israël. Je refuse, je m'y oppose, à l'image de mes ancêtres, les expulsés. Cependant, je ne peux pas m'y refuser et mes enfants ne comprennent déjà plus de quel Judaïsme je parle ; je ne sais même plus le formuler dans ce nouvel hébreu détourné par le nouveau Judaïsme qui cherche à défendre les idées européennes, ces valeurs mêmes qui ont mené les Juifs à Auschwitz. Les Juifs séfarades ont été totalement exclus de la société et cela est considéré comme la chose la plus normale qui soit.

Ainsi, je me suis retrouvé face à une muraille, une muraille que je n'étais pas capable de franchir. Le mur sur lequel je ne pouvais me lamenter.

3.

- Bon, je vois que mon histoire ne les emballe pas plus que ça. Je ne sais pas s'ils m'entendent ou pas.
- Nous vous entendons et ce que vous avez lu nous intéresse beaucoup. Cependant, ce qu'il s'est passé ensuite nous intéresse davantage.
- Nous avons fait demi-tour. Il vous intéresse vraiment ce carnet ? Dans ce cas, je le laisse ici, en cadeau, et si vous pouviez m'envoyer quelques sandwiches au thon, j'ai encore faim. Je ne sais pas si on fait des pauses ici mais ça fait déjà six heures et j'aimerais pouvoir me doucher et dormir un peu, rentrer chez moi ou aller à l'hôtel, peu importe.
- Quand êtes-vous arrivés sur les lieux de l'accident ?
- C'est que l'histoire est encore longue, nous avons rebroussé chemin pendant trois jours.
- Dans ce cas, soyez concis. Ne racontez pas trop de bêtises et arrêtez de lire les carnets des passagers arrière.
- Vous non plus, vous n'aimez pas les passagers arrière ?
- Nous n'avons rien dit de cela et nous n'en diront rien. Nous ne parlons ni de passagers avant ni de passagers arrière Nous écoutons simplement votre récit.
- C'est que je lisais le carnet d'un passager arrière.
- C'est le moment de confesser.
- Confesser quoi ?
- Nous ne savons pas, confesser quelque chose. Il y a toujours quelque chose à confesser. Un secret quelconque.
- Des secrets, on en a tous, mais vous, vous voulez connaître mes secrets ou ce qu'il s'est passé dans le bus ? Il faut vous décider. Si vous voulez des secrets, en voilà un : quand j'avais douze ans, j'ai volé une bague en or qui appartenait à ma mère. Ils ont accusé la domestique et l'ont renvoyée. Moi, j'ai vendu la bague à un gitan, un vendeur ambulancier, et j'ai gardé l'argent. Cela m'a sorti d'affaire pendant des

années.

- Il vaut mieux que vous continuiez à parler de l'autobus et vous laissiez votre enfance dans le passé.

- Vous ne pourriez pas m'envoyer quelques sandwiches en plus... ?

- Non.

- Alors, nous avons fait demi-tour ; c'était ce qu'il y avait de plus simple à faire. Les arbres venaient jusqu'à la route et la forêt était si épaisse que l'on n'arrivait pas à trouver un seul emplacement assez large pour le bus. C'est pour ça que nous avons fait marche arrière sur environ deux ou trois kilomètres, jusqu'à ce que l'on trouve un espace assez grand, enfin, plus ou moins. Les hommes sont descendus et nous avons coupé quelques branches d'olivier à la main pour que l'on puisse faire demi-tour. Le bus était toujours plein mais je crois qu'un ou deux passagers sont restés sur le mont des oliviers. Je ne sais pas lesquels, on ne peut pas se souvenir de tout. Pour ma part, je regardais le paysage qui, après le demi-tour, s'était transformé en une grande plaine écossaise qui s'étendait à perte de vue. C'est là qu'un type est venu s'asseoir à côté de moi pour me dire qu'il voulait oublier la mort de son frère.

- Et allez, ça recommence. On va essayer autre chose. Pourriez-vous nous parler de vous, de votre histoire ?

- De mon histoire ?

- Oui, votre vie. Que faites-vous ? Où êtes-vous nés ? D'où venez-vous ?

- Moi ?

- Oui. Qui d'autre ?

- Eh bien, moi, j'étais dans le bus et je rejoignai ma ville. Enfin, si c'est vraiment la mienne. Je ne sais pas où elle se trouve, ma ville, mon village... Quelque part. Je suis né en France, à Blois. Mes parents étaient des immigrés marocains. Dans la Loire, c'est là que je suis né, mais je n'ai jamais été français. Mes papiers n'étaient pas en règle, mon père ne les avait pas. À l'école, on m'appelait *le Marocain* et on me disait qu'il fallait que je retourne au Maroc. Mes parents venaient de la région du Rif et parfois, ils se parlaient en tamazight. Moi, je n'en parlais pas un mot. Bien sûr, vous ne savez pas ce qu'est le tamazight : c'est la langue des Berbères, mais n'employez pas ce mot

avec mes parents, ils me tueraient. Eux, ils sont Imazighen, pas Berbères. Enfin, le fait est que quand j'avais douze ans, le gouvernement français décida de nettoyer un peu les rues de tous ces marocains et il offrit environ mille francs à ceux qui souhaitaient retourner dans leur village. Mes parents n'en pouvaient plus d'être marocains et de travailler dans de mauvaises conditions alors nous sommes retournés au Maroc. Enfin, eux, ils y sont retournés car moi, c'était la première fois que je m'y rendais. Nous sommes allés à Tanger où un frère de mon père tenait une boutique de photographie qu'il avait montée après six ans de travail en Allemagne. Je suis alors retourné au Maroc, enfin voyager, déménager... et là-bas, à l'école, on m'appelait *le Français*, *Fransawi*. Et c'est ce que j'étais puisque je parlais pas arabe. À vingt ans, je suis revenu en France et depuis, je voyage dans toute l'Europe à la recherche de l'enfant que j'étais à douze ans, avant que l'histoire ne brise ma vie en deux : celle d'avant et celle d'après. Je vais de mer en mer, ici et au Maroc, je vais de l'Atlantique à la Méditerranée, et c'est moi qui me brise en deux. Je suis la terre qui empêche les mers d'envahir le monde.

- Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?
- Je ne sais pas, c'est une façon de parler.
- Mais nous, nous pensons que vous êtes un terroriste d'Al-Qaïda.
- Les seuls attentats que je commets, je les commets contre moi-même.
- Ça vous semble peu ?
- C'est mon affaire.
- C'est *notre* affaire. Cosa Nostra^[6].
- C'était une façon de parler, une métaphore.
- Moi aussi.
- Quoi ?
- Moi aussi, je viens du Maroc.
- Pas moi. Moi, je suis né en France, à Blois. Je te l'ai déjà dit.
- Eh bien moi si, je suis né au Maroc.
- C'est génial.

- Je ne crois pas.
- Je n'ai rien dit, dans ce cas. Ça ne l'est pas.
- Si, enfin, je ne sais pas. Hier soir, j'ai rêvé que toute ma vie, j'avais été un esprit, un rien, que je n'avais pas vécu. Le rêve commençait dans un château, dans un salon gigantesque, et tout le monde avait peur de se retrouver à l'avant du salon qui donne sur le jardin bien qu'on nous incite à y aller. Ils ont peur parce que dans cette partie-là du salon, il y a une ombre, une entité maléfique, mais en même temps, tout le monde se donne l'air très moderne et personne n'avoue avoir peur. Je m'avance, quelque chose m'enveloppe et j'entends les autres qui s'écrient : « Mais si ! Il vole ! » Ensuite, on se retrouve vingt-cinq ans plus tard et il y a une fête dans ce même jardin et certains invités prennent peur en me voyant. On les rassure en leur expliquant que je suis un esprit bienveillant et que je ne ferai de mal à personne. C'est alors que je me dis, ou que je dis à quelqu'un, je ne me souviens plus bien... je dis que je voulais aller à l'avant du salon, que ce n'était pas une coïncidence et qu'enfin j'avais compris que l'esprit maléfique était le résultat des mensonges de ceux qui visitaient le château. À ce moment, j'ai réalisé qu'il fallait que je dévoile ces mensonges au grand jour, et je me suis réveillé.
- Et donc ?
- Eh bien, c'est mon rêve, les vingt-cinq ans sont les années qui se sont écoulées depuis que je suis parti du Maroc, vous voyez ? Vous comprenez ?
- Les mêmes vingt-cinq ans qui ont passé depuis que j'y suis retourné, et je n'arrête pas d'y retourner.
- Ce n'est pas la même chose. Moi, je ne peux pas y retourner. Je suis juif et les Juifs ne pourront jamais y retourner, en tout cas, pas avant des siècles et des millénaires. Une fois qu'ils sont partis, ils sont partis.
- Vous exagéreriez pas un peu tout de même...
- Oui bon, un tout petit peu, c'est vrai. Physiquement, je peux retourner au Maroc, mais ma communauté n'existe pas, ce qui signifie que mon Maroc n'existe plus. C'est un autre pays maintenant.
- Moi, je peux retourner en France. Même si là-bas je suis *le Marocain*, je peux y retourner. Mais toi, tu peux aller en Israël.
- J'y suis allé après être parti du Maroc. On m'y a promis la lune et on

m'y a donné le sel de la mer. Sans l'eau. Deux ans après, je suis venu ici et je ne peux plus retourner en Israël non plus.

- Et on peut savoir où on est, ici ?

- En Europe.

- Où ça, en Europe ?

- Tu devras te contenter de ça.

- Voyons si on peut en finir. Je te le raconte vite fait. Le bus a fait demi-tour et nous avons voyagé pendant deux heures avant de tomber sur une autre muraille d'environ dix mètres. Juste à côté, il y avait une maison, enfin, une demi-maison. Ceux qui vivaient là nous ont dit que la muraille était passée au travers de leur maison et qu'elle s'était dressée d'un seul coup, au beau milieu de la nuit. Du coup, les enfants sont d'un côté et les parents de l'autre et aucun d'eux ne sait comment tout ça est arrivé sans faire le moindre bruit. Du coup, on a encore fait demi-tour et on a traversé la forêt pendant deux heures pour finalement se rendre compte que l'autre muraille n'avait pas disparu et c'est à ce moment-là que l'incroyable s'est produit : après six ou sept demi-tours, un jeune avec un de ces ordinateurs portables a dit au chauffeur qu'il était impossible que l'on ne manque pas d'essence, que quelque chose n'était pas logique. Il avait fait des tas de calculs et, selon lui, les murailles étaient imaginaires ; elles n'existaient pas, il fallait ignorer l'une d'elle et continuer de rouler. Moi, je me disais qu'il avait raison. Les passagers discutèrent l'idée et quelqu'un proposa que ceux qui le souhaitaient pouvaient descendre du bus et que les autres tenteraient de franchir la muraille. On en a parlé pendant des heures et on s'est aussi demandé si les passagers arrière avaient le droit de descendre du bus et de voter. Enfin, au final, on a tenté le coup et le petit avait raison, on a traversé la muraille mais pour trouver bien pire derrière : on s'est retrouvé en pleine autoroute, coincés entre deux camions. On est apparus entre les deux et c'est ce qui a provoqué l'accident.

- Et tu crois que je vais avaler ça parce que ton père était marocain ?

- Il l'est toujours, il est encore en vie.

- Peu importe, tu penses que je vais croire ça ?

- Non. Je peux te raconter et inventer mille autres versions, mais ça, c'est ce dont je me souviens. En supposant que je suis encore sain d'esprit. Peut-être que je suis devenu fou, peut-être même que je l'étais

déjà avant.

4.

Moi, je l'avais dit à mon petit ami, à Severio. Je lui ai dit que je n'aimais pas m'asseoir à l'arrière ; je m'assois toujours à l'avant pour pouvoir regarder la route. Il ne restait cependant que ces deux places-là. Et puis, je lui ai dit pour la énième fois que les couples doivent s'asseoir l'un à côté de l'autre. Mais bon, lui était pressé. Je ne sais pas pourquoi vu que nous n'avions pas de travail ni quoi que ce soit à faire. Cela dit, le prochain bus venait douze heures plus tard, Severio ne voulait pas plus attendre et a insisté pour que l'on prenne ce bus-là. Il était impossible, enfin... il est impossible lorsqu'il s'énervait et personne ne peut lui parler. Mais j'ai dû avoir une sorte d'intuition féminine ou je ne sais quoi parce que cette histoire de « passager avant » et « passager arrière », moi, je l'avais vue venir gros comme une maison parce que les couples doivent voyager ensemble sinon la femme s'assoit à côté d'un autre homme, lui se met à parler et elle risque de tomber un peu amoureuse. Et alors son petit ami n'est plus le même, elle ne le voit plus de la même façon et moi j'aime Severio, et j'espère vraiment qu'il va bien... je ne l'ai pas vu depuis l'accident. J'espère qu'il est en vie, mais personne ne me dit rien, ni ici ni à l'hôpital. Je ne sais pas ce que vous voulez mais je suppose que vous aimeriez en savoir plus sur le meurtre, sur le coup de feu qui a tué Cash. Moi, je pense qu'il s'est suicidé, mais c'est que mon avis. Bien sûr, j'ai rien vu, personne a rien vu. Il faisait nuit et j'ai entendu le coup de feu et encore plus que les autres parce que j'étais assise à côté de lui, tout à l'arrière, sur la banquette de cinq sièges. Severio était à ma droite, côté fenêtre, et lui aussi dormait. Enfin, c'est ce qu'il a dit, même si certains ont prétendu que c'était lui qui avait tiré, de jalousie soi-disant, mais je ne sais pas comment il aurait pu être jaloux puisque j'ai pas pu échanger un seul mot avec Cash. Ni un « bonjour », ni un « où est-ce que tu vas ? », ni un « tu es d'où ? ». Rien de rien. Mais bon, évidemment, il m'entendait dire des mots d'amour à Severio. Peut-être que ça l'a excité. Enfin... s'il comprenait notre langue. Même ça, je le sais pas. Enfin bon, le coup de feu m'a réveillée et de peur, je me suis ruée vers la sortie. J'ai couru à l'avant et je n'ai vu le corps qu'une fois arrivée devant la porte et c'est là que je me suis rendue compte que c'était le type assis à côté de moi qui était mort. Après ça, c'était la pagaille, il y avait beaucoup de bruit... le chauffeur a arrêté le bus et a demandé à tout le monde de rester à sa place. Il a dit qu'on devait appeler la police et qu'en attendant, on devait tous rester à nos places, que les passagers arrière ne devaient pas venir à l'avant. L'avant était délimité au niveau des toilettes, toilettes que l'on appelait tous les waters parce que ça sonne plus comme « frontière ». Moi, je tremblais

et mon petit ami est venu et m'a prise dans ses bras même si... je ne pas trop si je devrais raconter ça mais il était assez excité et il avait une érection. Je lui ai dit de se calmer et c'est seulement à ce moment-là qu'il a compris de quoi je parlais. Il ne s'était pas rendu compte qu'il avait une érection. Ça m'a fait un peu peur parce que je ne l'avais jamais vu dans un tel état et je l'ai regardé différemment après ça, comme s'il était un animal sauvage près à dévorer une poule, quelque chose comme ça. Enfin, tout le monde sait que les gens réagissent différemment face à la mort. On dit que les hommes ont une érection juste avant de mourir. Ça me rappelle un film japonais dans lequel une femme noyait son amant petit à petit pour qu'il bande mieux. C'est un truc physiologique, quelque chose en rapport avec le système nerveux sympathique et parasympathique. Peut-être que c'est ce qui lui ai arrivé, va savoir. Mais bon, pour être franche, ça m'a paru bien étrange et pendant un instant, j'ai eu peur que ce ne soit lui l'assassin mais il m'a dit que non et je l'ai cru. En plus, il n'y avait pas la moindre preuve : ils ont trouvé l'arme dans les mains d'un des passagers avant, qui d'ailleurs ne savait pas non plus comment elle était arrivée là. Personne n'a rien vu, personne n'a rien su, tout le monde dormait. Enfin, tout le monde à part le coupable, je suppose. Ou alors, peut-être qu'il a commis son crime en dormant. Personne n'a pu savoir. En tout cas, après ça, les gens criaient et les passagers avant discutaient et tout à coup, ils ont décidé de s'arrêter pour enterrer le corps. C'est là que les problèmes ont commencé. D'abord, avant qu'on descende du bus, un chat noir est passé dans l'herbe. C'est un mauvais présage et je l'ai dit à Severio. Pour couronner le tout, les passagers avant ont accusé les passagers arrière de l'avoir tué. Ils nous ont tous accusés. Non seulement l'un des nôtres était mort, mais en plus c'est nous qui l'avions tué. « En plus, il chantait très bien », affirma un passager. C'était peut-être Severio. Cela dit, il n'avait rien à voir avec lui ; il était assis à l'avant et nous, nous étions les coupables. Moi, franchement, je ne pourrais pas dire s'il chantait bien ou pas. Je ne l'ai entendu ni parler ni chanter. Ça, je vous l'ai déjà dit. Il n'avait pas l'air désagréable mais moi, je suis très amoureuse de mon petit ami et je n'ai d'yeux que pour lui. J'ai eu de la peine qu'il meure mais seulement pendant un moment parce que, sans aucune raison, j'étais devenue coupable, coupable parmi les coupables mais coupable quand même. Alors ma compassion s'est vite envolée. En plus d'être coupables, nous n'avions pas le droit d'utiliser les waters, même s'ils se trouvaient à l'arrière du bus. Le plus bizarre, c'est qu'aucun passager, qu'il soit assis à l'avant ou à l'arrière, n'a dit quoi que ce soit. Ça semblait tout à fait normal qu'on nous interdise d'aller aux waters, aux hommes comme aux femmes, jusqu'à ce que je dise que ce n'était pas acceptable et que nous avions le droit de les utiliser, que

c'était un besoin. Du coup, les plus intelligents ont cédé. « Céder », c'est bien là le mot. Comme s'ils nous faisaient une grande faveur en nous laissant aller aux waters entre trois à quatre heures du matin et de l'après-midi, c'est-à-dire deux heures par jour, quand eux pouvaient les utiliser les vingt-deux heures restantes. Un des passagers avant nous a dit que c'était comme ça parce qu'ils étaient plus nombreux que nous, qu'ils représentaient la majorité, mais personne, absolument personne, ne s'est demandé ce que ça avait à voir avec une question de majorité. Oui, bien sûr, je me suis disputé avec mon petit ami. Il ne faisait rien pour me défendre. On appartenait aux passagers avant, on était leurs objets. On était devenus des objets et ils avaient le droit de nous toucher et surtout de toucher les femmes. Juste comme ça, parce qu'ils l'avaient décidé. Et lui ne faisait rien... « Qu'est-ce que je peux bien y faire. » Ça n'était même pas une question. Il le disait simplement d'un air résigné, comme un mort. Toute sa force avait disparu, toute sa virilité. Il était devenu un homme brisé, abattu. Tout ce qu'il trouvait à me dire, c'est que ça serait bientôt fini. Mais ces choses-là ne s'arrêtent jamais, jour après jour, nuit après nuit, et les passagers avant devenaient de plus en plus violents avec les femmes, ils nous vio... Vous voyez, je n'arrive même pas à le dire. Ils nous violaient. Oui, je me souviens des visages. Ils le faisaient tous, sans exception. Et les hommes à l'arrière nous méprisaient parce que ceux de l'avant nous violaient. Même Severio m'a dit que je n'étais qu'une salope parce que je les allumais et que c'était pour cette raison qu'ils me violaient. Tous les tuer, voilà ce que je veux. Je veux tous les tuer, et si vous êtes un homme et bien je veux tuer tous les hommes, absolument tous. Enfin, c'est pas comme si les femmes avaient mieux réagi. Elles en ont même fait une compétition ; elles comparaient combien de fois par jour elles avaient été violées pour savoir qui était la plus belle. Rendez-vous compte ! Moi, je voulais être la plus moche mais ils me violaient plus que les autres. Presque tous les jours ! Et les plus folles étaient jalouses de moi. Oui, jalouses ! Je leur disais que tout ça n'avait rien à voir avec l'amour ou la beauté, que c'était de la violence pure. Elles me répondaient que je disais ça parce que j'étais la plus jolie et que pour moi, c'était facile.

- Comment ça, facile ?

- Oui, toi, ils te violent plus souvent et ça veut dire que t'es la plus belle.

- Dans ce cas, je veux être la plus laide.

- C'est facile à dire quand on est la plus belle.

- La beauté n'a pas d'importance.

- C'est facile à dire quand on a un corps comme le tien et qu'on a l'habitude d'attirer tous les regards.

- Comment ça, facile ? C'est pas facile.

Personne ne m'écoutait. Personne n'écoutait personne.

Je voyais pas grand chose depuis mon siège mais je me suis rendue compte que nous étions perdus. Parfois, on freinait brusquement et on faisait marche arrière. Les visages des passagers ont fini par se brouiller. Leurs yeux me faisaient penser à de grosses taches de peinture, tout comme leurs nez et leurs bouches. Tout le monde se ressemblait. Quelqu'un a raconté que les passagers avant étaient pauvres et tout le monde s'est mis à parler en même temps.

- On dirait qu'ils ont échappé à un génocide. Il faut avoir pitié d'eux.

- Pitié ?

- Oui, certains ont perdu toute leur famille : leurs cousins, leurs frères et sœurs, leurs oncles et leurs tantes. Tout le monde ! Ils sont les seuls survivants d'un peuple antique, d'une tribu, j'en sais rien, moi...

- Oui mais bon, ils nous tyrannisent.

- Ça dépend du point de vue. Eux, ils décident quoi faire et ils disent que nous ne pouvons pas comprendre le monde parce que personne n'a assassiné nos grands-parents. Comme ça, nous, on n'a pas besoin de prendre ces décisions.

- Mais peut-être qu'ils prennent les mauvaises décisions.

- Peut-être, mais ce sont eux les responsables. Il vaut mieux ne pas être responsable parce qu'au final, toutes les décisions sont mauvaises.

- Tout ça, c'est une embuscade, une impasse, un labyrinthe. Qu'ils se débrouillent avec.

- Mais c'est qu'ils nous violent !

- Ce serait pire qu'ils te violent et te tuent !

- Ce serait encore pire qu'ils te violent et tuent toute ta famille !

- Du coup, il faut avoir pitié même s'ils nous violent.

- Et même s'ils nous tuent.

- Et même s'ils nous maltraitent.

- Et même s'ils nous séquestrent.

- Mais on est tous dans le même bus et si nous avons un accident, on souffrira tous de la même façon.

- Non, c'est pas vrai. Nous, on est à l'arrière. Ce sont les passagers avant qui souffriront le plus. De toute façon, on ne peut rien faire puisque ce sont eux qui dictent la loi.

- Ils sont la loi.

- On peut dire ce qu'on pense. On peut se faire entendre. On peut essayer de les convaincre.

- Ils sont déjà bien convaincus.

- Oui, eux, ils savent ce qu'il faut faire, c'est des passagers avant. Ils sont très en avance par rapport à nous et ils en savent bien plus sur les bus. Que ce soit bien clair.

- Comment ça ? Comment est-ce qu'ils pourraient en savoir plus

que nous sur les bus s'ils viennent d'une tribu orientale et d'un pays sans bus.

- Ils ont appris.

- Où ?

- Dans le bus.

C'est alors que les passagers avant se sont mis à nous jeter des pierres et l'un des passagers arrière a fini dans le coma. Quand nous avons pris les cailloux et que nous les avons lancé à notre tour, ils nous ont appelés terroristes alors que la plupart des passagers arrière n'ont pas voulu jeter de pierres parce que ça leur semblait inhumain. Les passagers avant nous ont accusés d'être racistes et de ne pas accepter le cours naturel des choses. Ils ont dit qu'on ne voulait pas faire partie de la société du bus et qu'on était discriminatoires. Ce que je veux dire, c'est qu'ils nous ont accusés de tout, d'être des séparatistes, des racistes, des anti-tout : anti-démocratie, anti-développement, anti-mondialisation, anti-autobussiens, anti-vie, et tout ce qu'ils pouvaient imaginer.

J'ai peur de tout raconter parce que je ne sais pas qui vous êtes ni pourquoi vous me posez toutes ces questions. Je pense avoir droit à un avocat mais on me le propose même pas. Peut-être même que vous êtes des passagers avant qui ne cherchent qu'à me faire du mal. Du coup, je pense pas que j'en dirai plus, pas avant de savoir qui vous êtes, parce qu'un passager avant a dit qu'il y avait une bombe atomique dans l'une des valises et qu'il valait mieux que l'on se taise, même si on savait pas si c'était vrai ou non. À moins que... Moi, je crois pas que c'était vrai. Comment on peut transporter une bombe atomique dans une valise ? Mais ils m'ont dit qu'il existait des bombes « sales », c'est comme ça qu'on les appelle. Du coup, c'est que les autres doivent être propres. Je ne sais pas. J'ai faim, alors si vous pouviez m'amener quelque chose à manger et à boire, ça m'aiderait pour la suite. Ou peut-être que je devrais juste répondre à vos questions parce que beaucoup de choses sans importance se sont passées en quatre jours et je ne sais pas s'il y a vraiment un intérêt à toutes les raconter.

5.

- Comment vous appelez-vous ?

- Nahid.

- Quel est votre nom de famille ? demanda une voix de femme.

- Ah, bonne nouvelle, il y a une femme. Vous êtes deux, au moins deux. Puis-je savoir ce que je fais ici ?

- La première chose que vous devez savoir, c'est que c'est nous qui questionnons les questions, ici.

- Qui posons.

- Pardon ?

- C'est nous qui posons ou qui formulons les questions, ou qui questionnons tout court, et non pas qui questionnons les questions. En français, on pose une question, on formule une question, mais on ne questionne pas une question.

- Et pourquoi ça ?

- Je n'en sais rien, c'est ce que m'a toujours dit ma professeure de grammaire.

- Quel est votre nom de famille ?

- Grammaire.

- Très bien Madame Nahid Grammaire. Nous souhaitons vous poser quelques questions.

- Ah, très bien. J'adore les questions.

- D'où venez-vous ?

- Qu'est-ce que ça peut faire ?

- C'est une façon d'établir le contact, expliqua la voix de femme.

- Ah très bien. J'adore établir le contact.

- Alors, d'où venez-vous ? insista l'homme quelque peu agacé.

- D'où voulez-vous que je sois ? De Grammaire !

- Et où est-ce ?

- En Mésopotamie.

- D'accord...

- Vous êtes mariée ?

- Comme tout le monde.

- Ça veut dire oui ou non ?

- Ça veut dire divorcée. Vous vivez sur une autre planète ou quoi ?

- Bon, parlons de l'autobus.

- Pourquoi avez-vous pris cet autobus ?

- Par amour, pour un rendez-vous sur la méditerranée. C'est romantique, n'est-ce pas ?

- Avec qui ?

- Avec un certain Abdel Rahman el Rantisi.

- Où ?

- Sur la plage Al Andalus, au restaurant qui porte le même nom. Je pense qu'il doit déjà être parti car nous nous sommes donné rendez-vous il y a sept ans, lors d'un voyage avec mon mari. Je l'ai rencontré dans un magasin d'espadrilles à Malaga. Je lui ai dit que j'étais mariée, il m'a dit que ça pouvait s'arranger et nous nous sommes donné rendez-vous sept ans plus tard.

- Ça semble un peu étrange, non ?

- Oui, mais je crois que l'on a connu plus étrange que cela.

- Comme quoi ?

- Comme le cheval dans le bus.

- Le quoi ?

- Personne ne vous en a parlé ? Il y avait un cheval dans le bus, à l'avant. Enfin, c'était plutôt un poney. Disons un poney, parce qu'il prenait deux places. Et personne n'a rien dit mais moi, j'ai trouvé ça étrange dès que je suis montée dans le bus à Londres. C'était un mauvais présage.

- Vous êtes superstitieuse ? demanda la femme en toussant légèrement.

- Et bien, un peu, comme tout le monde. Mais ne me dites pas que voir un cheval dans un bus n'est pas un peu étrange.

- C'est très étrange.

- Et qui a tué le passager assis à côté de vous ?

- À côté de moi, non... Il était devant moi, assis avec mon petit ami parce que nous n'avions pas trouvé de sièges l'un à côté de l'autre. Nous lui avons demandé d'échanger son siège avec le mien mais il a refusé parce que mon siège ne l'arrangeait pas. Nous n'avons pas insisté. Il avait raison.

- Et qui l'a tué ?

- Je ne sais pas. Je dormais. Mais je crois que c'est le cheval. C'était un cheval blanc. Nous l'avons mangé.

- Pardon ?

- Nous l'avons mangé le deuxième jour. Les passagers avant ont reçu les meilleurs morceaux mais ce n'était pas grave. Nous avions faim.

- Le propriétaire n'a pas voulu vous en empêcher ?

- Le propriétaire... ? Le cheval lui-même a voulu nous en empêcher ! Bien sûr qu'il a voulu nous en empêcher ! Mais on lui a tiré dessus. C'est comme ça avec les chevaux. Nous avons fait un feu et nous l'avons fait cuire sur des branches d'oliviers. D'après un boucher français qui s'y connaissait en viande de cheval, ça lui donnait plus de goût. C'était la première fois que je mangeais du cheval. À Grammaire, on n'a pas l'habitude d'en manger.

- Il y avait des Juifs dans le bus ?

- Oui, bien sûr, il y avait de tout : des chrétiens, des musulmans,

des hindous, des bouddhistes, des juifs... Il y en a même qui ont dit que le cheval était juif. Je ne sais pas grand-chose de la religion chez les chevaux. En plus, c'était un cheval blanc.

- Vous n'avez pas dit noir ? demanda la femme.

- Elle a dit blanc, dit l'homme.

- Elle a dit noir ! insista la femme.

- Mais non, elle a dit blanc ! renchérit l'homme.

- Quelle importance ?

- C'est nous qui questionnons, ici.

- Très bien, continuez de vous disputer.

- Blanc.

- Noir.

- Blanc.

- Noir.

- Blanc.

- Noir.

- Blanc.

- Noir.

- Blanc.

- Noir.

- Blanc.

- Noir.

- Blanc.

- Noir.

- Blanc.

- Noir.

- Et il était vraiment bon, ce cheval ?

- A s'en lécher les doigts.

- Et vous, Madame Grammaire, vous croyez vraiment que le cheval a tué Cash ?

- Oui. Après ce voyage, je peux croire en tout.

- En quoi d'autre croyez-vous ?

- Je crois que le Petit Chaperon Rouge a mangé le grand méchant loup, que le monde est rectangulaire, de Dieu existe, que mon amant m'attend à Al Andalus, que les bus ont des ailes, que le Messie est de retour, que le monde est logique, que j'ai sept enfants, que les grenouilles sont des anémones de mer et que le roi Arthur était homosexuel.

- Rien d'autre ?

- Ça vous semble peu ? Pour quelqu'un qui ne croyait en rien il y a de ça quelques jours...

- Oui.

- Pourtant, c'est tout.

- Et que pensez-vous des passagers avant ?

- Ils sont gentils et font preuve de beaucoup de compassion. Ils ont raison, les passagers arrière sont des imbéciles et ils sont méchants. Ils n'avaient pas d'autre choix que de nous maltraiter. Mais c'est la faute des passagers arrière parce qu'ils étaient à l'arrière. S'ils n'avaient pas été à l'arrière, ils auraient été des anges, j'en suis convaincue. Même mon petit ami s'est comporté comme un imbécile et s'en est allé avec une autre. C'est ce que font les passagers arrière. Ce sont des traîtres et ils sont méchants. Moi, tout ce que je veux, c'est être à l'avant. J'espère que vous me ferez ce plaisir.

- Bon, vous pouvez vous reposer. Nous continuerons plus tard.

6.

Nahid était seule dans sa petite cellule et pensait à sa chatte, Cléopâtre. C'était une chatte grise qu'elle avait confiée à sa mère avant d'entreprendre son voyage. Le voyage qui la conduirait vers son destin. C'est alors qu'elle entendit des applaudissements.

Ils venaient d'un disque enregistré pendant un concert et furent suivis d'une guitare électrique puis d'une batterie. Une voix lointaine, familière sans vraiment l'être et assez peu claire, commença à chanter en anglais.

They say there was a secret chord, that David played to please the lord...

C'était la chanson *Hallelujah* de Leonard Cohen, mais ce n'était pas lui qui chantait. La porte s'ouvrit et l'on poussa un homme à l'intérieur. Il avait une quarantaine d'année, il était chauve, grisonnant et avait une barbe de cinq jours.

L'homme, emporté par sa chute, tomba directement sur la poitrine de Nahid qui, surprise, recula brusquement et se cogna contre le mur.

- Bonjour, je suis Dospasos.

- En tout cas, vous n'hésitez pas à faire le premier pas.

Le volume de la musique était très fort et il ne parvenait pas à entendre ce qu'elle disait. Néanmoins, il continua :

- Ils nous mettent enfin de la musique, et de la bonne en plus, même si la qualité de l'enregistrement n'est pas terrible. C'est un bootleg de Bob Dylan qui reprend la chanson de Leonard Cohen. C'est pas courant !

- C'est bien ça, Bob Dylan. Sa voix me semblait familière ; je ne l'aime pas.

- Quoi ?

- Je dis que je n'aime pas sa voix, cria Nahid.

- Certains l'adorent, d'autres la détestent. Moi, je suis entre les deux. Parfois oui, parfois non. Mais j'ai toujours apprécié Leonard Cohen. Bonjour, enchanté, je m'appelle Dospasos.

Il lui tendit la main.

- Je m'appelle Nahid.

- Nahid ?

- Oui, c'est un nom perse. Mon père était perse.

- Donc, vous êtes persienne.

- Perse.

- Oui, c'était une blague. Plutôt mauvaise.

- Vous vous souvenez de moi ?

- Non. On se connaît ? lui demanda-t-il alors qu'elle commençait à se souvenir de lui.

- Non, oubliez ça, dit-elle.

La chanson de Bob Dylan se termina dans un son de guitare électrique doux et calme. Nahid préférait cela ou en tout cas, elle trouvait cela moins bruyant. Une voix douce se mit à chanter. C'était la même chanson de Leonard Cohen mais chantée par un autre artiste ; on aurait dit une autre chanson.

- Ce n'est toujours pas Cohen, dit Dospasos. C'est Jeff Buckley.

- Je ne le connais pas.

- Il est mort il y a peu, noyé dans le Mississippi, le fleuve. Il était très jeune et son père aussi était chanteur. Il s'appelait Tim Buckley. Il est mort avant d'atteindre la trentaine lui aussi. Leurs voix se ressemblent. Quelle pauvre femme, celle qui s'est mariée avec Tim, la mère de Jeff. Enfin, d'un autre côté, elle doit gagner pas mal d'argent avec les droits d'auteurs. Moi, je trouve que c'est comme s'ils se réincarnaient pour lui donner leur argent, c'est assez bizarre. Vous croyez en la réincarnation ?

- Un peu.

- Ça veut dire quoi, un peu ?

Ils pouvaient désormais bien s'entendre, même si la voix de Jeff Buckley se brisait et qu'il criait presque.

- Enfin, ce n'est pas ce qui m'intéresse pour l'instant. Moi, ce que je veux, c'est sortir d'ici. On entre dans un bus et on se retrouve dans une cellule avec des enquêteurs sortis de nulle part.

- Vous étiez dans le bus ?

- Oui, c'est de là que nous nous connaissons.

- Moi, je ne me souviens pas de vous.

- Vous devriez.

L'enregistrement enchaîna sur une nouvelle chanson. C'était enfin la voix de Leonard Cohen qui chantait *Who by Fire*. Ils reconnurent tous les deux la chanson.

And who by fire, who by water

Who in the sunshine, who in the night time

Who by high ordeal, who by common trial

Who in your merry merry month of May

Who by slow decay

And who shall I say is calling?

Soudain, ils furent surpris par le rythme saccadé d'une batterie. C'était la chanson *First We Take Manhattan* que Dospasos reconnut immédiatement même s'il manquait deux ou trois vers pour qu'il se rende compte qu'il s'agissait de Joe Cocker. Il ne connaissait pas cette version. Le volume augmenta et l'on s'entendait difficilement ; ils se turent un moment. Elle l'observait mais craignait de croiser son regard, et lorsque ses yeux se posaient sur elle, elle tournait la tête. Elle préférait le mur aux yeux de cet homme. Il pensa qu'elle devait

être timide.

La chanson se termina et Sting commença à chanter *Sisters of Mercy*. On avait baissé le volume.

- Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle.

- Je m'appelle Dospasos.

- C'est un nom de famille.

- Oui, en général. Mais moi, c'est mon prénom. Mes parents me l'ont donné parce qu'ils se sont rencontrés dans une librairie en cherchant le même auteur qui s'appelaient Dos Passos, mais ils m'ont appelé Dospasos, en un mot. Mon nom de famille, c'est Auster. Dospasos Auster.

- Ça fait très littéraire.

- Oui, mes parents aimaient la littérature. Ils l'aiment toujours d'ailleurs, ils sont encore vivants. Ça fait des années que je ne les ai pas vus.

- Mon nom de famille à moi, c'est Grammaire.

Elle ne voulait pas être là avec lui. Elle avait peur et elle détestait ses yeux. Sa barbe était répugnante mais elle savait qu'il valait mieux ne rien dire.

- Où étiez-vous, dans le bus ?

- Par là-bas.

- Ça veut dire à l'avant ou à l'arrière ?

- Je ne sais rien de tout ça.

- Quoi ?

- Je suis une pauvre fille perse, c'est tout. Tu l'as dit toi-même, une persienne.

- Oui, enfin, c'était une blague. Il ne faut pas se mettre dans des états pareils. Moi, j'étais à l'avant.

- Oui, ça se voit.

- Oui, enfin, j'étais l'un des bons. J'ai fait ce que j'ai pu pour les passagers arrière : je leur ai donné de l'eau et même un peu de nourriture.

- C'est bien ! Il y a des gens tellement bons dans ce monde.

Elle avait envie de vomir.

- Tellement bons, non, mais on fait ce qu'on peut pour aider les autres. Tout dépend de la situation.

Il reconnut la chanson mais pas l'artiste. C'était *Sitting on Top of the World*, la version acoustique. Une voix d'homme et une guitare.

- Je disais qu'en fonction de la situation, chacun fait ce qu'il peut.

« Ce qui inclut de me violer », pensa-t-elle, mais elle avait peur de le dire. Elle avait peur qu'il la viole de nouveau. C'est peut-être lui qui l'avait interrogée une heure avant et non pas un enquêteur. C'est pourquoi elle lui dit :

- Oui, je m'en souviens, tu étais l'un des bons. C'est pour ça que je me souviens de toi.

- Mais moi, je ne me souviens pas de toi.

« Ça vaut mieux , pensa-t-elle. Il vaut mieux qu'il ne se souviennne pas si ce qu'il dit est vrai. »

- C'est vrai qu'on ne peut pas se souvenir de tout le monde, nous étions soixante-dix passagers.

7.

La musique s'arrêta. S'arrêta la musique.

Ils se regardèrent. Peu à peu, il commençait à se souvenir d'elle, à reconnaître sa beauté aux couleurs d'automne confuses qu'il avait du mal à discerner. Pour sa part, elle le voyait sous un nouveau jour, elle le trouvait plus humain ; il appartenait à un groupe dont il avait été séparé. Désormais, il était seul et aussi inoffensif qu'un orphelin. Dans leur solitude, ils échangèrent des regards complices, des regards qui traversaient le temps et la vie, des regards de l'au-delà.

C'est alors que la voix de femme se fit entendre :

- Monsieur Dospasos, Madame Rahlin, nous avons terminé notre enquête, vous êtes libres de partir. La porte est ouverte, vous pouvez vous en aller. Nous vous demandons pardon pour les désagréments causés. Nous avons intercepté les véritables terroristes à cent kilomètres de la capitale. Si l'on vous questionne à propos de cet entretien, il n'a jamais eu lieu. Il vaut mieux que vous ne le mentionniez pas. De toute façon, personne ne vous croirait. Nous vous prions d'accepter nos plus plates excuses. Au revoir.

- Attendez, dit Rahlin. Ça ne va pas se passer comme ça, nous voulons en savoir plus.

Dospasos était sur le point de dire la même chose mais il comprit qu'ils étaient seuls ; les enquêteurs étaient déjà partis.

- On dirait un roman à la Harry Esh. Vous en avez lus ?

- Non.

- Quand vous pensez avoir compris l'intrigue et que vous vous attendez à ce que quelque chose arrive, rien ne se passe. L'histoire prend une autre direction et tout s'arrête.

- Désormais, je n'ai même plus envie de lire ses livres. Un de mes petits amis adorait Harry Esh et je lui avais promis de le lire mais je ne l'ai jamais fait.

Ils se tournèrent vers la sortie. Ils ne savaient pas quelle heure il était, s'il faisait jour ou nuit, s'il pleuvait, si le soleil brillait ou même s'il neigeait. Ils s'approchèrent et la chanson de Leonard Cohen chantée par Jeff Buckley continuait de leur courir dans l'oreille. Elle s'était gravée dans leur mémoire et tous deux entendaient le *Halleluyah* à l'unisson. Dospasos se souvint du passage d'un roman de Harry Esh dans lequel deux amants se retrouvent après vingt ans. Chaque fois qu'ils s'approchent l'un de l'autre, le téléphone sonne. Cela lui était arrivé alors qu'il dansait un slow de Elton John avec sa première petite amie, *Sorry Seems to Be the Hardest Word*. Les corps s'enflammaient et malgré sa timidité, il se sentait prêt à l'embrasser... Le téléphone avait sonné. La chanson s'était tue, il s'était senti

soulagé. Ils ne s'étaient jamais embrassés et ne se reverraient qu'à de rares occasions. « Peut-être s'était-elle vexée », pensa-t-il alors face à Rahlin. Peut-être que leur amour n'était pas si fort, peut-être qu'elle n'était pas la femme de sa vie, peut-être que ce n'était pas le bon moment. Il s'était demandé des dizaines de fois ce qu'il se serait passé si le téléphone avait sonné une heure plus tard, ou s'il n'avait pas sonné du tout. Peut-être se seraient-ils allongés l'un près de l'autre et qu'il aurait perdu sa virginité ce jour-là. Cette scène lui permit de s'identifier en partie aux livres de Harry Esh : ils étaient semblables à ce moment déterminant de son existence. Soudain, la vie s'était séparée de lui.

Elle avait peur de sortir et se sentait en sécurité avec cet homme. Elle avait du mal à comprendre ou même à imaginer comment il avait pu devenir son protecteur en seulement quelques minutes alors qu'elle avait cru être face au diable en personne lorsqu'il était entré. Elle n'était plus sûre qu'il l'eut violée. Son comportement protecteur et séducteur la faisait douter de ce qu'il s'était passé dans l'autobus et même de l'existence de l'autobus lui-même.

Fatigués, ils s'approchèrent l'un de l'autre et s'endormirent ensemble, presque enlacés, la chanson *Halleluyah* de Leonard Cohen en tête. Ils ne dirent pas mot. À quatre heures, Dospasos se réveilla avec une douleur intense dans l'orteil qui lui fit penser que quelqu'un essayait de le lui couper. Il se réveilla en criant. Elle lui demanda ce qu'il se passait. « J'ai mal, dit-il. J'ai mal, j'ai très mal au pied. » Il était enflé et très rouge comme s'il souffrait d'une sorte d'œdème. « J'ai mal, répéta-t-il. J'ai affreusement mal. » Il pleurait de douleur.

- Très bien, allons à l'hôpital.

- Je sais ce que c'est. Mon père a eu la même chose et ça l'a fait souffrir pendant une semaine. Ça s'appelle la goutte, c'est ça que j'ai. C'est génétique.

Il le savait, bien qu'il s'agisse de sa première attaque.

Ils sortirent. Il était trois heures du matin. Les rues étaient vides et la première voiture qu'ils virent fut un taxi qui s'arrêta à leur hauteur. Ils montèrent à l'arrière.

J'achevais ma narration en toussotant. J'avais tout lu du début à la fin et plus de deux heures s'étaient écoulées, presque trois même. J'avais lu vite mais distinctement.

- Qu'est ce que tu en penses ?

- Honnêtement, je ne sais pas. Je ne comprends pas un mot d'espagnol.

- Sans déconner...

- *De verdad.*

Elle me le dit en espagnol mais avec un fort accent français. *Dé verdade.*

- Et tu m'as laissé lire comme ça, pour rien, pendant trois heures ?

- J'aime les sonorités de l'espagnol.

Je me sens humilié, honteux, trompé. Je veux partir mais ne le fais pas. Nous avons déjà entamé une relation. Cela dit, l'important est qu'elle m'ait suivi du regard et je ne pouvais pas imaginer qu'elle n'en eut pas compris un mot. Peut-être qu'elle se paie ma tête, bien que celle-ci ne vaille plus grand-chose. Je me reprends. Très bien. À partir de maintenant, je ne parlerai plus qu'en castillan.

- À partir de maintenant, je ne parlerai plus qu'en castillan si c'est ce que tu préfères.

Elle me regarde et me souris. Je le lui répète en hébreu et en français pour m'assurer qu'elle comprenne, puis je lui dis en castillan :

- J'ai envie de te baiser, de te défoncer la chatte, là, maintenant, tout de suite. Enfin non, tout ce que je veux, c'est me tirer d'ici. Je pensais que cette relation aurait un aspect littéraire pour que mes lecteurs pensent qu'ils m'arrivent des trucs fantastiques mais au final, ça n'est rien de plus qu'une nuit passée à baiser une gamine comme le font tous les quadragénaires frustrés par leur femme. Je vais devenir un petit écrivain intéressant. Comme ça, je ne vends rien. Non pas que je veuille vendre quoi que ce soit, mais je veux écrire. Cependant, pour pouvoir vraiment écrire, il faut déjà publier des livres qui se vendent. Seulement ensuite, il est possible d'écrire des livres qui ne se vendent pas. Tout cela devient de plus en plus confus.

- Tu veux encore un peu de thé ? me demande-t-elle en français.

Je ne réponds pas, elle me sert et je continue :

- Gabrielle, tu te rends compte que le pire, c'est que plus tu écris et plus tu es célèbre, moins tu gagnes d'argent. Ça doit être une malédiction, comme dit ma sœur, un sort qu'on nous a jeté là-bas au Maroc il y a trois générations de ça et dont il est impossible de se défaire. C'est ce qu'elle dit, en tous cas. Enfin, moi je te le répète, si ça te fait plaisir, je ne parlerai plus qu'en espagnol.

Elle s'approche, pose un doigt sur mes lèvres et murmure : « Chuuut... »

- Bien sûr que si, j'ai compris ton conte. Il m'a beaucoup plu bien que je le trouve un peu kafkaesque.

- Kafkaesque ? Comment est-ce que tu peux dire une chose pareille ? Je n'ai jamais lu Kafka !

- menteur, bien sûr que tu l'as déjà lu.

- C'est vrai, mais très peu. Je trouve que c'est un auteur que l'on a trop lu.

- Comment ça ?

- Il me semble, je crois, qu'à chaque lecture, l'œuvre s'appauvrit

sans que l'on puisse y remédier. Plus on la lit, plus elle s'efface. Regarde ce qu'il s'est passé avec Don Quichotte. Le livre n'existe plus, il a sombré.

- Je ne comprends pas.

- Peu importe. Pour moi, ce n'est pas kafkaesque. J'ai envie de faire l'amour.

- Pas aujourd'hui. Aujourd'hui, littérature. Pas de baise.

- L'abstinence.

Dans vingt-quatre heures, je serai avec ma femme. L'avais-je baisé si mal qu'elle ne voulait plus de moi ?

- Et demain ?

- Demain, on verra. Mais aujourd'hui, non.

- Dans ce cas, je reviendrai demain.

- Tu veux juste baiser, en fait.

- Putain, t'es déjà comme ma femme.

Cela m'avait échappé. Dans ces cas-là, il est formellement interdit de parler de sa femme.

- Et comment elle est, ta femme ?

Je décide de ne pas faire plus de gaffes et de ne pas lui dire qu'elle lui ressemble, qu'elle a le même prénom, qu'elle est française comme elle. Je ne lui en dis rien.

- Elle est comme toutes les femmes.

- C'est-à-dire ?

- Qu'est-ce que j'en sais. Une femme ordinaire. Je suis marié depuis un bon bout de temps maintenant et crois-moi, après dix ans, tout devient ordinaire, même l'amour le plus fort. Et cela fait bien longtemps que nous avons fêté nos dix ans. Je ne veux même pas en parler. Je m'en vais. Je ne me sens pas bien. Je t'appellerai demain.

- Je t'attendrai ici à seize heures.

- Comme aujourd'hui.

- Oui, comme aujourd'hui. Et j'achèterai un tire-bouchon. Demain, nous boirons cette bouteille de vin.

- Oui, celle qui m'a coûté cinquante-six shekels au lieu de vingt-quatre.

Cette fois, j'avais fait une sacrée gaffe. Je m'en allai. Il était vingt-et-une heure et je suis rentré. Ma femme n'était pas là. Tant mieux, je n'avais pas à discuter. Je suis allé me coucher avant qu'elle ne revienne et qu'elle ne se mette à jacasser.

Je m'écroule dans mon lit mais le sommeil ne me vient pas.

Peut-être que tout cela n'est qu'une illusion. Et alors ? N'est-ce pas ce pour quoi ils nous paient parfois, nous les écrivains, pour créer des illusions, pour imaginer des choses ? Dans ce cas, peu m'importe si tout cela est vrai ou non. J'ai effectivement dit que tout était réel mais peut-être que ça aussi, c'était de la fiction. Peut-être ai-je simplement

peur de la réalité. J'ai peur qu'elle ne m'avale, qu'elle ne me dévore ou peut être ai-je peur de commencer à souffrir de schizophrénie. Cela me rappelle le personnage d'un film : Nash, un mathématicien qui gagna le prix Nobel et qui se créa une vie parallèle. Il en vint à croire en son existence avant de découvrir que ni ce monde, ni ces bureaux, ni ces gens n'étaient réels. Parfois, j'ai l'impression que tout le monde vit dans un état de pure schizophrénie et qu'un de ces jours, nous nous réveillerons et nous réaliserons que les avions n'existent pas, qu'il ne s'agissaient que d'un produit de l'imagination commune de tous ceux qui ont vécu pendant les cent ou cent cinquante dernières années, que tout n'est que fiction. Je devrais arrêter avec cette manie de compter le nombre de mots toutes le quinze minutes. Ces back-up sur Gmail continuent de me surprendre ; je n'aurais pas dû appeler ce fichier *Gabrielle*. Au final, ce ne sera même pas le titre de l'œuvre, peut-être que ce sera *L'Expulsé*, peut-être que ce sera *L'Autobus*, peut-être que ce sera autre chose. Ça sonne. Sur l'écran de mon téléphone portable, je vois le nom de Gabriele s'afficher. Il ne fallait pas que je me trompe ; j'aurais dû l'appeler *Junior*. Parfois, je laisse mon téléphone n'importe où et c'est ma femme, celle qui s'appelle Gabrielle avec deux « l », qui décroche.

- Comment elle cuisine, ta femme ?

- Pardon ?

- C'est que tu ne m'as jamais rien dit d'elle, répondit Junior.

- Et ce qui t'intéresse, c'est savoir si elle cuisine bien ?

- C'est un début.

- Moi, j'aime bien ce qu'elle cuisine, mais elle brûle souvent la nourriture. Enfin bon, moi j'aime la nourriture brûlée. C'est pour ça que sa cuisine me plaît. Enfin, pas trop brûlée, juste un peu, comme le riz qui colle, une sauce tomate ou des œufs au plat. Elle fait toujours mille choses en même temps et elle laisse la nourriture sur le feu. Parfois, c'est tellement brûlé que...

- Je ne demandais pas tant de détails. Salut.

Je raccroche et quelques minutes plus tard, ma femme entre dans la chambre pour vérifier que je dors. Je ferme les yeux et fais semblant de ronfler. Elle s'en va, apparemment pour regarder un film. J'espère que Junior ne m'appellera pas de nouveau. J'éteins mon portable. Je pense qu'il est temps de changer le récit dans son intégralité car c'est une façon de convaincre le lecteur, de lui dire que tout est vraisemblable et que tout m'est vraiment arrivé. Il va me prendre pour un idiot, ça ne se fait pas, il faut le convaincre à travers la stylistique et non pas en répétant encore et encore qu'il s'agit là de faits réels et qu'il faut me croire. La critique va me mettre en morceaux, elle va me détruire, me ridiculiser... Ce sont tous des antisémites. Ainsi s'arrangent les choses : j'écris ce que je veux, bien

ou mal, et si les critiques n'apprécient pas mon travail, c'est parce qu'ils sont antisémites. L'antisémitisme n'est plus ce qu'il était. Et si je suis en Israël, alors je dis qu'ils sont anti-Marocains, ce qui est vrai pour la plupart d'entre eux, en tout cas pour ceux qui me critiquent avant de me lire. Il faut que j'arrête de penser à eux, critiques et lecteurs. N'est-il pas vrai qu'un écrivain ne pense pas à ses lecteurs ? Cependant, j'ai déjà dit que cette fois, il fallait que je vende parce que si je ne vends pas, je vais me retrouver à la rue. Pas beaucoup, juste un peu, dix mille exemplaires par an suffiraient pour vivre et continuer à écrire. C'est peu demander. Un petit jeune se pointera avec un premier roman plutôt mauvais mais qui parlera d'inceste ou de meurtre et qui deviendra un best-seller. Ainsi il pourra continuer à écrire de mauvais bouquins toute sa vie. Et moi, cela fait trente ans que je trime pour ne rien vendre au final. Cette fois, ce sera différent et c'est la dernière fois que je peux le dire avec conviction. Aujourd'hui, nous sommes le 22 janvier. C'est une bonne journée, c'est la fête juive de Tou Bichvat. Le Tou Bichvat est un jour de pleine lune et c'est une fête durant laquelle nous plantons des arbres. Je devrais peut-être aller planter un arbre. Finalement, je m'endors. Je me réveille avant six heures. Je nous prépare un jus d'orange. Ma femme se lève et me demande de l'aider à remplir un formulaire pour la sécurité sociale. Je refuse. Elle s'impatiente et elle me lance que je me moque de l'argent. Je lui réponds qu'il est temps qu'elle apprenne l'hébreu après avoir vécu plus de vingt ans en Israël. Vingt-cinq, vingt-sept ans, je ne me souviens plus. Elle s'énerve et finit par gueuler. Enfin autre chose que cette apathie nerveuse qui me rend fou. Je bois un thé de pomme que j'avais ramené de Turquie il y a quelques mois, presque un an, et que j'avais oublié dans le placard. En Turquie, on boit du thé de pomme à longueur de journée et puis on en achète avant de rentrer en Israël pour, au final, l'oublier dans un coin. J'aime beaucoup la Turquie.

Elle part et c'est à ce moment que Gabriele Junior m'appelle. Elle me demande de nouveau comment cuisine ma femme.

- J'ai une impression de déjà-vu, tu ne me l'as pas déjà demandé hier ?

- Je ne me souviens pas. Pourquoi est-ce que tu restes avec elle ?

- Je ne sais pas. Parfois, j'ai l'impression que tout ce qu'il nous reste, c'est le passé.

- Et ça te paraît peu ?

Elle raccroche.

Ça te paraît peu ? Bonne question. Cela fait des années que je me la pose. J'y pensais déjà avant que le passé ne commence. Ça te paraît peu... Je pourrais me le demander des milliers de fois. Ça te paraît peu ? Ça te paraît peu ? Ça te paraît peu ? Ça te paraît peu ? Ce n'est

pas un exercice de répétition, c'est juste que je n'arrête pas de me poser la question, comme cette chanson de Van Morrison dans laquelle il répète sans cesse le même refrain. Heureusement qu'il ne chante pas en espagnol.

J'ai conscience qu'il y a un problème de temps tout au long de ce récit, mais il se solutionne de lui-même. Lorsque l'on raconte un fait, nous sommes déjà dans un autre présent et dans ce présent, les événements ont lieu de nouveau et ce pour la première fois. Je me lève et vais au centre-ville pour vendre cinq livres. Cela fait des millénaires que je n'en ai pas vendus. Je dis à ma femme et à mes enfants de le faire mais pour ma part, je suis incapable de m'en séparer. J'emmène l'un des miens pour voir combien je pourrais en tirer et je prends l'autobus, la ligne 18, celle qui va lentement. J'arrive à la librairie de la rue Yaffo. Une caissière plutôt sympathique discute avec un client qui achète cinq livres dont une Bible. Je me demande pourquoi les gens achètent la Bible quand, juste en face, ils peuvent en avoir gratuitement de toutes les couleurs, de toutes les tailles, avec ou sans le Nouveau Testament et dans toutes les langues. Il finit par payer avec sa carte bancaire. Lorsque vient mon tour et que je demande si la librairie rachète les livres, la caissière me répond que le patron est absent et qu'elle n'est pas autorisée à le faire elle-même. Je me rends chez le Cubain et lui achète deux boîtes de cigares Partagas en appui à Fidel Castro. Dans la gare, j'aperçois un nouveau kiosque qui vend des fallafels et des cappuccinos. J'achète un fallafel et l'autobus arrive avant que je ne prenne la première bouchée. Il s'agit de l'autobus 21, celui qui me ramène chez moi. Avant d'y arriver, je m'arrête à la Poste où m'attendent trois livres supplémentaires (je dis supplémentaires parce que je n'ai plus de place pour eux dans mon sac) : un livre de Fernando Vallejo, un recueil de contes de Reinaldo Arenas et un livre écrit par Esther Bendahan. J'ai décidé de lire tout ce qui s'écrit en espagnol ou d'en connaître le plus grand nombre. En seulement six pages, il est possible d'en apprendre beaucoup sur un livre et même avant, grâce au titre, au rabat, au visage de l'auteur, à l'année de son édition et au nombre de pages. Il est inutile de tous les lire. Cela dit, j'en lis beaucoup. Cette année, j'ai lu et j'ai écrit beaucoup de livres et il me reste encore quelques jours avant la fin de l'année. Avec les livres, je découvre une lettre de refus. Les maisons d'édition peuvent encore se permettre ce luxe mais bientôt, elles s'en repentiront. On peut dire que je corresponds à la définition de l'écrivain maudit : j'ai presque cinquante ans, je suis gros et chauve, je publie par le biais de petites maisons d'éditions, mes œuvres sont mal distribuées, les critiques sont flatteuses, les ventes sont rares, je suis l'objet d'attaques, je laisse le public indifférent, je m'auto-publie et reçois des centaines de lettres de refus. Mais bientôt, tout cela sera

terminé. Non ? Qu'en dis-tu Gabrielle ? La fin est-elle proche ? Ou est-ce qu'il ne s'agit que d'une parenthèse ? Je vis dans cette peur et j'écris ces pages parce que je sais que ce récit finit bien, en tout cas pour le lecteur. Moi, en revanche, je me retrouve sans rien si ce n'est mon avenir et mes éternelles questions. Dans un mois et demi, tout aura changé et je serai un autre écrivain. Un autre écrivain. Un autre, écrivain. Un autre. Écrivain. Non, en fait non. Je ne raconte pas la fin. Jusqu'à un certain stade, ce n'est pas si radical ni inespéré. Je me rends chez Gabrielle à seize heures. Cette fois, elle s'y trouve. Elle me dit de patienter un instant. J'entre et la découvre derrière la porte. Elle est magnifique, nue, complètement nue, jouissant de sa jeunesse. Elle est à l'apogée de sa beauté et ses seins s'ajustent parfaitement dans le creux de ma main. Je l'enlace et retire mon pantalon. Je la soulève et la pénètre, sans prendre appui sur quoique ce soit. Je la maintiens fermement et elle penche la tête en arrière. En l'occurrence, le verbe « maintenir » est inapproprié car je ne suis plus ce que j'étais et mon dos me fait mal. Je la serre contre moi et l'embrasse alors que je suis encore en elle. Elle m'embrasse fougueusement et m'enlace. Je me retire, elle se remet debout, je la retourne et la pénètre (pènè tre) par derrière alors qu'elle s'appuie sur la porte. Nous continuons ainsi pendant de longs moments de jouissance. Le plaisir est inscrit dans sa chair ; je le vois courir le long de son dos. Le mien recommence à me lancer. Je ne suis plus ce que j'étais, bien que je n'aie jamais été grand-chose. Elle atteint l'orgasme, elle crie : « Oui, oui, oui !^[7] ». Je la retourne, je l'enlace de nouveau et je l'emmène dans la chambre. Je me laisse tomber sur le dos et elle s'assoit sur moi. Les rôles ont changé. Je murmure son nom. « Gabrielle. » Nous étions heureux comme cela avant que tu ne commences à aller voir des psychologues ; j'étais si heureux. Je pouvais voir le bonheur écrit sur tes lèvres traîtresses jusqu'à ce que les choses ne changent. Quand ont-elles changer ? Non, ce n'est pas arrivé du jour au lendemain, cela s'est fait petit à petit. Mais à présent, la nouvelle Gabrielle, celle qui a retrouvé le bonheur parfait, me chevauche et s'attèle à donner du plaisir à mon vieux corps fatigué. Elle va et vient et je me souviens de la première fois que nous avons fait l'amour avec tant de passion. Je me souviens de la façon dont j'avais éjaculé, du plaisir que j'avais ressenti. Nous avons joui comme jamais. Cela fera bientôt dix ans, ou peut-être moins, un peu moins, huit ans. Ce n'est pas beaucoup, tout le passé est à nous. « Ça te paraît peu ? » dis-je. Elle me répond : « Non, ça ne me paraît pas peu, ça me paraît beaucoup. Continue, ça me plaît. Oui, oui, oui !^[8] » Je continue. Je bande si fort que la peau semble prête à se déchirer. Elle atteint l'orgasme de nouveau. Génial ! Je la retourne et m'allonge sur elle. J'éjacule mais je suis un peu déçu après tant d'excitation et de plaisir. C'est ce qui arrive dans la réalité

mais pas dans les livres.

Je me retourne. Je soupire. Je m'endors quelques minutes. Lorsque j'ouvre les yeux, elle est habillée et me sourit.

You play around, you lose your wife. You play too long, you lose your life.

J'ai cette chanson de Danny O'Keefe dans la tête, *Good Time Charly Got the Blues*. Mon dos me fait mal alors même que j'écris.

- Viens, habille-toi. Allons faire un tour au souk.

C'était un jeudi et le souk était noir de monde pourtant, à chaque pas, je rencontrais un ami. D'abord Alan Green en personne, celui qui a illustré mon livre. Il me salua : « Bonjour ! Qu'est-ce que tu fais là ? Je croyais que tu détestais les souks ! » Il salua également Gabrielle en souriant, comme si de rien n'était. « Comment vas-tu Gabrielle ? » Elle lui répondit que tout allait bien.

- Je préfère le souk de Ramla.

- Moi aussi.

Alan reprit son chemin. Nous rencontrons ensuite Shelley Elkayam et le même scénario se répète. Je m'attends à ce que Gabrielle dise quelque chose, qu'elle soit surprise, mais non. Nous continuons de marcher et nous achetons une bouteille de vin. Encore une. Je ne me souviens pas avoir ouvert la première, celle qui m'avait coûté cinquante-cinq shekels au lieu de vingt-deux. Je rencontre d'autres connaissances qui nous saluent, moi et Gabrielle, le plus naturellement du monde. Finalement, nous rencontrons mon fils. J'essaye de me cacher mais il me demande ce que nous faisons au souk et ajoute qu'il est pressé, qu'il est en retard au bureau. Il est employé d'une entreprise qui travaille avec les États-Unis et il doit être au bureau à l'heure américaine, de seize ou dix-sept heures jusqu'à minuit. Le monde moderne. Je me tourne vers Gabrielle :

- Il n'y a pas quelque chose qui te paraît étrange ?

- Tout me paraît étrange, répond-elle.

- Et le fait que tout le monde te connaisse ?

- Oui, tout est magique, j'adore ça.

- Tu ne te rends pas compte, ils croient que tu es une autre Gabrielle.

- Je suis une autre Gabrielle. Depuis que je te connais, je suis quelqu'un d'autre. Les rencontres nous changent.

Dois-je tout lui raconter ? Non. Je ne lui raconte pas que les gens la prennent pour ma femme et que cela n'a rien à voir avec la magie.

Nous achetons du quinoa biologique et un poulet frais. Nous rentrons chez elle et préparons le dîner. Enfin, j'ouvre la bouteille qui m'a coûté cinquante-huit shekels au lieu de vingt-sept. Le vin est un peu aigre, peut-être qu'il sera meilleur si l'on attend quelques minutes. Elle cuisine plutôt bien mais elle cuit trop le poulet et brûle pas mal le

quinoa. Je ne mentionne pas l'odeur de brûlé, j'aime la nourriture trop cuite. Enfin, un peu trop cuite. A vingt-et-une heure, je rentre chez moi. Ma femme m'attend pour dîner. Je mange de nouveau. Avoir une maîtresse fait grossir. Les jours passèrent et le sentiment de bien-être se renouvelait. Le bonheur ne lasse jamais. Nous nous voyions, nous faisions l'amour, nous nous promenions, nous rencontrions des amis qui ne trouvaient pas étrange de nous voir ensemble. Je craignais un peu que les deux Gabrielle ne se rencontrent mais d'un autre côté, j'avais envie de faire l'amour avec les deux à la fois. Que se passerait-il ? Sans compter qu'il était possible qu'elles soient une seule et unique femme et que Gabrielle était peut-être en train de me la faire à l'envers. Peut-être qu'elle était en train de me jouer un tour. Mais lorsque l'on nage dans le bonheur, on ne se pose pas de question de peur qu'il ne s'échappe.

Je pensais qu'il fallait trouver un moyen de les réunir toutes les deux mais je n'osais pas organiser une telle rencontre. J'ai commencé à écrire cette histoire et à ce stade, entre ces deux femmes et mon récit, entre la fiction et la réalité, je changeais certains passages pour les adapter au monde réel. J'adaptais ce que j'écrivais à la réalité. Je ne tombais jamais sur les deux en même temps mais n'essayais plus de l'éviter et allais souvent dans la rue Emek Refaim avec Junior, là où ma femme passait elle aussi régulièrement pour faire une course, emprunter un film à la vidéothèque (*Haozen Hashelishit, La Troisième Oreille...*), ou pour rentrer à la maison après le travail. Ce qui était sûr, c'est que j'avais enfin écrit une histoire qui ne pouvait être condensée sur aucun rabat de livre ou dont le résumé ne dirait rien de concret sur son contenu. Une histoire qui entre dans une histoire qui entre dans une histoire qui entre dans une autre sans qu'aucune d'elles ne semblent être liées. On ne pourrait pas même leur trouver un fil conducteur commun. Cependant, je savais bien que le rabat ou le contre-rabat était ce qu'il y avait de plus vendeur, bien avant le titre et l'illustration. On pourrait l'écrire ainsi : une histoire d'amour qui dérive. Le narrateur tombe amoureux d'une femme qui ressemble à si méprendre à son épouse... vingt-cinq ans plus jeune. Alors que le lecteur se demande s'il s'agit ou non de la même femme, le narrateur se met à lire pour la jeune Gabrielle l'histoire du détournement d'un bus. Est-il ou non la victime de cette séquestration ?

Enfin, restons-en là pour ce qui est du rabat. Un matin ensoleillé, alors que je déambulais dans les rues, je me suis retrouvé au *Ribale*, un nouveau café qui avait ouvert quelques mois plus tôt à l'emplacement d'*Aroma* et qui peinait à remplir ses tables. Ils servaient un double petit-déjeuner pour 51 shekels qui incluait des œufs au plat ou brouillés, une salade, un jus d'orange ou une limonade, plusieurs types de fromages et de cafés, du pain et de la brioche. Une bonne affaire.

Pourtant, l'établissement n'attirait pas la clientèle. Gabrielle s'habillait de rouge et de noir ; j'avais toujours adoré voir ces couleurs sur le corps d'une femme et j'avais toujours bandé devant les femmes vêtues de rouge et de noir. Le service était exécrable : ils nous apportèrent le café avant le jus et les œufs après la salade. Cependant, le fromage de brebis était délicieux et rien ne nous importait plus que le soleil et son bien-être.

C'est alors que Gabrielle nous vit, ou plutôt me vit, et qu'elle vint nous saluer.

- Salut ! Tu veux t'asseoir ? demandai-je le plus naturellement du monde. Je te présente Gabrielle, ajoutai-je sans vraiment savoir à laquelle des deux je m'adressais.

J'avais devant moi ma femme et ma maitresse. Ma femme en blouse noire et jupe rouge. Ma maitresse en blouse rouge et jupe noir. Toutes les deux portaient des bas noirs et des bottes en cuir de la même couleur.

-Tu veux quelque chose ? demandai-je à ma femme. Leur café est bon mais le service est déplorable.

La serveuse ne sembla pas surprise. J'étais le seul à ne pas trouver ça normal. Ma femme commanda un expresso bien serré, comme Gabrielle. Elles se regardèrent.

Elles ne disaient rien. Les minutes s'écoulaient et elles ne toujours disaient rien.

Elles finirent par se demander ce qu'elles faisaient dans la vie, d'où elles venaient, quand elles étaient arrivées en Israël. Elles se parlaient en français, ce qui ne me surprit pas.

Je me sentais mal bien que je puisse déjà voir où tout cela allait mener : elles allaient discuter entre elles, allaient se raconter toute leur vie et allaient s'en aller en me laissant seul, tout seul. Je présentai mes excuses en me retirant, comme si je parlais à deux ministres. Aucune des deux ne s'en rendit compte que j'allais aux toilettes. Les œufs au plat et le jus d'orange qui me causait une acidité gastrique insupportable me donnaient envie de vomir mais je n'y parvenais pas. Rien ne sortait de ma bouche. Je pissai puis me suis assis pour chier. Je me souvins de mon ami argentin, Armando, qui avait l'habitude de dire : « Je l'ai chiée. » J'avais une diarrhée légère mais je n'arrivais pas à vomir bien que j'en eus très envie. Il paraît qu'on peut se forcer à vomir en s'enfonçant un doigt dans la gorge mais je ne le fis pas. Une sacrée merde, mais au moins, j'ai un roman. Pas un très long, mais un roman quand même.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté aux toilettes, qui étaient très propres et dont les murs jaunes pâles reflétaient la lumière. Dix, vingt minutes, peut-être une demi-heure. Je ne sais pas. À mon retour, alors que je me sentais encore un peu nauséux et que

la tête me tournait, je ne vis qu'une seule Gabrielle. Je ne me souvenais plus des vêtements qu'elles portaient respectivement mais celle-ci était vêtue de rouge et de noir. Je la vis de dos. C'était elle, la seule et unique, il n'y en avait jamais eu deux. J'avais tout imaginé.

Je pris place face à elle. Elle était là, devant moi, et semblait avoir changé pour la énième fois. Elle semblait désormais avoir dix ans de moins que ma femme et dix de plus que ma maitresse.

- Elle est partie, me dit la nouvelle Gabrielle. Elle a dit qu'elle rentrait en France aujourd'hui même.

- Comme ça, d'un coup ?

- Tu sais bien que ces choses-là ne se font pas d'un coup.

Elle le dit avec toute la sagesse de la quarantaine et toute l'espièglerie de la jeunesse.

Elle sourit. Tout ça n'était qu'un tour qu'elle m'avait joué. Il n'y en avait pas deux, il n'y avait qu'elle. Je demandai la note. La serveuse me dit que la jeune femme qui était là un peu plus tôt l'avait déjà réglée.

Nous sortons du café. Le soleil brillait.

- Un moment, dis-je. J'ai oublié mon parapluie.

J'allai voir la serveuse.

- Quand est-elle partie ?

- Qui ?

- La fille qui a payé.

- Quand vous êtes allé aux toilettes.

Elle se dirigea vers la porte.

- Regardez, elle est juste là, elle attend le bus.

Il passa à ce moment-là et je ne la revis plus, ou peut-être que si. Pour je ne sais quelle raison, ma femme m'attendait à l'arrêt quand l'autobus démarra.

J'étais devenu, tout comme mes ancêtres, un expulsé.

FIN

Vos critiques et vos recommandations personnelles feront la différence

Les critiques et les recommandations personnelles sont essentielles pour le succès d'un auteur. Si vous avez aimé ce livre, veuillez, s'il vous plait, et ce même si cela ne représente qu'une ligne ou deux, en faire une critique, ainsi qu'en parler à vos amis. Vous permettrez ainsi à l'auteur de proposer d'autres livres, et à d'autres lecteurs de profiter de ce livre.

Votre soutien est vivement apprécié !

Êtes-vous en quête d'autres bonnes lectures ?



Vos livres, votre langue

Babelcube Books permet aux lecteurs de trouver de bonnes lectures en jouant le rôle d'entremetteur entre vous et votre prochain livre.

Notre collection consiste en des livres publiés par Babelcube, un marché qui unit des auteurs indépendants et des traducteurs afin de distribuer, mondialement, leurs livres dans plusieurs langues. Les livres que vous trouverez ont été traduits afin que vous puissiez découvrir de fantastiques lectures dans votre langue.

Nous sommes fiers de vous fournir les livres du monde.

Si vous voulez en savoir plus sur nos livres, consulter en ligne notre catalogue et vous inscrire à notre lettre de diffusion pour connaître nos dernières publications, visitez notre page web :

www.babelcubebooks.com

[1] (N.d.T. : en français dans le texte)

[2] (N.d.T. : en français dans le texte)

[3] (N.d.T. : en français dans le texte)

[4] Ndt : Centre de Conventions International de Jérusalem.

[5] Ndt : mot désignant les populations juives nées dans le territoire palestinien sous mandat britannique et leur descendance. Par extension, cela désigne également tous les Juifs nés en Israël.

[6] Mafia sicilienne dont le nom signifie « ce qui est à nous ».

[7] (N.d.T. : en français dans le texte.)

[8] (N.d.T. : en français dans le texte)

L'Expulsé

Mois Benarroch

Traduit par June Silinski, Côme Loison

“L'Expulsé”

Écrit Par Mois Benarroch

Copyright © 2016 Mois Benarroch

Tous droits réservés

Distribué par Babelcube, Inc.

www.babelcube.com

Traduit par June Silinski, Côme Loison

Edité par Côme Loison

Dessin de couverture © 2016 M.Benarroch

“Babelcube Books” et “Babelcube” sont des marques déposées de Babelcube Inc.

« À vivre trop longtemps en exil, il devient impossible de rentrer chez soi. » Van Morrison

Je revenais de Tel Aviv. Un voyage sur la 480 des plus banals. Il était vingt-et-une heure trente. J'avais passé la journée à écouter de la musique sur le matos à pas moins de cinquante mille dollars de mon pote Rami. On avait débattu de la qualité du DVD-Audio, un nouveau format qui produit le son le plus analogique qu'il est possible d'écouter sur un disque numérique. On avait écouté plusieurs fois *The Gypsy Life*, le dernier album de John Gorka. Bref, la routine.

Personne ne s'était assis à côté de moi et j'avais passé le voyage à me perdre dans mes pensées ainsi qu'à rêver du grand succès que serait mon prochain bouquin. Ce dernier roman allait enfin être publié deux mois plus tard par l'une des meilleures maisons d'édition du pays et non par l'une de ces petites boîtes qui disparaissent une fois le propriétaire mort ou retraité. Une bonne maison d'édition d'ampleur nationale... Je pensais à la vie ennuyeuse qu'est celle d'un écrivain. L'ennui est si grand qu'on ne peut lui échapper qu'en s'inventant des histoires comme les enfants se créent des amis imaginaires à qui ils donnent des noms pour enrichir leur monde. Tout m'ennuie : les amis, la musique, les femmes, la politique, parler du marxisme, du sionisme... Tout. Enfin, je m'y intéresse quelques heures par mois, mais rien de plus. Et puis l'on écrit des biographies et les gens pensent que la vie d'un écrivain est pleine d'aventures. Bukowski, par exemple, a passé le plus clair de son temps seul assis dans des bars miteux à se faire chier comme un loup. Je ne sais pas pourquoi j'ai pensé à un loup, je ne sais pas si les loups s'ennuient. Et alors quelqu'un se pointe et écrit un livre pour dire que le mec n'a pas baisé autant de femmes que ce qu'il a prétendu. C'est clair, s'il s'en était faites autant, il n'aurait jamais eu le temps d'écrire tous ces poèmes et tous ces romans. Les gens croient que les livres s'écrivent tout seul.

J'étais allé à Tel Aviv car je venais de relire pour la cinquième ou sixième fois chaque ligne de mon roman et, jusqu'à la dernière relecture, j'avais réussi à trouver une coquille, une faute d'accent... Des heures, des jours et des mois de travail pénible et ennuyeux. J'y étais allé pour me reposer de ce travail fastidieux et voir la mer. Je ne l'avais pas vue mais j'en avais senti les odeurs et les vagues. Je m'étais contenté de la musique. Rami travaillait pour l'agence Reuters et on ne savait jamais s'il aurait du temps libre ou s'il serait appelé pour filmer un quelconque événement important ou la conférence de presse d'un homme politique ennuyeux.

Une fois chez moi, j'avais retrouvé la relation froide et bourgeoise que je partageais avec ma femme. De son côté, elle hésitait entre rester avec moi et divorcer. Du coup, elle dépensait à sa guise des milliers de shekels. Moi, comme toujours, je me détachais d'elle et je m'en allais sans bouger de là. J'étais de nouveau au chômage. Après avoir travaillé sur un bon paquet de traductions, j'avais passé des mois

à ne rien faire et je commençais à couler. Cependant, ces sept ou huit mois d'oisiveté avaient été particulièrement productifs et que j'en avais profité pour écrire un roman et trois nouvelles en plus de terminer la rédaction d'un bouquin sur lequel je travaillais depuis plusieurs années. D'un point de vue créatif, tout allait bien mais d'un point de vue économique, je partais complètement à la dérive. Ma femme m'entretenait. Je ne pouvais pas divorcer. Ou peut-être que c'était exactement ce qu'il fallait que je fasse.

Bref, je me suis levé de mon siège et c'est là que je l'ai vue. Je suis resté stupéfait un moment avant de la suivre du regard jusqu'à ce qu'elle fasse demi-tour pour rejoindre la sortie principale alors que je me dirigeais vers l'arrière de la gare.

Bien sûr, ces choses-là arrivent. Plusieurs millions de gènes se transmettent sans qu'on sache comment. Au final, on m'avait déjà dit une bonne dizaine de fois que je ressemblais énormément à quelqu'un que je-ne-sais-qui connaissait et il était déjà arrivé que l'on m'appelle par le nom de quelqu'un d'autre. Un jour, une femme m'a même dévisagé une dizaine minutes avant de me dire que je ressemblais à l'un de ses anciens petits amis, mort dans un accident de voiture. Et moi qui commençais déjà à penser qu'elle était en train de tomber sous mon charme...

C'était elle. Cette femme ressemblait à la mienne plus qu'elle ne se ressemblait à elle-même : elle avait le même visage. En descendant du véhicule, je l'ai vue marcher en direction du poste de contrôle qui ressemblait plus à celui d'un aéroport qu'à celui d'une gare routière. C'était ma femme et bien plus que ma femme, mais les vingt-cinq dernières années n'avaient pas eu d'effet sur cette version d'elle. Celle-ci s'habillait comme ma femme le faisait à l'époque : les mêmes bottes à talon, une jupe courte et rouge démodée avec des bas noirs, très noirs, et une veste en cuir de la même couleur. Je pouvais même deviner quels sous-vêtements elle portait.

Je l'ai perdue de vue alors que j'attendais mon tour pour faire passer mon sac au détecteur et j'ai cru ne jamais la revoir. Il aurait très bien pu s'agir du fruit de l'imagination d'un écrivain, une idée de roman ou de conte. Néanmoins, je ne suis pas à l'aise avec les contes ; j'ai besoin de plus d'espace. Cela aurait sans doute été mieux ainsi ; il ne faut jouer ni avec les coïncidences ni avec l'imagination. Et puis, il y a des choses plus importantes dans la vie, comme la discrimination des minorités, la pauvreté, la bombe atomique en Iran ou l'extrémisme religieux. D'après moi, c'est de ce genre de chose dont il faut parler.

Oui, il faudrait traiter des thèmes importants. Cependant, on écrit ce qu'on écrit et non pas ce qu'on devrait écrire. En ce moment, dans mon village, les radicaux ont une dent contre moi. Après avoir lu trois ou quatre de mes poèmes, ils considèrent que je ne suis pas assez de

gauche ni suffisamment antisioniste par rapport à ce qu'ils voudraient que je sois. Tout ça parce que j'ai dit tout haut ce que tout le monde pense tout bas : en Israël, les Séfarades sont victimes d'une terrible discrimination de la part des Juifs d'Europe qui se disent supérieurs en utilisant les arguments les plus racistes de la pensée européenne et occidentale. C'est pourquoi ils considèrent qu'il est de leur devoir d'interdire aux Marocains et aux Séfarades de produire des œuvres littéraires. Bon, je l'ai dit, et alors ? J'ai cru qu'ensuite je pourrais continuer d'écrire mes petites histoires, les contes que j'imagine pour enrichir ma vie et les personnages que je crée pour échapper à ma solitude. Mais je me rends compte à présent qu'écrire tout cela a mis en marche une véritable comédie et les questions qu'on me pose sont désormais toujours les mêmes : pensez-vous que la discrimination existe encore ? Oui. Plus qu'avant ? Est-elle encore pire ? Encore et toujours la même sérénade. Ils me fatiguent. Je suis écrivain, je ne suis ni de gauche ni de droite, je ne soutiens aucun parti ni aucun extrême, je ne suis ni pour le radicalisme de droite, ni pour le radicalisme de gauche. Voilà, je l'ai dit, et que ceux qui veulent autre chose de moi aillent se faire foutre. Merde à la fin !

Enfin, passons. Ce qui nous intéresse, c'est la femme de l'autobus et non pas tout ce bordel. Alors on se calme, on ne va pas s'engueuler ni se battre avec qui que ce soit, il s'agit d'une histoire d'amour et de haine, de fiction et de réalité, ou alors de la réalité qui se mélange à la fiction. Le pire et le plus insolite, ce qui semble le plus impossible à croire et à écrire, est que cette histoire m'est vraiment arrivée, à l'inverse de tout ce que j'ai écrit jusqu'ici et que l'on croit autobiographique alors que ça ne l'est pas. Les gens se trompent constamment : quand quelque chose est inspiré de ma vie, ils pensent que c'est de la fiction, et lorsque quelque chose est inventé de toutes pièces, ils pensent que c'est inspiré de la réalité. Tout cela a fini par me convaincre que ce sont les faits réels et ceux qui s'inspirent de la réalité qui sont les plus difficiles à raconter.

Je m'approchais de la sortie de gauche, celle que j'empruntais toujours pour passer devant le marchand de journaux afin de consulter les revues de musique et parfois en acheter une. C'est alors que je la vis regarder les magazines de mode et de danse.

Je dois bien admettre que je ne suis pas de ces gens qui parlent aux inconnus, hommes ou femmes, qu'ils rencontrent dans les autobus ou dans les terminaux. Moi, j'aime observer les gens, observer leurs yeux, ces yeux qui regardent autour d'eux, qui regardent et qui se perdent. J'aime créer une vie imaginaire aux gens qui attirent mon attention et en faire des personnages littéraires : celui-là est né en janvier, ses parents ont divorcé quand il avait sept ans, il s'est marié deux fois, il n'aime pas le poisson. Celle-ci est divorcée et a deux enfants, elle

déteste les hommes, elle vit dans la frustration. Parfois, je les fixe du regard, sans gêne, et un jour, alors que j'observais un homme dans le centre commercial Dizengoff de Tel Aviv, il s'est tourné vers moi et m'a demandé « Et toi, qu'est-ce que tu regardes ! » Ça m'a un peu retourné mais dans le fond, il avait raison, on n'a pas le droit d'aller se promener comme ça dans la rue et de transformer chaque personne que l'on croise en un personnage de fiction. Il y a certaines choses qui ne se font pas.

Mais cette fois, je n'ai pas hésité une seconde et je l'ai abordée avec la première question qui m'est venue à l'esprit. Dans ma tête, j'entendais désormais la musique de l'album de William Ackerman, *Conferring with the Moon*, avec ses guitares et ses flûtes. On aurait dit qu'elle venait des haut-parleurs du terminal mais en réalité, elle n'existait que dans ma tête. C'est quelque chose qui m'arrive souvent. Il y a très très longtemps, il m'arrivait même d'entendre des symphonies entières que personne n'avait écrites ; je les rêvais.

- Vous parlez français ?

- Oui.^[1]

La même voix. Je ne disais rien.

- Vous avez besoin de quelque chose ?^[2]

Que dire, maintenant ? Je repris en hébreu.

- Je voulais juste savoir si vous parliez français.

- Et bien vous le savez maintenant. C'est une question sacrément bizarre ! Moi, je croyais que je vous alliez me demander comment on fait pour aller à je-ne-sais quel endroit. Ici, c'est une question plutôt courante. Quel bus est-ce qu'il faut prendre, des trucs comme ça, mais jamais on ne me demande l'air de rien, sans raison, si je parle français.

- Vous vous appelez Gabrielle, pas vrai ?

Cette fois, c'est elle qui eut l'air surprise.

- On se connaît ?

- En réalité, non. Ou alors si, peut-être que si. Depuis trente ans, oui.

- Mais je n'ai que vingt-cinq ans.

- C'est pour ça, oui et non. Depuis avant votre naissance, ça fait un bon paquet d'années... Bonjour, moi, je m'appelle...

- Mais comment connaissez-vous mon nom ?

- C'est une évidence, il est écrit sur votre front. Je sais aussi que vous détestez quand, ici, les gens vous appellent Gabriela. Ça vous agace.

Elle m'observait, essayait de se souvenir de quelque chose, se demandait si elle m'avait déjà vu quelque part et si je lui étais familier. Elle hésitait entre partir et rester, entre me prendre pour un fou et continuer de me parler.

- Je ne suis pas fou, ce n'est pas le problème. Enfin, peut-être que si, peut-être que je le suis, mais je crois que je sais beaucoup de choses sur vous.

- Comme quoi, par exemple ?

Il y avait quelque chose d'agressif dans sa voix, tout comme dans celle de Gabrielle. Bien entendu, elle était à son image, fidèle à elle-même. Mais, par dessus tout, elle était curieuse.

- Vous êtes l'un de ces maniaques qui observent les gens pour ensuite faire l'intéressant ?

Elle me posa la question sans grande conviction. Elle doutait même que cette dernière phrase ne soit une question. Peut-être qu'il aurait fallu écrire :

- Vous êtes l'un de ces maniaques qui observent les gens pour ensuite faire l'intéressant...

Et puis, elle m'a souri. Elle avait un sourire espiègle, comme celui de Gabrielle. Évidemment, le même sourire que le sien, le même sourire que celui de Gabrielle.

- Oui, c'est exactement ce que je suis, l'un de ces maniaques qui observent les gens pour ensuite faire l'intéressant...

Je crois qu'il vaudrait mieux que j'arrête de répéter cette phrase.

Les choses sont drôles parfois. Je m'étais envoyé un e-mail pour garder un back-up de ce fichier dans ma boîte de réception. D'après le dictionnaire, *back-up* s'utilise aussi en français pour parler d'une copie de sécurité d'un fichier. Dans celui de l'Académie Française, le mot n'apparaît même pas. Bref, je me l'étais envoyé et en le recevant, je m'étais demandé si ce n'était pas encore une de ces publicités pour du viagra ou pour un site porno parce que l'objet était *Gabrielle*. Les prénoms des françaises ont toujours une connotation érotique et sexuelle.

- Ça vous tente d'aller boire un café ?

Elle m'observa, regarda le magazine de mode et se tourna de nouveau vers moi.

Ça, c'est digne d'un roman. Je vais l'écrire. La musique qui se jouait dans ma tête changea pour la chanson de Van Morrison, *Moondance*, ce qui me semblait des plus banals. Je changeai donc de station pour écouter Jimmy Lafave chanter *Don't Walk Away Renée*, une chanson qui vous retourne l'estomac. Allez, dis-moi oui, dis-moi oui. J'étais sûr qu'elle me dirait oui. C'était logique. D'après la cohérence narrative, elle ne pouvait que me dire oui. La chanson changea. C'était désormais Townes Van Zandt qui chantait *If I Needed You* :

If I needed you

Would you come to me

Qu'est-ce qui me faisait souffrir ? Rien. Mais elle continuait de regarder son magazine, ou alors j'étais tombé dans un univers parallèle où le temps s'étirait et n'avait plus rien à voir avec ma question et sa réponse. Un moment pendant lequel je m'étais mis à penser très vite et à élaborer en quelques secondes des idées longues de plusieurs heures. Qui pourrait croire à une histoire pareille ? Ils diront tous que c'est du réalisme fantastique, de la métafiction, comme dans l'œuvre de Cortazár, Millás, Auster, Roth ou toutes sortes d'auteurs. Comment puis-je raconter ça de façon convaincante ? Il serait peut-être mieux de s'arrêter là et de ne pas laisser la réalité se mélanger à la fiction, de tout inventer. Pile à ce moment-là, elle répondit :

- Oui.

C'est un « oui » engageant. Je le connais déjà mais il est si différent de celui de mon épouse qu'il me paraît étrange : il semble venir se loger dans une partie inconnue de mon esprit. C'est un « oui » à la fois engageant, familier et étrange.

- Parfait, allons à *Aroma*. J'aime leur café, dit-elle.

- Je sais. Et je sais aussi que vous aimez le café bien serré et que vous détestez l'allongé.

Elle m'observe de nouveau et me sourit. Je vois que tout ça commence à lui plaire et à l'intriguer. Nous allons au café et nous commandons au comptoir. Elle demande un café bien serré.

- Très, très serré, dit-elle à la serveuse avant de le préciser de nouveau. Très, très serré.

- Pour moi, un macchiato mais décaféiné.

- Dix-sept shekels, annonce la serveuse.

Nous nous asseyons à l'intérieur, là où il n'y a ni lumière ni fenêtre.

- Qu'est-ce que vous savez d'autre sur moi ? demande-t-elle en s'asseyant.

- Tout, plus ou moins, grosso modo. Je connais même votre avenir. Je mens et lui dis que je savais qu'elle accepterait.

- Accepter quoi ?

- De venir boire un café.

- Oui, ment-elle. Je savais aussi que vous vous en doutiez et c'est pour ça que j'ai autant attendu avant de vous répondre. Enfin bref, qu'est-ce que vous savez d'autre sur ma vie ?

- Vous me promettez de ne pas me dire que je suis l'un de ces maniaques qui observent les gens pour ensuite faire l'intéressant ?

- Non, je ne vous dirai pas que vous êtes l'un de ces maniaques qui observent les gens pour ensuite faire l'intéressant.

- On devrait arrêter de dire cette phrase.

- Quelle phrase ?

- L'un de ces maniaques qui observent les gens pour ensuite faire l'intéressant...

Elle me regarde et je la regarde. Elle me sourit et je lui souris.

- Je ne le dirai plus, dit-elle.

- Vous ne direz plus quoi ?

- Je ne dirai plus que vous êtes l'un de ces maniaques qui observent les gens pour ensuite faire l'intéressant...

- Bon, ça suffit. Je vais vous raconter ce que je sais, ou alors juste une partie et non pas toute l'histoire car l'avenir pourrait vous choquer.

Je finis de boire mon café. Ici, les gens ne s'assoient que peu de temps, s'empressent de boire leur consommation puis repartent. Ils ne font pas partie de ces maniaques qui observent les gens pour ensuite faire leur intéressants. Soudain, quelque chose a changé. La musique. Mary Black. *No Frontiers*.

Heaven knows no frontiers...

Une chanson écrite par Jimmy MacCarthy.

- C'est parti, on va voir comment je me débrouille : vous êtes arrivée en Israël à vingt ans, le jour de votre anniversaire, en octobre.

Elle me regarde de ses grands yeux bleus ébahis. Ils étaient si grands que leur couleur semblait se perdre dans leur immensité. En réalité, l'iris en conservait la beauté. C'était une beauté à la Picasso, comme si chaque angle de son visage pouvait lui donner un profil différent et changer en fonction de son humeur. J'ai alors vu son visage s'illuminer : tout cela lui plaisait. Je me suis souvenu de la façon dont Gabrielle me regardait avant qu'elle ne réalise que le métier d'écrivain n'était pas seulement romantique mais aussi problématique pour le compte en banque. Elle avait alors commencé à changer de regard sur moi et à me voir comme le mari fauché que, soit dit en passant, je suis.

- Quel jour en octobre ? me demande-t-elle.

- Le sept.

Je n'entends plus que la musique de Townes Van Zandt.

To live's to fly. The game is only to lose.

Voilà ce qui me court dans l'oreille.

- Vous aimeriez venir boire un thé et me raconter tout ça ?

La question était inattendue même si j'aurais dû me douter qu'elle la poserait.

- Oui, bien sûr.

Il est vingt-et-une heure et je dois rentrer. Que faire ?

- Je dois d'abord passer aux toilettes.

Une fois seul, je téléphone à ma femme pour lui dire que je

passerai la nuit chez Rami à Tel Aviv. J'appelle ensuite Rami pour tout lui raconter. Il ne veut pas me croire.

- Je t'expliquerai, c'est pas ce que tu crois. Je pense pas que Gabrielle t'appellera mais au cas où, dis-lui simplement que j'étais fatigué et que je suis déjà couché.

- J'habite pas loin, à Nahalaot, me dit-elle. On peut rentrer à pied.

En sortant de la gare, elle me demande :

- Et tu fais quoi dans la vie ?

- Je suis écrivain.

-C'est original !

Oui, je savais bien que qu'elle sortait toujours aux bras d'artistes, de peintres, de poètes ou encore de photographes ; c'était ce genre-là qui l'attirait. Mais bon, je ne lui réponds pas. Peut-être vaut-il mieux que je n'en dise pas trop et que je la laisse poser les questions.

Il fait froid. C'est une de ces nuits glaciales de Jérusalem qui marquent la fin de l'automne et le début de l'hiver. Alors que l'on se dirige vers le souk de Mahane Yehuda, je lui propose d'acheter une bouteille de vin dans l'un des kiosques de la rue Yaffo un peu plus bas. Je me décide pour un Merlot de Segal et elle me réclame des frites pour avoir quelque chose à grignoter. Cinquante-six shekels la bouteille soit plus du double de ce que ça m'aurait coûté au supermarché à côté de chez moi. C'est à ce genre de conneries que je pense alors qu'il se passe enfin quelque chose dans ma vie. Quant aux frites, elles me coûtent sept shekels, soit huit portions dans ce même supermarché.

En chemin, Gabrielle me dit qu'elle aimerait que je lui lise un de mes contes à l'occasion.

- Je n'écris pas de contes, je préfère les romans et les nouvelles.

- Bon, et bien on se retrouve un après-midi et vous me lirez une nouvelle.

- La plus courte alors, dis-je.

Nous arrivons chez elle après être passés devant le Ministère des Affaires Étrangères, un ensemble de curieuses petites constructions qui rappelle un camp militaire. Sa maison se trouvait dans une de ces ruelles typiques de Nahalaot, juste derrière le restaurant dont le nom, Imma, signifie « mère ».

- Vous écrivez en quelle langue ?

- En hébreu. Enfin, en hébreu et en espagnol. Et puis un peu en anglais.

- Pas en français ?

- Non, pas encore, même si à une époque j'ai pu écrire quelques poèmes en français. Je pense que je pourrais le faire si je m'y mettais vraiment.

- Amenez plutôt quelque chose en espagnol dans ce cas, parce

qu'en hébreu je ne pourrai pas comprendre.

- Ne vous en faites pas, c'est un niveau d'hébreu basique ; je n'écris pas de façon complexe.

- Je préfère tout de même en espagnol car c'est une langue qui me plaît.

Je me souviens avoir écrit un poème en français pour mon premier rendez-vous avec Gabrielle. Après ça, elle m'avait ignoré pendant six mois. Je ne sais pas si c'est parce que le poème était très bon ou très mauvais. Quoi qu'il en soit... six mois...

J'aimais beaucoup l'idée de lui lire une de mes nouvelles. J'en ai d'ailleurs une à moitié achevée que je pourrais facilement intégrer à ce livre. Paf ! Des milliers mots en plus d'un seul coup. Ce n'est pas de cette façon que devrait penser un écrivain mais que voulez-vous, il faut choisir entre le remplissage et la littérature. Moi, je ne sais pas. Je ressentais seulement une folle envie d'écrire et de me préparer à conquérir la littérature espagnole. Une fois que mon livre se serait bien vendu, il faudrait que j'aie à ma disposition un maximum de récits terminés afin de pouvoir rebondir et de défier la concurrence. Si c'est pas une guerre, ça...

Vous vous demandez qui parle ainsi ? Qui me dit de telles choses ? Je vis un combat acharné contre moi-même entre la futilité et le sérieux, entre le conteur et celui qui veut sauver le monde avec ses récits. Celui-là n'existe même plus. J'entends désormais la musique de David Munyon. Nous arrivons chez elle. L'endroit est mal aménagé. C'est un appartement d'étudiant ou de quelqu'un qui ne veut pas admettre qu'il ne l'est plus. Je devrais être ailleurs en train d'écrire autre chose.

- À quoi pensez-vous ?

- À quel point vous êtes belle.

Elle sourit.

- Vous voulez un thé ?

Elle nous sert le thé sur la table du minuscule salon. Nous nous asseyons sur deux chaises, ou plutôt sur deux espèces de fauteuils à moitié délabrés qu'elle avait dû trouver d'occasion ou que des amis lui avaient offerts.

- Servez-vous et mettez-vous à l'aise ; je prends une douche et on boit le thé ensemble.

Je savais qu'elle sortirait vêtue d'une tunique noire sans rien en dessous. Je l'avais bien vu dans ses yeux à la gare. Je connaissais ces yeux et je les avais déjà presque oubliés. Cela ne m'a pas étonné mais je ne m'y attendais pas non plus. Peut-être que, finalement, je m'attendais à être surpris.

- Tu aimes les hommes.

- Qui ne les aime pas ?

- Certes, mais toi sûrement plus que d'autres.

Elle s'approche pour m'embrasser. Je me souviens de son besoin de contrôler la situation et de ne pas se laisser aller. Je la laisse faire. Je réalise soudainement que je suis peut-être en train de commettre un adultère. Et si ma femme m'avait menti à propos de l'avortement ? Et si elle avait eu une fille qu'elle avait laissée à Paris avec sa sœur ou sa tante ou qu'elle l'avait fait adopter ? Bon, au pire elle était la fille de ma femme. Je devrais lui demander son nom de famille mais je ne le fais pas. C'est la même main, la même sensation qui n'a jamais changé, la même que lorsque Gabrielle me touche, que ce soit la première Gabrielle ou la deuxième, la jeune ou l'adulte. Je bande aussitôt, comme si c'était un ordre. Les Gabrielle ont toujours été maîtresses de mon sexe.

Elle me touche et me sourit. « Elle me plait, elle est grande ». Furtivement, elle pose ses lèvres sur ma bouche pour ensuite les resserrer sur mon pénis, sans grande détermination ni nervosité. Elle est sereine. Elle retire très vite une partie de sa tunique et me laisse voir le côté droit de son buste. À demi-nue, elle écarte les cuisses, prend le dessus et se déhanche sur moi dans un mouvement de va-et-vient en criant : « Oui, oui, oui ! T'es bien monté. »^[3]. Elle me dit qu'elle aime la façon dont je lui fais l'amour mais aussi mon sexe et le sexe masculin. Elle se lève alors en silence, me prend par la main pour m'emmener dans une autre pièce minuscule où se trouve un matelas dur sur lequel elle s'allonge. Les bras relevés, elle me murmure de venir sur elle et de la pénétrer de nouveau. Mais non. Je la retourne et la mets à quatre pattes ; c'est ce qu'elle préfère, mais je ne lui dis pas. Je la pénètre par derrière jusqu'à ce que nous jouissions. Elle crie : « Apporte le vin », sans que je sache pourquoi. Je m'allonge un instant avant d'aller chercher la bouteille et deux verres. Il nous manque le tire-bouchon, qu'elle a égaré. « Tant pis. Laisse la bouteille sur le lit ». Je m'allonge et commence à m'endormir. Je ne me souviens pas du moment où j'ai réussi à enlever mon pantalon et mes chaussures alors que je porte encore mon pull. Elle me dit au revoir.

- Comment ça, au revoir ?

- Ça me paraît un peu déraisonnable de dormir ensemble la première nuit, surtout avec un homme marié...

- Je ne t'ai jamais dit que j'étais marié.

- Tu n'en as pas eu besoin. On se voit demain à quatre heures pour que tu me lises le conte.

- C'est une nouvelle.

Je n'ai pas le choix. Je cherche le caleçon que m'a offert ma belle-mère mais impossible de mettre la main dessus. En revanche, je trouve mon pantalon et l'enfile sans sous-vêtement. Je mets les chaussettes, qui me viennent également de ma belle-mère m'a aussi offertes (que

c'est original), ainsi que la veste Paul&Shark, bleu d'un côté, beige de l'autre, que j'ai acheté en Turquie sans savoir que c'était une marque chic qui valait une fortune ; la mienne devait probablement être fausse. Je me suis mis en route.

Il est seulement minuit et demi et je décide de rentrer. Rien de nouveau à la maison. Gabrielle dort et n'a pas profité de mon absence pour aller rendre visite à un amant, amant dont je suspecte l'existence depuis quelques mois, quelques années, ou peut-être même depuis toujours parce qu'il m'est difficile de penser qu'une femme qui a connu tant d'hommes avant de se marier puisse se convertir en sainte après le mariage. C'est peut-être tout simplement que je suis un jaloux à la con ou que je ne crois plus depuis longtemps qu'elle se satisfasse de nos ébats. S'il s'agissait d'un texte plus littéraire, on aurait sûrement ici l'arrivée inattendue du mari et sa rencontre avec un homme descendant les escaliers ou avec l'amant dans le lit, mais ce genre de choses n'arrive que dans les livres et surtout dans les plus mauvais.

Gabrielle Junior, comme je la surnomme désormais, me téléphone à midi pour me demander si je viens bien à quatre heures et si je n'ai pas oublié de prendre le conte avec moi.

- La nouvelle.
- Oui peu importe. Whatever.
- Wha'ever.

Je lui demande son adresse mais elle refuse de me la donner. Je lui demande où elle a eu mon numéro de téléphone ; je ne me souviens pas le lui avoir donné.

- Qu'est-ce que t'es bête. Je me suis appelée avec ton téléphone pendant que tu étais aux toilettes.

- Et moi qui croyais que j'étais le plus intelligent des deux.
- Tout le monde le croit.
- Tu me donnes ton adresse, oui ou non ?
- À toi de trouver la maison.

Je fais quelques allers et venues autour du restaurant. Il m'est difficile de me situer avec toutes ces vieilles allées et ces vieilles maisons mais je finis par arriver à l'heure, à quatre heures précises. Je suis ponctuel sans même le vouloir.

Je sonne mais pas de réponse. Je sonne de nouveau. Rien. Je lui téléphone.

- Quelle ponctualité. J'arrive tout de suite, attend-moi, je suis sortie acheter des œufs et du lait.

- Menteuse.
- Et qu'est-ce-que ça peut te faire ? J'arrive. Donne-moi cinq minutes.

Elle arrive un quart d'heure plus tard avec un sac plastique de

supermarché. Je remarque qu'elle est allée chez le coiffeur. Elle s'est bien habillée.

- Tu as amené le conte ?

Je ne la reprends même plus sur le fait que ça ne soit pas un conte mais une nouvelle. Elle dépose un baiser sur ma joue mais ne me laisse pas l'embrasser.

- Oui, et tu m'as l'air impatiente. Je n'aime pas vraiment lire à voix haute ; ça m'ennuie. Si tu veux je te la laisse pour que tu la lises quand tu auras un moment.

- Non, pas question. Je veux entendre ta voix.

Elle ferme la porte à double tour.

- Très bien. Je te la lis.

On ne peut jamais dire non à une nouvelle conquête même si elle n'est qu'une réplique d'une autre. Made in China. Tout peut être copié de nos jours, y compris les femmes. Femme clonée. Clo née. Mais elle me plaît. J'ai de nouveau envie de la baiser. Je le lui dis. « Pas aujourd'hui », me rétorque-t-elle, comme si de rien n'était, comme si rien ne s'était passé la veille et que rien ne se passerait le lendemain. Pas ce jour-là. Ce jour-là je devais lire. Ça m'apprendra à dire que je suis écrivain.

- Je prépare un thé et on passe à notre veillée littéraire.

- On m'a dit que ça se faisait beaucoup en Allemagne, contrairement à ici.

Elle revient quelques minutes plus tard avec le thé. Le souvenir d'hier me fait bander mais je me calme rapidement en pensant aux tracteurs d'un kibboutz.

Elle me sert le thé.

- C'est drôle. J'ai apporté le dernier texte que j'ai écrit. C'est un conte dans lequel, à la moitié de l'histoire, quelqu'un en raconte un autre. Je me dis que si je dois un jour écrire l'histoire de notre rencontre, j'écirais un conte dans lequel quelqu'un raconte l'histoire de quelqu'un qui en raconte un autre. Oui, c'est très drôle.

- Ça me paraît intéressant.

- Elle n'est pas tout à fait finie encore. Il faudrait que je reprenne quelques passages.

- Je t'écoute.

Je me mets à lire.

2.

Et après, ou plutôt avant, avant la détonation, je rêvais que ma copine n'avait qu'un testicule. Pourtant, ce qui me parut étrange était qu'elle n'en eut pas deux, et quelqu'un m'expliqua que c'était le fait qu'elle n'en est qu'un qui était curieux. Un seul testicule, rose, rattaché à l'aîne droite. Nous parlions en hébreu dans ce rêve car c'est en hébreu que je parle avec elle. Elle me disait que les autres ne comprendraient pas, mais que *testicule* en hébreu s'écrive avec un ם alors qu'il s'orthographie avec un נ n'avait aucune importance. Je me mettais à rire.

1. Monsieur Dospasos, nous n'allons pas vous le répéter sans cesse, je n'ai que faire de vos rêves, nous n'avons que faire de vos rêves. Nous voulons des faits.
2. Oui, c'est bon, j'ai fini. Mais je me souviens, et le rêve est fini, que ça fait partie des faits, de ce que j'ai vécu.
3. Plus de philosophie ni de rêves. Nous ne parlons pas de ce genre d'informations ; vous nous comprendrez.
4. Bien sûr, j'ai fini.

Et je me mettais à rire dans mon rêve, enfin, j'espère, parce que d'après mes anciennes conquêtes, il m'arrive de rire à la fois dans mes rêves et dans la réalité. J'entendis alors le coup de feu, ce qui me réveilla.

Nous voyagions de nuit et il me semble avoir dormi deux ou trois heures pendant lesquelles je ne sais pas ce qu'il s'est passé. En tout cas, à mon réveil, tous s'étaient mis à parler de "passagers avant" et "passagers arrière" le plus naturellement du monde. Les deux expressions faisaient désormais partie du jargon des passagers de l'autobus. Je ne sais pas si vous comprenez bien : ce qui semblait être une plaisanterie était devenu une réalité. Après le coup de feu, les cinquante et quelques passagers, ou presque tous, se sont réveillés et ont commencé à faire un vacarme infernal. Enfin, après une vingtaine de secondes de silence, tels les éclairs suivis du tonnerre, le tir suivi du vacarme.

Le fait est que Tuval avait le pistolet à la main mais regardait en direction du chauffeur. Il était debout à côté des waters, près de son siège, mais il était tourné en direction du chauffeur et le cadavre de la victime se trouvait derrière lui. Il affirma ne pas avoir utilisé l'arme et que celle-ci s'était retrouvée dans sa main alors qu'il sortait des waters. Oui, elle s'était retrouvée dans sa main, bien que personne ne la lui ait donnée. Le corps de la victime gisait à l'arrière de l'autobus.

C'était celui d'un jeune de quinze ans, Cash, qui était assis sur la partie droite de l'avant-dernière rangée avant l'incident. Il était assis à côté d'Urgen, une fille qui disait ne pas le connaître et s'être réveillée après le coup de feu. Certains passagers considérèrent que le coupable était le propriétaire de l'arme, Domingo, qui l'avait désormais à la main. Ce dernier se défendit en prétendant que lui aussi dormait au moment du tir, et comme il avait le pistolet en main, personne n'osa le contredire. Quelqu'un s'exclama que le tireur faisait partie des passagers arrière puisqu'ils se trouvaient autour de la victime, et que, comme tout le monde le sait, ce sont de mauvaises personnes.

Je n'arrive pas à comprendre, ou peut-être bien que si, comment s'est décidé que les passagers arrière étaient de mauvaises personnes et des criminels, et je ne sais pas quand cela a été décidé puisque tout le monde dormait. Étant donné que les passagers avant étaient majoritaires, aucun d'eux ne s'opposa à ce que l'on accuse l'ensemble des passagers arrière. Alors, on entendit quelqu'un les qualifier de terroristes avant d'ajouter qu'ils n'étaient là que pour voler et abattre les autres passagers. D'autres disaient qu'ils allaient même jusqu'à s'entretuer et que la vie n'avait pas d'importance à leurs yeux. J'étais le seul, ou en tout cas je crois avoir été le seul, à dire que nous devrions rejoindre le village où se trouvait le poste de police le plus proche.

Tout le monde ou presque refusa. Ils disaient que cela ne mènerait à rien et qu'il faudrait plutôt abandonner le corps au bord de la route pour qu'il soit visible et que quelqu'un d'autre se charge d'appeler la police.

1. De toute façon c'est pas comme s'il allait ressusciter, affirma Camilla, une passagère assise du côté gauche, à l'arrière du bus.
2. Elle a raison, renchérit Tuval, un passager avant, c'est bien mieux comme ça, et ça ne sert à rien de perdre du temps ; on doit tous rentrer chez nous.
3. Je suis d'accord, dit Trinidad en se levant du siège adjacent à celui du chauffeur. Mais avant ça, il faut faire quelque chose pour éviter un nouvel incident. Le mieux serait de créer une ligne infranchissable pour que les passagers arrière ne puissent pas venir à l'avant ni aller aux toilettes. Comme ça, plus de confusion.
4. Et en plus ils puent, s'exclamèrent, je crois, trois passagers d'une même voix.
5. Et on peut mettre un vigile à la ligne pour que ça ne se reproduise pas.

L'autobus s'arrêta pour que nous déposions le corps de Cash au bord de la route. À cette heure-ci, aucune voiture ne passerait par là.

Il fut décidé que nous devions prier pour le défunt et pour son âme, ce que nous fîmes dans l'autobus. Nous autres à l'avant priions en direction du chauffeur, ceux à l'arrière en direction opposée. Je ne sais pas si quelqu'un l'ordonna mais cela me sembla cohérent. Après tout, ils étaient à l'arrière et différents de nous, alors ils devaient prier en direction opposée.

Je me demande si j'ai bien agi. C'est une bonne question, une question que je me pose moi-même si vous ne le faites pas. Je ne devrais peut-être pas dire ça mais il valait mieux être assis à l'avant et être inclus dans la majorité. Moi, j'ai toujours fait partie de la minorité. Je suppose que vous connaissez déjà mon parcours et l'histoire de ma vie. Pour la première fois, je faisais partie de la majorité. Il me parut alors logique que la majorité décide de ce qu'il adviendrait de l'accès aux waters. Après la prière, on parla peu du défunt : il ne se trouvait plus dans le bus, et comme personne ne le connaissait ou que personne n'admettait le connaître, il cessa d'exister. Quant à moi, je me sentais bien. Ce sentiment d'appartenance à un groupe me faisait me sentir mieux que jamais.

Quelqu'un affirma que nous ne pouvions pas interdire aux passagers arrière de se rendre aux waters, et l'idée fut débattue de façon démocratique. Chacun donna son avis. Certains disaient que l'on ne pouvait pas faire autrement étant donné qu'ils étaient dangereux et qu'il serait irresponsable de leur laisser l'accès aux waters car ils pourraient en profiter pour attaquer les passagers avant. D'autres considéraient qu'il n'y avait pas de raison de ne pas les laisser aller aux waters et qu'ils avaient déjà suffisamment de problèmes de par leur condition de passagers arrière qui ne parvenaient pas à s'entendre. C'est ce qu'expliqua David, le numéro 10 ; nous nous appelions désormais par le numéro de nos sièges respectifs. Pour moi, ils pouvaient aller aux waters quand ils voulaient sous condition de demander la permission du vigile, mais je ne me suis pas exprimé.

Je sais ce que vous pensez : c'est peut-être moi qui ai tué Cash avant de m'inventer toute cette histoire de pistolet. Peut-être même qu'un autre survivant m'a déjà accusé, bien que je doute qu'il y ait un autre survivant, mais bon, si moi je suis toujours en vie, c'est qu'il n'y en a pas d'autre. Je dis ça mais je n'en suis même plus sûr. De mon siège, je pouvais voir Cash et j'aurais pu lui tirer dessus. Je n'étais peut-être pas en train de dormir, ou alors je lui ai tiré dessus alors que je dormais ou que je rêvais, qui sait ? Enfin, cela m'aurait été difficile étant donné que j'aurais dû m'agenouiller sur mon siège pour le voir et l'atteindre. De plus, je ne me souviens pas que Severio m'ait donné son pistolet. Quoique, je l'avais peut-être eu en main un instant et l'aurais passée à quelqu'un après avoir tiré. Ce dernier l'aurait ensuite donné à un autre passager, c'est en tout cas ce que tout le monde

semble avoir fait, de celui qui a tiré à celui qui s'est retrouvé avec le pistolet dans les mains.

Je ne sais pas pourquoi je parle de cela étant donné que ça n'a plus vraiment d'importance. Du moins, c'est mon avis. En quoi est-ce important ? À partir du moment où tous les passagers sont morts, pas seulement Cash... Enfin tous... tous à part moi. Moi je suis sain et sauf, à moins que tout cela ne soit encore qu'un rêve. Suis-je ou ne suis-je pas ? Ah, merci de dire que oui, c'est facile pour vous de dire que oui.

Le débat a duré environ une demi-heure entre sept passagers avant. Par le plus grand des hasards, ou peut-être pas, tous les passagers avant parlaient la même langue, qu'elle leur soit maternelle ou non. Les passagers arrière, qui étaient moins nombreux que nous, parlaient des langues différentes : soit ils ne se comprenaient pas entre eux, soit c'est nous qu'ils ne comprenaient pas. Nous avons fini par voter pour la proposition de Oleg, le numéro 18, et il fut décidé que les passagers arrière pourraient utiliser les waters pendant la sieste des passagers avant, entre trois et quatre heures du matin et de l'après-midi. Cela me paraissait être une solution très humaine et démocratique.

L'un des passager (mais alors qui ?) soutint que Cash était un saint et qu'il était mort par la faute de nos péchés et des disputes engagées dans l'autobus. Il ajouta que nous devrions nous souvenir de sa mort et de sa leçon. Et alors, Severio, qui était assis devant mon voisin de gauche, demanda comment nous pouvions savoir qu'il était saint si personne ne le connaissait. « La mort l'a rendu saint », répondit Ofelia, sa voisine.

À moins que son nom ne soit pas Ofelia... Aucune idée. À vrai dire, j'ai une très mauvaise mémoire pour les noms. Je me souviens plutôt des yeux et des visages, parfois même des numéros de téléphone. Il se peut que je me sois assoupi un moment. J'étais épuisé. Je voulais dormir mais ça n'était pas simple ; il est possible que je somnolais. J'entendis quelqu'un raconter qu'il voyageait jusqu'à l'autre mer et qu'il partait à la recherche de son père car après la mort de son père, et il le racontait ainsi, sa mère lui avoua qu'il n'était pas son vrai père. Son père était un autre homme. Il ne l'avait jamais su et elle seule le savait. Peu après l'indépendance, elle avait été violée par un homme au Maroc, par un ami de son mari ou un de ses associés. L'homme était passé chez eux parce qu'il avait un rendez-vous avec le mari.

1. Quel genre de rendez-vous ? demanda une femme.
2. Qu'est-ce que j'en sais ? Un rendez-vous professionnel avec mon père.
3. Mais alors, c'est ton père ou non ?
4. Qu'est-ce que j'en sais ? Oui et non. Et du coup elle lui a

demandé s'il voulait boire quelque chose.

5. À qui ça ?
6. Ma mère à mon père.
7. Mais il était pas parti ton père ?
8. Enfin, à mon père biologique, comme ils disent. Je sais plus où j'en suis là. C'est que ma mère ne se souvient pas ce qu'elle lui a demandé mais lui, il est rentré à l'intérieur et il a bu une limonade. Ça, elle s'en souvenait. Du coup, ils ont parlé un moment et il a déclaré son amour à ma mère, son amour éternel. Il lui a dit qu'elle devait divorcer pour qu'ils s'enfuient tous les deux. Mais personne ne divorce là-bas, enfin, pas dans mon patelin. Ça se fait pas, personne divorce jamais. Enfin si tu te fais taper dessus, maltraiter ou que t'as un amant ou une maîtresse ou qu'il se passe quelque chose de très grave, là ouais, mais pas par amour. Et du coup lui, il s'est chauffé et ma mère lui a dit de partir, qu'il allait trop loin, et du coup il l'a violée.
9. Des conneries tout ça !
10. Conneries rien du tout. Ensuite ma mère l'a raconté à sa mère et ma grand-mère lui a dit qu'elle devrait le dire à personne, encore moins à mon père, enfin à son mari quoi. Et le mieux qu'elle pouvait faire, c'était de coucher avec lui le jour-même ou le lendemain au cas où elle serait tombée enceinte. Et je suis né cette année-là et je suis fils unique. Ma mère m'a dit que mon père était stérile. Et je sais pas pourquoi mais maintenant je vais le rencontrer, mon père. Enfin, s'il est toujours vivant et qu'il vit toujours au même endroit.
11. Et comment y s'appelle ?
12. Qui ça ? Qu'est-ce que ça peut te faire comment y s'appelle ?
13. Rien.
14. Yusuf Bentato qu'y s'appelle.

Je me souviens de ce nom. Le fils Bentato qui allait d'une mer à l'autre. La femme, quant à elle, n'avait pas grand chose à dire.

1. C'est digne d'un film ton histoire. Moi, je rentre juste dans mon village, dans les montagnes. J'étais allée voir ma soeur qui est partie travailler à l'étranger. Elle va pas très bien en ce moment parce qu'elle a un cancer du sein.
2. Ah, elle aussi.
3. Oui, mais pourquoi aussi ?
4. On entend plus que ça. Celle-ci l'a, celle-là l'a eut, et la moitié, c'est que des secrets qu'on se raconte. Mais alors qu'est-ce qu'y se passe pour ceux dont personne ne sait qu'ils l'ont ? C'est une

C'est à ce moment-là que Queta se leva pour annoncer qu'il y avait une épidémie dans l'autobus et que, pour cette raison, nous devrions quitter l'autoroute par la droite. « Si quelqu'un n'est pas d'accord, qu'il lève la main. » Personne ne réagit et le chauffeur tourna à droite pour rejoindre une route que personne ne connaissait. Ce qui me parût étrange, c'est qu'il n'y avait aucun panneau publicitaire ni aucune indication annonçant des villes ou des villages proches ; la route était comme déserte.

Le chauffeur arrêta le véhicule parce que nous devions prier pour Cash, le saint de l'autobus. Les passagers avant descendirent et les passagers arrière restèrent à l'intérieur. Nous avons prié pour l'âme de Cash et pour qu'il nous aide à atteindre l'autre mer. « Cash, aide-nous dans ta mort à être dignes de notre sort, à parcourir le chemin qui sépare la grande et la petite mer à travers les pluies, à travers les vents. »

Lorsque nous sommes remontés dans l'autobus, quelques passagers arrière se plaignaient qu'on ne les ait pas laissés prier pour Cash, qui était pourtant l'un des leurs.

1. Cash a toujours été un passager arrière digne de ce nom. C'était un homme bien.
2. Et qui, par dessus tout, savait chanter, ajouta quelqu'un d'autre dans sa propre langue.

Les passagers avant accusèrent les passagers arrière de l'avoir tué. Selon eux, il était alors préférable qu'ils ne prient pas pour lui.

1. Ici, on applique la liberté des cultes et chacun est en droit de prier qui il veut pour ce qu'il veut tant que vous nous laisserez l'accès aux waters.
2. Nous prions pour le saint Cash, s'exclama Numéro 38, Oizoa, passager arrière le plus proche des waters.

Oizoa s'était autoproclamé chef des passagers arrière de par sa position stratégique. Parfois, il disait que la loi avait décrété que les passagers avant étaient supérieurs. Les passagers arrière devaient l'accepter qu'il s'agissait des lois de la nature et du monde. Cependant, la plupart des passagers arrière ne l'écoutaient pas, ne faisaient pas attention à lui et ne comprenaient même pas la langue dans laquelle il s'exprimait.

C'est ainsi qu'en moins de quelques heures, Cash était devenu un saint ; on ne priait plus pour lui, on lui adressait désormais nos prières. Les passagers avant étaient en droit de se recueillir sur son siège. Ceux qui attendaient leur tour pour aller aux waters s'asseyaient désormais à côté de moi. C'était vraiment le lieu sacré de l'autobus, ces waters, et tous voulaient aller pisser ou chier sans arrêt. Uceda est partie et une autre femme est venue à côté de moi. Elle était de Cazarzen, c'est comme ça qu'elle appelait la ville qu'elle avait fui, une ville dont je n'avais jamais entendu parler.

1. J'ai fui la terreur et la mort, me dit-elle. Alors tout ça, pour moi, c'est comme une promenade à la campagne. Tu ne me croirais jamais si je te racontais tout ce que j'avais vécu.
2. Essaie toujours.

Entendre les histoires de tout le monde ne m'intéressait pas vraiment mais j'étais assis au dessus des waters, à côté du siège qui donnait directement sur eux. Je voyais alors les passagers défiler un à un. Certains me racontaient leurs vies, d'autres ne pipaient pas mots, mais tous le faisaient avec une sérénité déconcertante.

1. Au début, on travaillait dans une fabrique de chaussures mais les gens n'achetaient plus. Et puis un centre de transplantations ultramoderne s'est installé en plein centre ville. Une partie de la population avait ainsi accès à de bons emplois et à de bons salaires. La ville a commencé à se développer. Les prix des logements ont alors augmenté et de nouveaux centres de transplantations ont ouverts ; il y en avait cinq au moment où je me suis enfuie dans la forêt et maintenant je crois qu'il y en a huit. La ville attirait beaucoup d'étrangers du monde entier qui venaient pour des opérations de toutes sortes et des plus complexes, mais la moitié de la population, voire plus, n'avait plus de travail et se retrouvait parfois à la rue. Ces pauvres gens ont commencé à vendre leurs reins pour pouvoir assumer les dépenses familiales mais il fallait toujours plus de donneurs et il n'y avait pas assez de pauvres. Des familles entières ont alors été expulsées de chez elles. Ils ont élaboré une loi selon laquelle ceux qui vivaient dans la forêt étaient des donneurs naturels. Leurs mots. C'est alors qu'ils ont commencé à les chasser. Des fois, ils nous prenaient un rein et puis ils nous les relâchaient en pleine forêt. D'autres fois ils avaient besoin d'un coeur et alors ils nous tuaient. Moi, j'ai perdu un rein, regarde la cicatrice...
2. On n'avait jamais entendu parler de ça par ici. Tu disais quelle s'appelle comment, cette ville ?

Pour rien au monde je ne voulais voir sa cicatrice ; mieux valait changer de sujet.

1. Cazarzen. Plus la demande d'organes augmentait, plus les gens se faisaient chasser de chez eux pour qu'ils deviennent des donneurs naturels. Pour te faire une idée, ils ont tué mon mari et nous, dans la forêt, on mangeait ses restes. Il valait mieux se nourrir plutôt que de le laisser aux loups ; la viande était encore chaude. Mes deux enfants... Les enfants étaient les donneurs les plus recherchés. Ils en venaient même à prendre la cornée des vieux et la vésicule des femmes enceintes, tu comprends. Je ne sais pas pourquoi ni comment j'ai réussi à m'échapper mais bon, je suis arrivée jusque là. Enfin, ça y est, les waters sont libres.

Je crois que ça m'a coupé l'appétit. Nous roulions toujours sur la même route et nous n'avions toujours croisé aucune âme. On se serait cru dans un rêve et j'en suis arrivé à me demander plusieurs fois si justement je n'étais pas en train de rêver. Mais non, tout cela était bien réel. Nous nous sommes arrêtés à côté d'un lac entouré d'herbe qui paraissait synthétique. Toujours rien de vivant dans les parages, pas même une mouche. Ça n'inquiétait personne. Les passagers arrière se sont regroupés entre eux alors que ceux de l'avant se sont assis près du lac. Nous avons mangé le peu que nous avons : quelques sandwichs et des barres de céréales. C'est alors qu'on aperçut un agneau solitaire à quelques mètres de nous. Severio sortit son pistolet et lui colla une balle. Je ne crois même pas qu'il ait pris le temps d'y réfléchir.

1. Le déjeuner est servi !
2. Et tiens, moi j'ai tout ce qu'il faut pour un barbecue.

Il me semble que Santos est allé dans l'autobus pour ramener ce qu'il fallait pour manger de l'agneau. Personne ne savait vraiment comment le préparer jusqu'à ce que vienne la mère Tadeuz. La manoeuvre n'était pas simple et elle demanda à ce qu'on lui amène un couteau ; nous n'étions pas sûrs de vouloir lui en donner un.

1. Elle fait partie des passagers arrière, ça peut être dangereux.
2. Ouais, mais elle a deux enfants qui sont à l'avant. Un garçon et une fille.

Les Tadeuz étaient la seule famille à bord. On les appelait le fils Tadeuz, la fille Tadeuz, le père Tadeuz et la mère Tadeuz. Les enfants étaient des passagers avant et les parents des passagers arrière.

1. Je pense pas qu'elle nous fera quoique ce soit. On lui donnera un bout de viande.

Le procédé était lent et en dépit de la faim, elle mit presque une heure à dépecer la bête et à la saigner à blanc pendant que Caro allumait un feu à l'aide de branches d'arbres et de quelques plantes trouvées à un kilomètre du lac.

Le chauffeur m'a rejoint pour me dire que quelque chose lui semblait louche, que la route était un peu étrange et que, par dessous tout, nous faisions des kilomètres sans perdre une goutte d'essence.

1. Ça doit être l'oeuvre du saint, dis-je.
2. De qui ?
3. Du saint Cash.

La viande de l'agneau n'avait pas très bon goût mais une femme finit par sortir un gâteau. « C'était pour l'anniversaire de ma fille mais c'est pas comme si on allait arriver un jour alors autant qu'on le mange nous. » Je n'ai pas compris pourquoi elle disait que nous n'allions pas arriver à destination. Étions-nous condamnés ?

En retournant à l'autobus, une nouvelle queue s'est formée devant les waters. Ils étaient nombreux à venir me voir, ou plutôt tous les passagers avant. Chacun leur tour, ils s'asseyaient à côté de moi et je ne me souviens plus de qui était qui ni de qui me racontait quoi. Il me semble que la femme à côté moi à ce moment-là s'appelait Olvido. Oui, Olvido. Vous en avez une dans la liste ? Elle aurait survécu ? Elle m'a raconté qu'elle avait un cancer et qu'elle allait en mourir.

1. Les médecins ne me donnent plus beaucoup de temps, quelques mois au mieux. Mais quelques mois c'est quoi, deux, dix ? C'est tout ce qu'ils savent dire les médecins, « quelques mois », et toi tu dois te contenter de ça. Mais c'est ta vie, pas celle d'une statistique ! Alors j'ai décidé de rejoindre la mer, rejoindre ma mer, pour y mourir, la mer qui m'a vu naître. C'est ma mer tu comprends. Et j'ai tout essayé... vitamines, sport, psychologie, radiothérapie, chimiothérapie, un nouveau vaccin expérimental... J'étais à la clinique Mayo, et pour ça, mes frères et sœurs, ils en avaient de l'argent, pour se sentir bien. Avant ça ils ne m'aidaient jamais, même pas pour une voiture, même pas pour une d'occasion ! Mais quand je suis tombée malade, il y a dix ans de ça, mon Dieu... ça fait déjà dix ans... Quand je suis

tombée malade, ils sont devenus gentils, très gentils même, des frangins formidables. Ils m'appelaient tous les jours pour savoir si j'avais besoin de quelque chose. Ils m'ont pris rendez-vous avec le meilleur spécialiste de Madrid. Moi, je ne voulais pas du meilleur spécialiste mais je ne pouvais pas dire non. Et puis ensuite ils m'ont pris un autre rendez-vous à la clinique Mayo, aux États-Unis. Vous vous rendez compte ? Et je me suis alors retrouvée dépendante une nouvelle fois. Avant c'était parce qu'ils ne me donnaient pas d'argent et ensuite parce qu'ils m'en donnaient. Quand j'ai voulu de l'argent pour aller dans une clinique de médecine naturelle au Royaume-Uni, ils m'en ont pas donné. « Pour quoi faire ? », qu'ils me demandaient. Mais tu sais, j'ai fini par y aller. J'ai vendu le peu que j'avais, un terrain que j'avais hérité d'une grande-tante, et je suis partie. Ça les a mis en rogne... Tu penses, quand ils t'aident, va savoir si c'est vraiment pour t'aider toi ou s'ils veulent tout simplement s'aider eux-mêmes et se donner bonne conscience. Et maintenant tu vois, maintenant je vais à la mer. Ah, ça y est, c'est libre.

À présent je me demande si elle a survécu, cette Olvido ou peu importe son prénom, celle qui allait mourir ; parfois les choses se déroulent de la façon dont on s'y attend le moins. Bon, je vois bien que je suis le seul à parler et que personne ne me répondra.

Je ne sais pas s'ils m'écoutent. Ils dorment peut-être ou il dort peut-être, à moins qu'ils m'enregistrent pour n'écouter qu'une partie de ce que je dis.

1. Bien sûr que l'on écoute ce que vous dites, bien que vous nous ennuyiez.
2. Je m'en excuse.
3. Nous voulons savoir ce qu'il s'est passé concrètement et non pas les problèmes digestifs de chaque passager.
4. Pourriez-vous me dire à qui j'ai affaire ? Vous êtes de la police, des agents secrets ?
5. Nous voulons savoir qui était en charge.
6. Je ne sais pas. Je ne sais même pas si quelqu'un était vraiment en charge.
7. Qui a donné l'ordre ?

1. Quel ordre ?
2. Si vous avez été séquestrés ou non.

1. Je crois que nous sommes dans un pays démocratique et que j'ai

- donc droit à un avocat.
2. Pas dans ces circonstances.
 3. Comment ça ?
 4. Cela peut arriver.
 5. Ça n'est pas que j'ai quelque chose à cacher, je peux vous raconter tout ce dont je me souviens mais...
 6. Nous voulons savoir quand le cannibalisme à commencé.
 7. Pardon ?
 8. Manger de la chair humaine.
 9. Je ne souviens pas d'un truc pareil. Je n'ai mangé la chair d'aucun des passagers.
 10. D'un des passagers arrière peut-être...
 11. Moi, non.
 12. Très bien. Continuez.
 13. On m'accuse de quelque chose ?
 14. Continuez votre témoignage.
 15. Mais est-ce qu'on m'accuse de quelque chose ?
 16. Pour le moment non, nous ne vous accusons de rien.
 17. Comment ça pour le moment ?
 18. Continuez votre récit et vous comprendrez. Vous vous souviendrez peut-être des faits au fur et à mesure.
 19. Mais qu'est-ce que c'est que tout ça ? Un film ? Un roman ?
 20. Continuez bon sang, nous avons autre chose à faire !

Très bien, je reprends. L'un des passagers décida de changer le trajet et nous fîmes demi-tour. Le chauffeur nous annonça que nous nous étions dirigés trois heures dans la même direction et qu'il n'y avait toujours aucun signe de vie. Pas une maison ni un arbre, seulement de l'herbe qui s'étendait à perte de vue. « Je n'avais jamais vu ça, pas même en Écosse ! » Il fit alors demi-tour, sans trop broncher. Et moi non plus je n'avais vu aucune voiture depuis que nous nous étions engagés sur cette route. En la remontant, le paysage semblait avoir changé : l'herbe laissait place à une forêt dense. Nous l'avions tous remarqué, du moins c'est ce que je pense, et nous avons tous eu peur mais personne n'en parla pendant plus d'une heure, jusqu'à ce qu'un oiseau surgisse sur la route. Enfin un oiseau... ça ne pouvait être un oiseau puisqu'il était plus grand que l'autobus. Il sauta au milieu de la route et continua de voler. Tout le monde ne le vit pas : ceux qui dormaient ne se réveillèrent qu'au coup de frein du chauffeur et l'oiseau était déjà parti. « Quoi, qu'est-ce qu'il se passe ? » entendait-on de toute part. Personne ne répondit. Après ça, nous sommes restés silencieux un moment face à la panique et à la terreur.

Et c'est dans le silence, en voyant les arbres défilés par la fenêtre, que je me suis endormi. J'avais du dormir trois ou quatre heures car il

faisait déjà nuit à mon réveil. Nous avions voyagé près d'une journée entière. J'avais rêvé que j'étais dans un hôtel avec ma fille et ma femme. Elles avaient dû changer de chambre alors que je m'étais absenté et j'ai demandé à ma femme le numéro de notre nouvelle chambre. Elle me répondit que c'était la 899. Je lui ai ensuite demandé le code de sécurité et ma fille vint me le chuchoter à l'oreille. 9696. Je me suis dirigé vers l'ascenseur et j'ai appuyé sur le numéro huit mais il m'emmena au neuvième étage. J'en suis sorti pour un prendre un autre mais celui-ci m'emmena au trentième. Ça n'est qu'après une troisième tentative que l'ascenseur me laissa au bon étage et que je pus gagner ma chambre.

Les chiffres de ce rêve m'intriguaient. Quand je me suis réveillé, j'entendis les voix des Tadeuz, la famille qui se situait à la limite entre l'avant et l'arrière de l'autobus avec les enfants à l'avant et les parents à l'arrière. Ils parlaient entre eux et j'entendis le fils dire que mieux valait ne pas envenimer les choses.

1. Et qu'est-ce que vous voulez ? Qu'ils nous fassent passer à l'arrière ?
2. Ça n'est pas ça, répondit la mère, nous sommes une même famille et vous pourriez demander à ce qu'ils reculent la frontière d'un rang pour nous permettre d'être aussi à l'avant, c'est tout.
3. Et on demande à qui ?
4. Et bien qu'ils votent et qu'ils changent la frontière.
5. Ça semble trop facile. Et s'ils votent pour nous faire passer à l'arrière ? Parce que c'est aussi possible dans ce sens-là. Je ne crois pas qu'ils nous aiment beaucoup comme on est juste à la frontière. Et ça serait encore pire s'ils nous passaient tous à l'arrière.

Je me suis rendu compte que je n'étais pas le seul à être désorienté et à ne pas savoir l'heure qu'il était. Toutes nos montres affichaient une heure différente et le jour se leva soudainement alors que je pensais être en pleine nuit ; ma montre affichait 23h30. Le jour révéla une muraille qui s'opposait à nous. L'autobus donna un coup de frein et tout le monde fut projeté à l'avant. Les passagers arrière, alors en dehors de leur territoire, s'excusèrent avant qu'on ne les réprimande et regagnèrent l'arrière de l'autobus. Nous étions tous inquiets.

1. D'où elle sort cette muraille ?
2. Je crois qu'elle n'était pas là avant.
3. C'est la muraille de nos péchés, pour avoir tué Cash.

4. C'est vraiment des criminels ces passagers arrière ! Comment ont-ils pu le tuer ?

Le chauffeur se pencha en avant et se cogna d'un coup sec contre le pare-brise. Celui-ci ne se rompit pas et le conducteur assura que son épaule lui faisait mal mais qu'il allait bien. Il avait une bosse sur le front mais il n'avait pas mal.

- Ce que moi j'aimerais savoir, c'est depuis combien de temps nous avons eu l'accident, s'il s'agit bien d'un accident, et si j'ai passé beaucoup de temps à l'hôpital, un mois, un an... Vous ne pourriez pas me le dire, vous ? En plus j'ai faim.

1. Que voulez-vous manger ?
2. Vous ne pouvez même pas me dire quand l'accident a eu lieu?
3. Que voulez-vous manger ?
4. Ce que je veux c'est une salade de chou et de cresson avec de l'huile d'olive vierge d'un taux d'acidité de 0,3% et du vinaigre balsamique de Modène, et ça sera l'entrée. Ensuite j'aimerais une assiette avec d'un côté, du riz complet avec des haricots en grain, et de l'autre, du tofu frit avec des oignons et une sauce Tamari. Oh, et si possible, un peu de pain d'épeautre.
5. Vraiment ?
6. Je suis végétarien.
7. Écoutez, ici, nous n'avons que des sandwichs ou au thon ou au fromage. Vous avez le choix.
8. Deux de chaque alors ; j'ai vraiment faim.
9. On vous les passera par la petite porte située en bas à droite de la porte qui est sur votre gauche.
10. Je ne peux même pas vous voir. Tant de cachotteries... Vous pourriez m'envoyer une photo de vous. Ah, voilà les sandwichs, merci, et aussi pour l'eau minérale.

Je reprends. Nous avons fini par descendre de l'autobus pour aller voir cette muraille. C'était un mur en béton armé de couleur grise. Au niveau de ma hanche, un petit rigolo avait dessiné une fenêtre par laquelle on pouvait voir un champ et une vache laitière. Très suisse. Et c'est à ce moment-là que nous avons entendu des voix qui venaient de l'autre côté. Elles disaient "Bonjour ?" et "Allo ?", ou encore "Il y a quelqu'un ?", ce genre de choses.

1. Qui êtes-vous ? demandai-je.
2. Nous sommes ceux de l'autobus.

3. Et c'est quoi ce mur ?
4. C'est pour lutter contre le terrorisme, c'est ce qu'ils ont dit à la radio.

Ils étaient plusieurs à avoir répondu, parfois en même temps, alors que j'étais le seul à parler de notre côté.

Ils ne sont pas horribles ces sandwiches, surtout celui au thon, bien que je j'appréhende un peu la digestion. Ça fait bien longtemps que je n'ai pas mangé de thon et encore moins de la mayonnaise. Merci pour l'eau minérale.

1. Je ne sais rien de ça, moi.
2. Qu'est-ce que j'en sais ? Ils ont dit qu'il fallait construire un mur rapidement parce qu'il y avait beaucoup de terroristes dans un bus et qu'ils étaient dangereux. Ils ont utilisé ces machines énormes qui te construisent un mur en deux temps trois mouvements.
3. Qu'est-ce qu'on fait ? ai-je demandé.
4. Je crois qu'on a pas d'autre choix que de faire demi-tour.
5. On a déjà fait demi-tour une fois.
6. Et bien deux demi-tours et peut-être qu'on y arrivera à cette mer, surenchérit une femme d'une voix quelque peu criarde, comme celle de ma tante Esther.
7. Ils disent qu'ils roulent en bus avec une bombe atomique et qu'ils ont séquestrés les autres passagers.

1. Ah oui !

1. Ça ne serait pas vous d'ailleurs ? Vous êtes bien en bus ?
2. Oui on est dans un bus mais personne ne nous a séquestrés.
3. Et comment je peux le savoir, moi ? Si ça se trouve c'est toi le terroriste ! Je peux parler à quelqu'un d'autre ?
4. Ils sont tous un peu secoués par le coup de frein à cause du mur et certains sont déjà en train de prier. Ils disent qu'il faut prier le mur. Ils prient aussi le saint Cash. Vous pourrez aussi prier de l'autre côté du mur. Et vous n'êtes pas en bus, vous ?
5. Oui, on voyage aussi en bus. On rejoint la mer. On va d'une mer à l'autre, en traversant la terre qui les sépare. La terre n'existe que pour donner de l'espace aux mers...
6. ... et nous, Hommes et animaux, nous errons sans but.
7. Exactement. Comment tu connais la suite ?
8. C'est tiré d'un poème qu'on m'a enseigné à l'école.

Je suis retourné dans l'autobus pour expliquer au chauffeur ce qu'il se passait. Le mur de béton armé mesurait six mètres de haut. J'ai décidé de le longer pour voir jusqu'où il continuait. Ce n'était pas facile car il était bordé d'arbres. Je m'ai dirigé, enfin, je veux dire, je me suis dirigé dans cette direction pendant plus de vingt minutes et alors que je décidais de rebrousser chemin, j'ai aperçu un second mur qui était perpendiculaire à celui de la route. Je ne l'ai pas suivi de peur que l'autobus ne soit reparti sans moi. À mon retour, tous débattaient l'idée d'escalader le mur et d'échanger les autobus, mais pour cela, nous avions besoin d'une échelle. Les passagers avant pensaient que nous étions peut-être tombés sur les terroristes en question. Alors nous leur avons demandé de la nourriture.

C'est alors qu'une tête de vache s'écrasa à quelques centimètres de moi, puis une deuxième, et une troisième qui m'arriva presque en pleine tête. Je me suis alors décalé sur le côté et me suis retrouvé dans un arbre. Il n'y avait que des oliviers et certains d'entre eux avaient été coupés en deux par la muraille. "Des arbres entre deux mondes", ai-je pensé.

1. Vous n'auriez pas autre chose que la tête ?

Il commença à pleuvoir des queues de vaches.

1. Bon, bon, ça va bien, on a compris.

Ils ont sorti un grill et nous avons préparé de la joue et de la cervelle de boeuf sur des branches d'oliviers. C'était pas si mal. Sans dire quoi que ce soit et sans en demander l'autorisation, les passagers arrière vinrent manger avec nous. Après le repas, ils sont retournés à leurs sièges ; ils ne considéraient pas avoir leur mot à dire dans la prise de décision. L'un d'entre eux me donna un carnet et me demanda de le garder. Je l'ai sur moi, et je vais vous le lire en entier. Si vous ne finissez pas par me dire qui vous êtes, je peux vous dire que ça n'a rien de très sympathique. Ici, il n'y a aucune vache qui vole et pas de tête d'éléphant. Je commence.

2. L'expulsé

Tout s'est peut-être terminé à ma naissance, en ce jour même d'octobre. Avec le recul, je peux l'interpréter d'une toute autre façon. Je vois mon innocence comme un train qui ne s'arrête pas en gare. Je me souviens... je me remémore ces moments passés dans le cercle littéraire de Marot à Jérusalem alors que j'avais une vingtaine d'années et que je m'imaginai être un Jean Cocteau bien que la vie m'eût réservé une destinée à la Baudelaire, poète maudit, par son peuple et son innocence, maudit, par son ignorance. Je le dis maintenant, à la veille de mon succès tant attendu et à quelques mois de la publication de mon premier roman dans la maison d'édition Destino. Le destin... le destin qui se manifeste jusque dans le nom de la maison d'édition. Tout faisait partie du destin : les jours et les heures, le mal de dos d'avoir passer tant de temps penché sur mon clavier, de m'être tant efforcé, d'avoir tant reformulé ces mots libérateurs.

Tout a peut-être commencé à ma naissance, dans un pays qui s'est vu rayé de la carte de mon peuple, le peuple juif. Sans que l'on s'en aperçoive, notre peuple et sa conscience avaient divagué vers Varsovie et Berlin, effaçant ainsi l'Afrique de leur carte. C'est de cette façon que je suis arrivé en Israël à l'âge de douze ans. Serait-ce à ce moment-là que tout s'est réellement terminé ? Dès lors, on me demande si je suis vraiment marocain, et il arrive que l'on doute de ma parole et que l'on me conteste. Même ma carte d'identité n'est pas une preuve suffisante. Je n'y prête plus attention. Ou plutôt si, bien que mon expulsion du peuple juif fasse désormais partie de moi. À l'aube de ce jour inouï de 1972, je suis devenu noir, un colonisé, même si j'avais toujours ces yeux bleu-vert et cette peau blanche, ces yeux que ma fille m'avait tant réclamés : "Et pourquoi tu ne m'as pas donné ta couleur des yeux ? - La couleur d'yeux change, ma fille. C'est comme ça".

Sans m'en rendre compte, j'étais devenu l'autre de l'autre et à travers chaque regard qu'on me portait, je devenais inconsciemment un peu plus étranger, un peu plus différent. Parce que je n'en avais pas conscience, je cherchais à m'intégrer. Pour ce faire, il ne fallait plus que je sois né au Maroc. Personne ne sait comment faire une chose pareille, et si certains y sont effectivement parvenus, ils n'ont pas fait passer le mot.

Tout ceci me ramène à mes vingt ans, dans les années 1980, au sein du cercle des poètes et des artistes, des combats, des débats, des folies, des hommes, des femmes, de mon innocence. Ma très chère innocence. Nous nous regroupions tous les vendredis au Binyanei Hauma^[4]. Le poète B-S y était gardien de sécurité les fins de semaine ;

il commençait le vendredi à quatorze heures et terminait le dimanche aux alentours de sept heures du matin. Voilà où il passait les fins de semaine et de quoi il vivait. Nous autres poètes arrivions aux alentours de dix-sept heures devant l'immense bâtiment aux salles et cages d'escaliers désertes. À vingt-deux heures nous étions entre quatre et vingt, parfois plus nombreux. C'est de là qu'est née l'idée de publier une revue et, selon Roni, c'est aussi lors d'une de ces soirées de beuverie que j'aurais essayé de la violer. De telles soirées étaient pourtant inhabituelles. En règle générale, nos débats étaient d'ordre théorique, messianique et religieux.

Quand le cercle fut fondé, en 1981, j'avais plus de publications à mon actif que les autres, et tout nous menait à croire que je deviendrais un Cocteau et non pas un Baudelaire. J'avais déjà publié une douzaine de mes poèmes dans *BaMahané*, l'hebdomadaire de l'armée, un poème et un conte dans *Maariv*, le deuxième plus grand journal national, deux poèmes dans *Iton77*, une autre revue de prestige et deux poèmes dans la revue *Hadarim*, qui publiait les poètes les plus reconnus du pays à l'époque lointaine où la poésie avait de l'importance, se vendait à des dizaines de milliers d'exemplaires et amenait le débat. Les autres poètes du cercle n'avaient encore rien publié mais ils ne tarderaient pas, dans les années à venir, à accumuler les récompenses et les publications dans les meilleures maisons d'éditions israéliennes, contrairement à moi et mon insolence qui n'allions rien publier avant 1994. Je voulais être un Cocteau, pas seulement pour sa notoriété précoce mais pour l'enfant terrible. Ne furent terribles que mon sort et ma tentative de faire évoluer une littérature qui, jusqu'à présent, n'admet pas les enfants terribles.

Désormais, même les gens m'effraient, et par-dessus tout les personnes aimables et respectables. Je me fais des ennemis de toute part. Chaque mot, chaque article et chaque livre m'amène d'autant plus d'ennemis. Je serais le premier à être dénoncé s'il y avait un coup d'État, que le pouvoir soit pris par la gauche ou la droite. Je suis extrémiste, sans vraiment savoir pourquoi, ou un extrémiste marocain comme on a déjà pu me le dire. Comme si le simple fait d'être marocain poussait quelqu'un à l'extrémisme. Il n'y a cependant pas de raison de se ménager autant, et la plupart de mes futurs ennemis craignent déjà mon nom, persuadés que je les passerai à tabac, que je leur gueulerai dessus, ou que je leur sauterai à la gorge comme un chien enragé. À chacune de nos rencontres, que ce soit lors d'une veillée littéraire ou d'un autre événement, ils se disent surpris de me trouver aussi agréable. Et c'est bien normal, je ne suis certes pas la personne la plus aimable qu'il soit mais je suis sociable en société. Du peu de société qu'il me reste...

J'ai dû m'en rendre compte en 1975 quand je suis allé en Espagne

pour rendre visite à mon cousin. J'y suis resté un mois pendant lequel je suis tombé amoureux de Sara pour la première fois, et pendant lequel je me suis fait des dizaines d'amis dont certains avec qui je reste en contact encore aujourd'hui. Que s'est-il passé pendant cette période ? Je ne me suis jamais penché sur le sujet ; j'en avais peur. Le loup des steppes s'était changé en animal social. Tout s'est empiré par la suite en 1977 et 1982, c'est pourquoi j'ai décidé de ne plus retourner en Espagne. Alors que je parlais parfaitement hébreu et que j'étais dans « mon » pays, comment pouvais-je développer mes relations sociales à Madrid et vivre en ermite, en lépreux, et comme un expulsé à Jérusalem ? Je ne pouvais faire face à cette dichotomie alarmante. Les années passèrent et la réalité put éclore et fleurir.

Les expulsés. Cette appellation caractérisait les Séfarades venus du Maroc après l'Inquisition alors que les Juifs résidant dans le pays étaient appelés les intégrés. Les expulsés se considéraient plus importants, et en à peine cent ans, ils réussirent à imposer leurs lois et leur vision du judaïsme, notamment le code alimentaire *cacherout*, après d'interminables débats. C'est pour cela que j'ai été un expulsé dès ma naissance, à moins que je ne l'eus été avant même de naître.

Je me souviens du terme *saltimbanque*. Les mots sont pour moi comme les arbres de mon verger. Chacun d'entre eux représente une époque et une étape de ma vie. Lorsque mon frère et moi sautons sur nos lits depuis l'armoire de notre chambre, notre mère se précipitait dans la pièce en hurlant que nous étions des saltimbanques.

B-S faisait le tour du Binyane Hauma toutes les deux ou trois heures afin de s'assurer que personne ne s'était infiltré dans le bâtiment, mais les infiltrés, c'était nous. Nous nous introduisions par la porte arrière du rez-de-chaussée sur laquelle il fallait frapper pendant quelques minutes avant que B-S nous entende depuis le premier étage. De temps à autre, D-S l'accompagnait. Pour ma part, j'avais peur d'aller et venir par ces escaliers ; je n'ai dû faire qu'une seule ronde avec lui. À cette époque, l'Uruguayen D-S, grâce à qui j'avais pu intégrer le cercle, et moi-même lisions Borges, et derrière la salle d'attente qui s'ouvrait sur un bureau dans lequel nous nous asseyions, j'imaginai le bâtiment comme un labyrinthe vide et angoissant. Nous, les deux hispanophones. Nous parlions, avec les Israéliens, de Borges et de Cortazar, encore peu traduits vers le castillan. C'est par mes traductions de son oeuvre qu'ils ont appris à connaître Jabès, un auteur qui demeure malheureusement très peu connu en Israël à cause de la traduction déplorable vers l'hébreu du *Livre des Questions*. Personne ne fut capable de lire l'oeuvre ce qui freina le projet de traduire le reste de ses ouvrages.

Je crois qu'en 1984, j'avais déjà traduit environ soixante-dix pages de ce même livre, après quoi je décidai d'envoyer une lettre à Jabès,

une lettre si bien gardée que je ne pus remettre la main dessus. Je l'ai fait par amour de l'art et pour approfondir ma lecture de cet auteur qui devint pour moi un exemple. Une autre traductrice fut cependant choisie. Nos versions étaient incomparables ; la mienne était bien meilleure. J'en suis même arrivé à donner une conférence à l'Université Hébraïque de Jérusalem à propos de ce qu'elle avait traduit et publié dans des revues ainsi que sur certains chapitres de ses oeuvres qui n'ont jamais été sortis sous forme de livre. En ces temps-là, et même jusqu'à aujourd'hui, il était impossible de concevoir qu'un Marocain puisse être traducteur ou même qu'il puisse parler une langue étrangère car il est inculte et incapable de traduire. En plus de ne pas savoir parler français, et encore moins castillan, il ne maîtrise pas vraiment l'hébreu et n'en manie pas la véritable syntaxe ashkénaze. La langue est une arme de domination et, bien souvent de nos jours (oui, encore de nos jours), on écrit des articles qui ridiculisent le rabbin Ovadia Yosef pour son hébreu remarquable et antisioniste parce qu'il ne correspond pas à celui considéré officiel. Ainsi, tout auteur né en Irak ou au Maroc se verra critiqué pour son langage et son hébreu.

Je peux déjà imaginer que si je suis un jour reconnu en Espagne, on me dira que mon succès vient du fait que je maîtrise le castillan et non pas l'hébreu. Bien sûr, on peut voir en cela une sorte de contradiction dans la mesure où lorsque je recherche un poste de traducteur, j'ai tout le mal du monde à convaincre l'éditeur que je n'ai pas seulement des connaissances en castillan, mais que c'est tout simplement ma langue maternelle. L'inexistence de mon pays, du Maroc, et des juifs marocains, engendre des situations comiques tant qu'on ne les vit personnellement. Lorsque j'ai présenté le projet de traduire une œuvre de Camillo José Cela à l'un de mes éditeurs, qui, je crois, avait lu les deux romans que j'avais publiés, il me demanda de quelle langue je pensais la traduire. Le plus drôle est que la plupart des traducteurs ashkénazes qui traduisent du castillan l'ont appris en cours et s'aident de versions anglaises ou françaises.

Il était dix-sept heures et nous commencions à arriver. D-S, qui était un ami proche de B-S, était déjà sur place. Un autre vendredi ou samedi, alors que j'arrivais vers midi, ils étaient assis et mangeaient du houmous qu'ils avaient acheté au restaurant Pinati. Ils tartinaient leurs pitas en s'exclamant : « Que la vie est dure ! », avant de prendre une bouchée. Une cérémonie presque religieuse. B-S vivait dans la salle d'attente qui précédait un bureau auquel il nous interdisait l'accès. Face à cette salle située à l'entrée du vestibule, au bout des escaliers du premier étage, se trouvaient une petite cuisine et des toilettes. De nombreuses autres salles la succédaient, occupées en semaine par l'administration de l'orchestre philharmonique d'Israël.

Nous nous retrouvions très régulièrement tous les trois. D-S faisait ses premiers pas, des pas de géant, en hébreu, mais il continuait également d'écrire en castillan. B-S était un sabra^[5] né en Israël, et il avait écrit quelques contes et de nombreux poèmes, la plupart traitant de sa famille, de sa mère folle et internée dans un asile, et de feu son père, un homme ridicule. Il vivait chez sa grand-mère, une dame âgée pleine de méchanceté, qui était partie de Tbilisi pour gagner l'Israël lorsqu'elle avait six ans et qui le réprimandait sans cesse. Nous avons utilisé sa maison à de nombreuses reprises dans le but d'organiser des rencontres pour la revue *Marot*. Afin qu'il prenne soin d'elle, sa famille prenait le loyer à sa charge et lui apportait parfois une aide financière pour ses études littéraires qu'il ne termina jamais. Nous étions tous les trois passés par les bancs de la faculté de littérature de l'Université Hébraïque de Jérusalem même si aucun de nous n'était parvenu à obtenir une mention. Notre créativité se confrontait toujours aux idées de nos professeurs qui enseignaient la littérature mais n'étaient pas capables de l'écrire, ne savaient pas comment s'y prendre et ignoraient l'enfer que représentait la rédaction d'un poème. À cette époque encore, seuls les fous et les visionnaires s'adonnaient à la littérature qui représentait une manière de vivre en soi et non pas simplement un projet économique. De nombreux éditeurs croyaient encore en la parole écrite. Le défunt Yaron Gola, de la maison d'édition éponyme, fut l'un d'entre eux. Je l'ai toujours dit plus fou que les auteurs qu'il publiait, ce qui n'est pas peu dire. Alors, nous nous asseyions tous trois et nous discussions du futur de la littérature hébraïque. Tous les deux étaient partisans de Pinhas Sadé alors qu'à cette époque, je me tournais vers David Avidan. Je détestais Erez Biton, qui allait pourtant devenir mon poète favori par la suite, parce que lui aussi était marocain et qu'il parlait de sa terre natale, contrairement à moi. Pour être Israélien, on nous demandait, voire même on nous obligeait, à ne plus parler du Maroc.

1. T'es pas comme ces autres marocains, toi ? me disaient mes amis de l'université dans le but de m'aider.
2. Tu n'aimes pas Brera Hativit (un groupe de musique aux influences andalouses) ?
3. Et cet imbécile d'Erez Biton qui se croit poète et qui écrit sur la menthe ?

À ça, je rétorquais : « Pensez donc, bien évidemment que je les déteste. De toute façon, je ne me souviens même plus du Maroc. »

En bon immigrant, j'avais même accepté d'oublier ma terre natale. Je n'avais plus aucun souvenir des treize premières années de ma vie.

Je vous l'assure, j'avais réellement tout oublié. Je ne connais pas les raisons de cette amnésie qui perdura jusqu'à mes trente ans. Je ne me souvenais de rien et je ne m'en portais pas plus mal dans cette nouvelle société. Cependant, je me suis vite rendu compte qu'oublier n'était pas suffisant ; je devais constamment apaiser la peur qu'avaient les autres Israéliens. Ils craignaient que je ne recouvre la mémoire ou que je redevienne soudainement comme les autres Marocains et que je cesse de me comporter normalement, ce qui signifiait me mettre à crier, devenir agressif, me bourrer de drogues, ou parler arabe.

En effet, les Marocains ne pourraient jamais se différencier des Arabes ; en cela, ils devenaient des ennemis infiltrés.

D-S et B-S allaient souvent voir Pinhas Sadé qui, à cette époque, apparaissait comme une sorte de gourou. Des auteurs voyageaient jusqu'à sa modeste demeure située à Hatikva, le quartier pauvre de Tel Aviv. Sadé se vantait et prétendait être le plus grand auteur et poète au monde. Il critiquait les poèmes des nouveaux venus, dénigrant leur travail et leur façon d'écrire. Je ne suis jamais allé le voir mais quelques années plus tard, je le croisais, ce semblant de Napoléon d'à peine un mètre soixante, à la succursale de la poste, où nous avions tous deux une boîte postale, et qui était située près de là où j'avais travaillé en tant que comptable pendant douze ans. Dans la rue King George, je croisais parfois, dans la même journée, Sadé et Amijai, qui ne dépassait pas le mètre soixante non plus. Les deux me faisaient penser à une matière humaine compacte, se gardant de tout contact avec l'extérieur, jusqu'à se refermer sur eux-mêmes. Je ne les saluais pas, bien que Amijai eut été mon voisin à une époque et que nous nous étions retrouvés à une ou deux reprises pour discuter de poésie. C'était un bon voisin.

J'aimais bien le terme « bouffon » avant de savoir qu'il ne s'emploie pas en public. Il me rappelait mes amis d'enfance. En revanche, je n'aime pas le terme « trouble », peut-être pour le « trou » ; de même pour « aisselle » bien que, ou parce que, cela m'évoque la fève-et-sel, soupe que j'ai toujours appréciée. En 1996, je suis allé à Tétouan avec mon frère et nous avons commandé du poisson dans un restaurant en bord de mer. L'odeur de la soupe de fève, la fève-et-sel, est parvenue jusqu'à nous depuis les assiettes de deux serveurs qui se trouvaient deux tables plus loin. Nous avons demandé au garçon de nous servir ce plat qui sentait si bon et il nous répondit : « Ça non, ça c'est du manger di pirsonnes », ce par quoi il entendait que ça n'était pas destiné aux touristes. Nous avons tout de même demandé s'il était possible d'en avoir une assiette chacun et il revint avec deux soupes. Nous les avons sifflées comme des gamins affamés qui revenaient d'une partie de ballon. Nous en avons demandé une autre assiette mais c'était tout ce qui restait pour les *pirsonnes*.

Je me suis lancé dans la prose israélienne en tant que touriste et non en tant que *pirsonne*. Je voyais toujours les choses sous un autre angle. J'ai commencé par écrire sur la bourgeoisie marocaine dans le monde. Un écrivain marocain doit toujours écrire à propos de la bourgeoisie ashkénaze, à la manière de A.B. Yehoshua. Le Marocain n'existe que pour alimenter cette bourgeoisie : il n'est qu'une sorte d'ombre qui lui permet de se considérer comme une source de lumière. Un Ashkénaze appellera les Maghrébins des « Orientaux » pour ainsi se sentir occidental et il leur demandera toujours pourquoi leurs écrits ne concernent que les Ashkénazes, en particulier s'ils ne sont pas des leurs. On s'imagine d'un Marocain qu'il est quelqu'un autre : il est arabe lorsque qu'il critique, il est juif lorsqu'il se soumet, mais il est un Juif qui se soumet. Je vins muni d'une langue différente : je parlais un hébreu auquel personne ne s'attendait et que personne ne connaissait, un hébreu que j'avais appris au Maroc, mon hébreu, un hébreu qui n'avait pas besoin des symboles juifs. De plus, j'intègre constamment l'Europe à ma littérature, qu'il s'agisse de la France ou de l'Espagne, et mes textes sont ainsi plus européens que toute la littérature israélienne. En revanche, elle n'est pas eurocentrique et elle crée un espace géographique qui s'étend du Maroc, en Afrique, jusqu'à Tel Aviv, en Asie, en passant par l'Espagne. C'est pourquoi l'on me critique pour être trop européen ou pour trop écrire à propos du Maroc. Néanmoins, les Israéliens ne sont que des colonisés mentaux qui croient être Européens et qui s'imaginent que le répéter du matin au soir empêchera les Européens de les voir comme des Orientaux du Moyen-Orient condamnés à ne jamais vraiment être l'un des leurs. Moi, je suis et je ne veux pas être européen, ou plutôt je ne veux pas seulement être européen. Je veux être à la fois marocain et africain, asiatique et juif, juif séfarde et pas ashkénaze. J'appartiens à tous ces peuples et cela va à l'encontre de ce que recherche la société israélienne, qui n'est rien de tout ça. Pour cette raison, et je peux vous le dire dès à présent, n'importe quel Israélien, qu'il soit écrivain ou attaché culturel à l'ambassade, fera tout ce qui est en son pouvoir pour me discréditer, ce qui m'arrive chaque fois que je voyage à travers le monde. Il y aurait beaucoup à dire de cette dichotomie, de ce paradoxe : moi, qui écris dans une langue européenne, ma langue maternelle, et qui en parle trois autres, je suis considéré comme oriental en Israël par ceux qui parlent une langue sémitique.

J'aime beaucoup cela : les contradictions, les paradoxes, un monde dans lequel la logique ne peut rien expliquer, le moment où ceux qui pensent agir rationnellement perdent le fil et se confrontent à l'incohérent. Pour cette raison, j'ai cessé d'écrire ma prose en hébreu pour le moment. Je continue néanmoins à écrire de la poésie. Un

processus intérieur et extérieur qui se complète : d'un côté, mon hébreu me limitait et m'empêchait d'atteindre mon public, d'un autre, je ressentais le besoin de revenir à ma langue maternelle sans pour autant délaisser les autres. Je me sens naïf lorsque j'imagine qu'avoir du succès en dehors d'Israël mènerait les maisons d'édition qui ne m'ont pas donné signe de vie depuis cinq ans à reprendre contact avec moi. C'est une idée naïve car ce que les maisons d'édition souhaitent, c'est publier de nouvelles voix qui pourront faire taire la mienne. Par-dessus tout, elles souhaitent publier la voix des Juifs orientaux pour noyer celle des Marocains. Pour les Ashkénazes, il n'y a pas de différence entre l'Irak et le Maroc : les deux pays sont inexistantes et tout se perd dans cette masse qui vient d'Europe et qui n'est pas d'origine ashkénaze.

D-S, l'Uruguayen roux, m'approcha et sympathisa avec moi en espagnol et parce que, comme beaucoup d'immigrants d'Amérique du Sud, il n'avait pas encore conscience de la ségrégation qui existait au sein de la société israélienne. Après cinq ou six ans, par intuition, ils commencèrent à se rendre compte de la réalité des choses et à s'éloigner de tous ceux qui n'étaient pas ashkénazes, une réaction naturelle et humaine. L'immigrant cherche à être comme les autres : un Arabe en France cherche à ressembler aux Français en exprimant son antisémitisme, et ainsi, en quelques années, il perdit de nombreux amis. Pour moi, ce processus était quelque peu inexplicable, voire même inconcevable. Bien entendu, les raisons en ont toujours été différentes. Aujourd'hui, on te dit qu'on ne te publie pas parce que tu ne vends pas, même si tu vends. Par le passé, tu n'étais pas publié parce que tu n'écrivais pas à propos du socialisme et des vraies valeurs sionistes, valeurs qui signifient que l'on ne peut écrire qu'à propos de la société ashkénaze.

Aujourd'hui, et depuis plusieurs mois et plusieurs années, Jérusalem est calme, mais c'est quelque chose qui ne se dit ni ne se pense dans cette ville car il semblerait que chaque fois que l'on en vient à considérer la tranquillité comme quelque chose d'ordinaire, un attentat se produit. Ainsi, personne n'en parle. En été, les rues sont remplies de touristes et il n'y a plus une chaise de libre dans les restaurants et les cafés.

A-H arrivait à dix heures du soir, après avoir dîné en famille. Souvent, elle téléphonait et demandait si elle pouvait venir ou alors, elle se faisait prier. Elle était plus âgée que nous, elle avait plus de quarante ans, et je l'avais connue dans un atelier de poésie. Quand elle arriva, elle nous raconta qu'elle avait passé une semaine terrible et qu'elle n'avait rien écrit. Elle recommençait à se faire prier : « Enfin, presque rien... », et puis elle commençait le marchandage. Elle savait y faire.

- Si, j'ai écrit quelque chose.
- Allez, disait l'Uruguayen, montre-nous ces vers magnifiques que tu nous as amenés.
- Il est impossible que tu n'aies rien écrit, disait B-S, tu trouves toujours quelque chose.

Je souriais.

- En réalité, j'ai bien écrit quelque chose, avouait-elle au bout de sept minutes et trente secondes.

Sa poésie était très moderne et elle mélangeait un langage urbain à des phrases aux intonations bibliques. Ces vers nous laissaient sans voix à l'époque. Elle prenait son cahier et lisait pendant une demi-heure, parfois plus, des milliers de vers qu'elle avait toujours écrit à l'avance. D-S et moi étions prolifiques mais A-H était une mitrailleuse à vers, elle se fichait de la critique et ses poèmes pouvaient être aussi géniaux que désastreux. Je pense qu'une sensualité mûre et insatisfaite émanait toujours d'eux. Pour moi, ces lectures, les siennes et les nôtres, représentaient une sorte d'orgie, l'initiation sexuelle frustrée de la femme mûre envers des étudiants en quête d'eux-mêmes.

La session se terminait aux environs de deux heures du matin et A-H me ramenait chez moi en voiture. Sur le chemin, nous parlions de tout et de rien et moi, je parlais surtout de ma virginité. Elle me disait souvent qu'elle était convaincue qu'elle pourrait me faire avoir une érection ; je n'y étais pas parvenu lors de mes deux dernières tentatives. Tout cela restait strictement théorique jusqu'à ce qu'un jour, alors qu'elle se garait à côté de chez moi, je me jetai sur elle et posai ma main droite sur ses seins. Elle recula et me dit que c'était impossible, qu'elle était mariée, ce genre de choses... Depuis ce jour, je n'ai pas essayé de nouveau et nous avons continué à parler de poésie et de littérature.

J'étais membre de ce groupe, mais n'en faisais pas partie. J'en avais été expulsé avant même d'y être entré car je n'écrivais pas ce que j'avais envie d'écrire ou que je n'y arrivais pas ou encore parce que je ne savais pas quel sujet traiter. J'essayais de faire ce que tout immigrant essaie de faire : m'intégrer à la société au sein de laquelle je vivais. Mais cette même société désirait par-dessus tout que je n'y parvienne pas et allait jusqu'à considérer que je soutenais ce qui n'était pas mien. Les problèmes qui les intéressaient n'étaient pas les miens et ne pouvaient pas le devenir.

Mon problème était que j'appartenais à une race éteinte. Je venais

d'une société disparue, le Judaïsme marocain. Mais le problème allait encore plus loin. Tétouan était la dernière enclave de Séfarade. C'était la dernière ville à vivre ce rêve lointain et si proche, voire même ce cauchemar, que fut Séfarade. Une ville de musulmans expulsés et de Juifs. Séfarade mourut avec la communauté juive.

Peu avant cela vint ce que les Séfarades nommèrent « La dernière visite de santé ». Il s'agissait de l'étrange colonisation perpétrée par les Espagnols dans le nord du Maroc. On aurait dit qu'ils saluaient de nouveau leurs expulsés sans s'apercevoir ni du fait qu'ils devaient s'excuser, ni du tour que Franco allait leur jouer en conquérant l'Espagne depuis la capitale des expulsés. En fait, le colonialisme espagnol fut un cas étrange et inexplicable de l'Histoire moderne. Ils se rendirent dans une zone où l'on parlait encore la langue du nouveau conquérant, en particulier chez les Juifs, mais il ne s'agissait pas non plus d'une langue très éloignée pour les Arabes. Ils continuèrent à la parler jusqu'au début du XIX^{ème} siècle pour ensuite mener les Séfarades à leur fin.

Dans un premier temps, ce fut mon nom qui m'éloigna d'autrui, tel un signe, une malédiction, une marque sur mon front. Avant même de me voir, mes compatriotes pensaient que j'étais ce que je n'étais pas. Ils pensaient que j'étais violent ; certains me le disaient par la façon dont ils me regardaient, d'autres étaient plus explicites.

- C'est que tu es agréable.
- Et pour quoi ne le serais-je pas ?
- Je ne sais pas. Il y a beaucoup de haine dans ce que tu écris.

Je n'ai jamais compris en quoi consistait la haine.

Mais dans un second temps, la discrimination devint personnelle. J'en étais désormais conscient et je le proclamais : la raison en était la discrimination envers les Juifs marocains et Séfarades. Depuis ce jour, je suis devenu l'ennemi public. Aujourd'hui, on peut trouver en ligne des discussions en hébreu traitant de mon soi-disant racisme. En déclarant que j'étais victime de racisme, je suis devenu un raciste aux yeux des gens, la logique pure de l'illogisme. La raison pure du Juif qui ne parvient pas à devenir citoyen d'un pays démocratique.

Les Israéliens cherchent à créer une société avancée en effaçant l'intégralité de la culture séfarade pour ainsi éviter qu'elle ne se perde dans la sauvagerie. Cependant, lorsque tu declares qu'il s'agit là de sauvagerie, c'est toi qui deviens un sauvage. C'est ainsi que s'est construit un nouvel occidentalisme colonial sur les terres du Moyen-Orient, d'où provient la majorité des Juifs de cette région. Les Arabes de ces terres, une minorité de vingt pour cent, sont indigènes ou proviennent de ce même Orient. Les Européens ont commencé à convertir tout le monde en Européens alors qu'ils étaient eux-mêmes

victimes de la pensée raciste européenne. La situation ne manque pas d'humour.

Qui étais-je alors dans ce bateau voguant de Ceuta à Algésiras en ce jour d'août 1972 et que suis-je devenu quelques années, quelques mois plus tard ? J'arrivai dans un pays de fait et de droit où il était normal que je sois anormal, que les Marocains soient pauvres et que la nouvelle génération ne sache presque pas lire. Les Marocains effectuaient des travaux manuels et il était normal qu'ils me disent : « À vrai dire, tu n'as pas l'air marocain. » Au début, cela me semblait étrange mais par la suite, j'adaptai autant que possible ces mots à ma vie quotidienne. Je me souviens encore de l'une de mes premières semaines en Israël, dans ce village ignorant et primitif que l'on appelait Pardes Hanna : ce jour-là, un Israélien avait tenté de me convaincre que je n'étais pas marocain.

- Tu viens de Marseille.
- Je viens de Tétouan, au Maroc.
- Impossible, tu as un accent français.

Alors que je pensais que tout cela était terminé, dans les années 1990, aux alentours de 1996, dans le magasin de disques que tenait un ami, un russe récemment arrivé me soutint que je ne pouvais pas être marocain. Cette fois, je lui montrai ma carte d'identité, sur laquelle était indiqué que j'étais né au Maroc. Il répondit qu'il ne me croyait pas. Il était déjà ivre à onze heures du matin mais moi, je continuais à ne pas avoir le droit d'être né dans le pays interdit.

Interdit de naître au Maroc.

Cela devrait être noté sur les panneaux de l'aéroport de Lod, en terre volée à une poignée d'Arabes qui ne surent pas où naître ni quelle religion choisir. Quels abrutis. Il faut être sacrément bête. Moi, je l'étais. Ma mère me disait que j'étais né en Espagne et moi, sans vraiment comprendre, je m'obstinais à dire que j'étais né au Maroc. Aujourd'hui encore, je refuse que l'on m'impose mon lieu de naissance, ma ville natale, ma langue maternelle, et je le refuserai même s'il s'agissait d'un pays interdit, même si je comprenais les raisons historiques de mon exil, même si j'étais coupable d'être né dans le pays interdit, même s'ils avaient tous raison (et ce n'est pas le cas). C'est pourquoi je déclarai que j'étais né au Maroc, sans vraiment comprendre que je disais quelque chose d'interdit. Je créais ainsi un fossé entre la société et moi.

Mais dans les années 1980, j'étais déjà un nouvel Israélien. Je détestais Erez Biton, le grand poète marocain, et je le disais à tous les écrivains. À cette époque, il s'agissait d'un rite important : se demander comment il était possible d'écrire ainsi et d'intégrer des mots arabes à ses poèmes, et en plus de déclarer qu'il était marocain.

Anna Min El Zagreb. Il me fallait aussi dire à tous que je n'aimais pas le groupe Habrera Hativit, qui mélangeait de la musique orientale à de la musique moderne et qui était dirigé par Shlomo Bar, un autre Marocain interdit. Il ne me restait plus qu'à changer mon nom et à parler du Maroc comme s'il concernait quelqu'un d'autre.

Mais ce ne fut pas non plus suffisant. Ils en voulaient plus : ils voulaient de moi une auto-négation totale et souhaitaient ma disparition, ma nature. Mon nom propre et mon propre nom. Ma négation niait également ma masculinité et mes relations avec les femmes se terminaient sans érection. Je m'étais transformé en ombre et je pensais pouvoir survivre ainsi. C'est alors que j'ai rencontré ma femme, qui m'a sauvé des abîmes, de ce dernier pas que je ne pouvais pas faire sans m'écrouler pour de bon, sans mourir, littéralement ou métaphoriquement. J'étais au bord de l'abîme et je ne le voyais pas, je ne le savais pas, et je pensais même que c'était le bon chemin pour devenir israélien. Il est possible que la littérature m'ait sauvé. La chance, l'amour... De là, j'entamai le long voyage de retour vers mon nom et mon Maroc. Je suis l'un des rares survivants de ce naufrage et les commandants qui sombrèrent avec le navire souhaitent tous m'emporter avec eux.

Sans m'en rendre compte, cela fait quelques années que je suis devenu un Erez Biton moderne qu'il faut détruire pour être accepté dans un cercle littéraire. Certains changent de trottoir à ma vue, de vieux amis disent ne pas me connaître et les ashkénazes disent que j'ai écrit quelques bons poèmes mais que je suis raciste. Tout ça parce que, dans mon pays, dire que les Ashkénazes existent est raciste. Les Ashkénazes passent leur temps à dire que les Séfarades se comportent de telle ou telle manière mais ils n'acceptent pas d'être définis comme un groupe à part entière. Seuls les non-Ashkénazes existent. À une époque, on les appelait Bnei Edot Hamizraj, ce qui signifie littéralement « les Enfants des Tribus de l'Orient ». Cependant, on ne sait toujours pas de quel Orient il s'agit, de la même façon que les tribus indiennes d'Amérique furent ensuite définies comme orientales : on les appelait Arabes, Juifs, Séfarades et de bien d'autres noms considérés comme péjoratifs. Le sionisme, quant à lui, a toujours soutenu sa haine pour cet Orient primitif. Dans la même phrase, ils sont capables de dire qu'il faut créer un pays qui soit différent des pays arabes, de déclarer ensuite que les Séfarades souhaitent un pays arabe et d'ajouter ensuite qu'il faut leur retirer ces idées de la tête pour leur propre bien. Les Ashkénazes veulent nous sauver de nous-mêmes, de notre histoire et de notre culture. Pour ce faire, le meilleur moyen est encore de nous appauvrir, de nous priver d'éducation et de créer de nouveaux Israéliens. De nouveaux Israéliens qui comprendraient parfaitement que les Ashkénazes sont supérieurs à

cette masse maghrébine et qui n'aurait pas conscience de ce qui lui est dû.

C'est pourquoi maintenant, je souhaite retourner dans les années 1980, mais j'en reviens à 1972, à ce mois d'août, entre deux continents, entre Ceuta et Algésiras, entre deux mers, entre deux mondes. Je ne parviens pas à me souvenir de ce bateau, de sa proue, de son bois, des deux heures qui séparent les deux terres. J'ai oublié ces heures, elles ont disparu de mon esprit et entre elles, il me semble que je passe d'un monde à un autre, d'un paysage de bois à un paysage de cristal, de l'Afrique à l'Europe, de l'Europe à l'Asie, où Herzl proposa de créer une avant-garde européenne et où je suis devenu quelqu'un d'autre. Car l'autre me voyait à sa manière et dans chaque regard, je me transformais en une autre personne. Le regard destructeur, le regard anxieux, le regard angoissant d'autrui.

Ils craignaient que moi, parmi tant d'autres, je ne détruise leur façon de voir le monde. Ce monde dans lequel ils se voyaient comme l'arrière-garde du monde européen et dans lequel ils me considéraient comme un sauvage descendu des arbres. Les sauvages devaient se voir tels qu'ils étaient, voir leur propre visage empreint de violence dans le miroir. C'est pourquoi ils tournèrent le miroir vers moi et virent ainsi leur propre haine qu'ils associèrent à mon visage. Désormais, on me considérait moi comme haineux et il me fallait démontrer l'impossible : le visage qu'ils ne voyaient pas était le leur et non pas le mien. Ce visage qu'ils ne voulaient pas voir.

Enfin, continuons. Quelqu'un décida de mettre un terme au Judaïsme marocain, ou peut-être que personne ne le fit. Il se passe des choses sans raison au XX^{ème} siècle... Il n'y a plus de rois puissants et destructeurs. Maintenant il y a la démocratie. Chacun s'occupe dans son bureau quand soudain, une bombe atomique nous tombe dessus. La décision fut prise par de nombreuses personnes, des gens d'horizons variés, des spécialistes et des politiques. Nous sommes tous devenus des nomades. Toi, là, c'est ton tour, tu te barres. Plus de place pour les Juifs par ici. Et on parle de sionisme, de colonialisme, de nationalisme et de la possibilité de gagner une poignée dollars. Mais comment expliquer que le nazisme en ait fini avec le Judaïsme dans les pays arabes et pas avec celui des pays européens ? Comment expliquer que les Juifs soient partis du Maghreb pour rejoindre la France ou d'autres pays européens ? Attend, on va où, là ?

Le temps était en train de me jouer un putain de mauvais tour. Je faisais face à une nouvelle Inquisition, la pire que je puisse imaginer, une Inquisition tellement inconcevable que, aujourd'hui encore j'en ai peur, et personne de mon entourage ne peut comprendre ce que je ressens. Et comment pourrait-il en être autrement si, moi-même, j'ai mis quinze ans avant de commencer à la voir ? Ceux qui tentent de me

convertir aujourd'hui sont les mêmes Juifs et ils cherchent à me convertir à une version européenne et chrétienne, très chrétienne, du Judaïsme. Et rien n'y fait même s'il y a toujours un tribunal qui déclare que je ne suis pas un bon chrétien et qu'il faut encore que je délaisse plusieurs parties de mon être pour devenir un nouveau Juif. C'est ainsi que s'exprime la nouvelle identité, un nouveau Juif, tout comme les premiers chrétiens formaient le nouveau peuple d'Israël. Je refuse, je m'y oppose, à l'image de mes ancêtres, les expulsés. Cependant, je ne peux pas m'y refuser et mes enfants ne comprennent déjà plus de quel Judaïsme je parle ; je ne sais même plus le formuler dans ce nouvel hébreu détourné par le nouveau Judaïsme qui cherche à défendre les idées européennes, ces valeurs mêmes qui ont mené les Juifs à Auschwitz. Les Juifs séfarades ont été totalement exclus de la société et cela est considéré comme la chose la plus normale qui soit.

Ainsi, je me suis retrouvé face à une muraille, une muraille que je n'étais pas capable de franchir. Le mur sur lequel je ne pouvais me lamenter.

3.

- Bon, je vois que mon histoire ne les emballe pas plus que ça. Je ne sais pas s'ils m'entendent ou pas.
- Nous vous entendons et ce que vous avez lu nous intéresse beaucoup. Cependant, ce qu'il s'est passé ensuite nous intéresse davantage.
- Nous avons fait demi-tour. Il vous intéresse vraiment ce carnet ? Dans ce cas, je le laisse ici, en cadeau, et si vous pouviez m'envoyer quelques sandwiches au thon, j'ai encore faim. Je ne sais pas si on fait des pauses ici mais ça fait déjà six heures et j'aimerais pouvoir me doucher et dormir un peu, rentrer chez moi ou aller à l'hôtel, peu importe.
- Quand êtes-vous arrivés sur les lieux de l'accident ?
- C'est que l'histoire est encore longue, nous avons rebroussé chemin pendant trois jours.
- Dans ce cas, soyez concis. Ne racontez pas trop de bêtises et arrêtez de lire les carnets des passagers arrière.
- Vous non plus, vous n'aimez pas les passagers arrière ?
- Nous n'avons rien dit de cela et nous n'en diront rien. Nous ne parlons ni de passagers avant ni de passagers arrière Nous écoutons simplement votre récit.
- C'est que je lisais le carnet d'un passager arrière.
- C'est le moment de confesser.
- Confesser quoi ?
- Nous ne savons pas, confesser quelque chose. Il y a toujours quelque chose à confesser. Un secret quelconque.
- Des secrets, on en a tous, mais vous, vous voulez connaître mes secrets ou ce qu'il s'est passé dans le bus ? Il faut vous décider. Si vous voulez des secrets, en voilà un : quand j'avais douze ans, j'ai volé une bague en or qui appartenait à ma mère. Ils ont accusé la domestique et l'ont renvoyée. Moi, j'ai vendu la bague à un gitan, un vendeur ambulancier, et j'ai gardé l'argent. Cela m'a sorti d'affaire pendant des

années.

- Il vaut mieux que vous continuiez à parler de l'autobus et vous laissiez votre enfance dans le passé.

- Vous ne pourriez pas m'envoyer quelques sandwiches en plus... ?

- Non.

- Alors, nous avons fait demi-tour ; c'était ce qu'il y avait de plus simple à faire. Les arbres venaient jusqu'à la route et la forêt était si épaisse que l'on n'arrivait pas à trouver un seul emplacement assez large pour le bus. C'est pour ça que nous avons fait marche arrière sur environ deux ou trois kilomètres, jusqu'à ce que l'on trouve un espace assez grand, enfin, plus ou moins. Les hommes sont descendus et nous avons coupé quelques branches d'olivier à la main pour que l'on puisse faire demi-tour. Le bus était toujours plein mais je crois qu'un ou deux passagers sont restés sur le mont des oliviers. Je ne sais pas lesquels, on ne peut pas se souvenir de tout. Pour ma part, je regardais le paysage qui, après le demi-tour, s'était transformé en une grande plaine écossaise qui s'étendait à perte de vue. C'est là qu'un type est venu s'asseoir à côté de moi pour me dire qu'il voulait oublier la mort de son frère.

- Et allez, ça recommence. On va essayer autre chose. Pourriez-vous nous parler de vous, de votre histoire ?

- De mon histoire ?

- Oui, votre vie. Que faites-vous ? Où êtes-vous nés ? D'où venez-vous ?

- Moi ?

- Oui. Qui d'autre ?

- Eh bien, moi, j'étais dans le bus et je rejoignai ma ville. Enfin, si c'est vraiment la mienne. Je ne sais pas où elle se trouve, ma ville, mon village... Quelque part. Je suis né en France, à Blois. Mes parents étaient des immigrés marocains. Dans la Loire, c'est là que je suis né, mais je n'ai jamais été français. Mes papiers n'étaient pas en règle, mon père ne les avait pas. À l'école, on m'appelait *le Marocain* et on me disait qu'il fallait que je retourne au Maroc. Mes parents venaient de la région du Rif et parfois, ils se parlaient en tamazight. Moi, je n'en parlais pas un mot. Bien sûr, vous ne savez pas ce qu'est le tamazight : c'est la langue des Berbères, mais n'employez pas ce mot

avec mes parents, ils me tueraient. Eux, ils sont Imazighen, pas Berbères. Enfin, le fait est que quand j'avais douze ans, le gouvernement français décida de nettoyer un peu les rues de tous ces marocains et il offrit environ mille francs à ceux qui souhaitaient retourner dans leur village. Mes parents n'en pouvaient plus d'être marocains et de travailler dans de mauvaises conditions alors nous sommes retournés au Maroc. Enfin, eux, ils y sont retournés car moi, c'était la première fois que je m'y rendais. Nous sommes allés à Tanger où un frère de mon père tenait une boutique de photographie qu'il avait montée après six ans de travail en Allemagne. Je suis alors retourné au Maroc, enfin voyager, déménager... et là-bas, à l'école, on m'appelait *le Français*, *Fransawi*. Et c'est ce que j'étais puisque je parlais pas arabe. À vingt ans, je suis revenu en France et depuis, je voyage dans toute l'Europe à la recherche de l'enfant que j'étais à douze ans, avant que l'histoire ne brise ma vie en deux : celle d'avant et celle d'après. Je vais de mer en mer, ici et au Maroc, je vais de l'Atlantique à la Méditerranée, et c'est moi qui me brise en deux. Je suis la terre qui empêche les mers d'envahir le monde.

- Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?
- Je ne sais pas, c'est une façon de parler.
- Mais nous, nous pensons que vous êtes un terroriste d'Al-Qaïda.
- Les seuls attentats que je commets, je les commets contre moi-même.
- Ça vous semble peu ?
- C'est mon affaire.
- C'est *notre* affaire. Cosa Nostra^[6].
- C'était une façon de parler, une métaphore.
- Moi aussi.
- Quoi ?
- Moi aussi, je viens du Maroc.
- Pas moi. Moi, je suis né en France, à Blois. Je te l'ai déjà dit.
- Eh bien moi si, je suis né au Maroc.
- C'est génial.

- Je ne crois pas.
- Je n'ai rien dit, dans ce cas. Ça ne l'est pas.
- Si, enfin, je ne sais pas. Hier soir, j'ai rêvé que toute ma vie, j'avais été un esprit, un rien, que je n'avais pas vécu. Le rêve commençait dans un château, dans un salon gigantesque, et tout le monde avait peur de se retrouver à l'avant du salon qui donne sur le jardin bien qu'on nous incite à y aller. Ils ont peur parce que dans cette partie-là du salon, il y a une ombre, une entité maléfique, mais en même temps, tout le monde se donne l'air très moderne et personne n'avoue avoir peur. Je m'avance, quelque chose m'enveloppe et j'entends les autres qui s'écrient : « Mais si ! Il vole ! » Ensuite, on se retrouve vingt-cinq ans plus tard et il y a une fête dans ce même jardin et certains invités prennent peur en me voyant. On les rassure en leur expliquant que je suis un esprit bienveillant et que je ne ferai de mal à personne. C'est alors que je me dis, ou que je dis à quelqu'un, je ne me souviens plus bien... je dis que je voulais aller à l'avant du salon, que ce n'était pas une coïncidence et qu'enfin j'avais compris que l'esprit maléfique était le résultat des mensonges de ceux qui visitaient le château. À ce moment, j'ai réalisé qu'il fallait que je dévoile ces mensonges au grand jour, et je me suis réveillé.
- Et donc ?
- Eh bien, c'est mon rêve, les vingt-cinq ans sont les années qui se sont écoulées depuis que je suis parti du Maroc, vous voyez ? Vous comprenez ?
- Les mêmes vingt-cinq ans qui ont passé depuis que j'y suis retourné, et je n'arrête pas d'y retourner.
- Ce n'est pas la même chose. Moi, je ne peux pas y retourner. Je suis juif et les Juifs ne pourront jamais y retourner, en tout cas, pas avant des siècles et des millénaires. Une fois qu'ils sont partis, ils sont partis.
- Vous exagéreriez pas un peu tout de même...
- Oui bon, un tout petit peu, c'est vrai. Physiquement, je peux retourner au Maroc, mais ma communauté n'existe pas, ce qui signifie que mon Maroc n'existe plus. C'est un autre pays maintenant.
- Moi, je peux retourner en France. Même si là-bas je suis *le Marocain*, je peux y retourner. Mais toi, tu peux aller en Israël.
- J'y suis allé après être parti du Maroc. On m'y a promis la lune et on

m'y a donné le sel de la mer. Sans l'eau. Deux ans après, je suis venu ici et je ne peux plus retourner en Israël non plus.

- Et on peut savoir où on est, ici ?

- En Europe.

- Où ça, en Europe ?

- Tu devras te contenter de ça.

- Voyons si on peut en finir. Je te le raconte vite fait. Le bus a fait demi-tour et nous avons voyagé pendant deux heures avant de tomber sur une autre muraille d'environ dix mètres. Juste à côté, il y avait une maison, enfin, une demi-maison. Ceux qui vivaient là nous ont dit que la muraille était passée au travers de leur maison et qu'elle s'était dressée d'un seul coup, au beau milieu de la nuit. Du coup, les enfants sont d'un côté et les parents de l'autre et aucun d'eux ne sait comment tout ça est arrivé sans faire le moindre bruit. Du coup, on a encore fait demi-tour et on a traversé la forêt pendant deux heures pour finalement se rendre compte que l'autre muraille n'avait pas disparu et c'est à ce moment-là que l'incroyable s'est produit : après six ou sept demi-tours, un jeune avec un de ces ordinateurs portables a dit au chauffeur qu'il était impossible que l'on ne manque pas d'essence, que quelque chose n'était pas logique. Il avait fait des tas de calculs et, selon lui, les murailles étaient imaginaires ; elles n'existaient pas, il fallait ignorer l'une d'elle et continuer de rouler. Moi, je me disais qu'il avait raison. Les passagers discutèrent l'idée et quelqu'un proposa que ceux qui le souhaitent pouvaient descendre du bus et que les autres tenteraient de franchir la muraille. On en a parlé pendant des heures et on s'est aussi demandé si les passagers arrière avaient le droit de descendre du bus et de voter. Enfin, au final, on a tenté le coup et le petit avait raison, on a traversé la muraille mais pour trouver bien pire derrière : on s'est retrouvé en pleine autoroute, coincés entre deux camions. On est apparus entre les deux et c'est ce qui a provoqué l'accident.

- Et tu crois que je vais avaler ça parce que ton père était marocain ?

- Il l'est toujours, il est encore en vie.

- Peu importe, tu penses que je vais croire ça ?

- Non. Je peux te raconter et inventer mille autres versions, mais ça, c'est ce dont je me souviens. En supposant que je suis encore sain d'esprit. Peut-être que je suis devenu fou, peut-être même que je l'étais

déjà avant.

4.

Moi, je l'avais dit à mon petit ami, à Severio. Je lui ai dit que je n'aimais pas m'asseoir à l'arrière ; je m'assois toujours à l'avant pour pouvoir regarder la route. Il ne restait cependant que ces deux places-là. Et puis, je lui ai dit pour la énième fois que les couples doivent s'asseoir l'un à côté de l'autre. Mais bon, lui était pressé. Je ne sais pas pourquoi vu que nous n'avions pas de travail ni quoi que ce soit à faire. Cela dit, le prochain bus venait douze heures plus tard, Severio ne voulait pas plus attendre et a insisté pour que l'on prenne ce bus-là. Il était impossible, enfin... il est impossible lorsqu'il s'énervait et personne ne peut lui parler. Mais j'ai dû avoir une sorte d'intuition féminine ou je ne sais quoi parce que cette histoire de « passager avant » et « passager arrière », moi, je l'avais vue venir gros comme une maison parce que les couples doivent voyager ensemble sinon la femme s'assoit à côté d'un autre homme, lui se met à parler et elle risque de tomber un peu amoureuse. Et alors son petit ami n'est plus le même, elle ne le voit plus de la même façon et moi j'aime Severio, et j'espère vraiment qu'il va bien... je ne l'ai pas vu depuis l'accident. J'espère qu'il est en vie, mais personne ne me dit rien, ni ici ni à l'hôpital. Je ne sais pas ce que vous voulez mais je suppose que vous aimeriez en savoir plus sur le meurtre, sur le coup de feu qui a tué Cash. Moi, je pense qu'il s'est suicidé, mais c'est que mon avis. Bien sûr, j'ai rien vu, personne a rien vu. Il faisait nuit et j'ai entendu le coup de feu et encore plus que les autres parce que j'étais assise à côté de lui, tout à l'arrière, sur la banquette de cinq sièges. Severio était à ma droite, côté fenêtre, et lui aussi dormait. Enfin, c'est ce qu'il a dit, même si certains ont prétendu que c'était lui qui avait tiré, de jalousie soi-disant, mais je ne sais pas comment il aurait pu être jaloux puisque j'ai pas pu échanger un seul mot avec Cash. Ni un « bonjour », ni un « où est-ce que tu vas ? », ni un « tu es d'où ? ». Rien de rien. Mais bon, évidemment, il m'entendait dire des mots d'amour à Severio. Peut-être que ça l'a excité. Enfin... s'il comprenait notre langue. Même ça, je le sais pas. Enfin bon, le coup de feu m'a réveillée et de peur, je me suis ruée vers la sortie. J'ai couru à l'avant et je n'ai vu le corps qu'une fois arrivée devant la porte et c'est là que je me suis rendue compte que c'était le type assis à côté de moi qui était mort. Après ça, c'était la pagaille, il y avait beaucoup de bruit... le chauffeur a arrêté le bus et a demandé à tout le monde de rester à sa place. Il a dit qu'on devait appeler la police et qu'en attendant, on devait tous rester à nos places, que les passagers arrière ne devaient pas venir à l'avant. L'avant était délimité au niveau des toilettes, toilettes que l'on appelait tous les waters parce que ça sonne plus comme « frontière ». Moi, je tremblais

et mon petit ami est venu et m'a prise dans ses bras même si... je ne pas trop si je devrais raconter ça mais il était assez excité et il avait une érection. Je lui ai dit de se calmer et c'est seulement à ce moment-là qu'il a compris de quoi je parlais. Il ne s'était pas rendu compte qu'il avait une érection. Ça m'a fait un peu peur parce que je ne l'avais jamais vu dans un tel état et je l'ai regardé différemment après ça, comme s'il était un animal sauvage près à dévorer une poule, quelque chose comme ça. Enfin, tout le monde sait que les gens réagissent différemment face à la mort. On dit que les hommes ont une érection juste avant de mourir. Ça me rappelle un film japonais dans lequel une femme noyait son amant petit à petit pour qu'il bande mieux. C'est un truc physiologique, quelque chose en rapport avec le système nerveux sympathique et parasympathique. Peut-être que c'est ce qui lui ai arrivé, va savoir. Mais bon, pour être franche, ça m'a paru bien étrange et pendant un instant, j'ai eu peur que ce ne soit lui l'assassin mais il m'a dit que non et je l'ai cru. En plus, il n'y avait pas la moindre preuve : ils ont trouvé l'arme dans les mains d'un des passagers avant, qui d'ailleurs ne savait pas non plus comment elle était arrivée là. Personne n'a rien vu, personne n'a rien su, tout le monde dormait. Enfin, tout le monde à part le coupable, je suppose. Ou alors, peut-être qu'il a commis son crime en dormant. Personne n'a pu savoir. En tout cas, après ça, les gens criaient et les passagers avant discutaient et tout à coup, ils ont décidé de s'arrêter pour enterrer le corps. C'est là que les problèmes ont commencé. D'abord, avant qu'on descende du bus, un chat noir est passé dans l'herbe. C'est un mauvais présage et je l'ai dit à Severio. Pour couronner le tout, les passagers avant ont accusé les passagers arrière de l'avoir tué. Ils nous ont tous accusés. Non seulement l'un des nôtres était mort, mais en plus c'est nous qui l'avions tué. « En plus, il chantait très bien », affirma un passager. C'était peut-être Severio. Cela dit, il n'avait rien à voir avec lui ; il était assis à l'avant et nous, nous étions les coupables. Moi, franchement, je ne pourrais pas dire s'il chantait bien ou pas. Je ne l'ai entendu ni parler ni chanter. Ça, je vous l'ai déjà dit. Il n'avait pas l'air désagréable mais moi, je suis très amoureuse de mon petit ami et je n'ai d'yeux que pour lui. J'ai eu de la peine qu'il meure mais seulement pendant un moment parce que, sans aucune raison, j'étais devenue coupable, coupable parmi les coupables mais coupable quand même. Alors ma compassion s'est vite envolée. En plus d'être coupables, nous n'avions pas le droit d'utiliser les waters, même s'ils se trouvaient à l'arrière du bus. Le plus bizarre, c'est qu'aucun passager, qu'il soit assis à l'avant ou à l'arrière, n'a dit quoi que ce soit. Ça semblait tout à fait normal qu'on nous interdise d'aller aux waters, aux hommes comme aux femmes, jusqu'à ce que je dise que ce n'était pas acceptable et que nous avions le droit de les utiliser, que

c'était un besoin. Du coup, les plus intelligents ont cédé. « Céder », c'est bien là le mot. Comme s'ils nous faisaient une grande faveur en nous laissant aller aux waters entre trois à quatre heures du matin et de l'après-midi, c'est-à-dire deux heures par jour, quand eux pouvaient les utiliser les vingt-deux heures restantes. Un des passagers avant nous a dit que c'était comme ça parce qu'ils étaient plus nombreux que nous, qu'ils représentaient la majorité, mais personne, absolument personne, ne s'est demandé ce que ça avait à voir avec une question de majorité. Oui, bien sûr, je me suis disputé avec mon petit ami. Il ne faisait rien pour me défendre. On appartenait aux passagers avant, on était leurs objets. On était devenus des objets et ils avaient le droit de nous toucher et surtout de toucher les femmes. Juste comme ça, parce qu'ils l'avaient décidé. Et lui ne faisait rien... « Qu'est-ce que je peux bien y faire. » Ça n'était même pas une question. Il le disait simplement d'un air résigné, comme un mort. Toute sa force avait disparu, toute sa virilité. Il était devenu un homme brisé, abattu. Tout ce qu'il trouvait à me dire, c'est que ça serait bientôt fini. Mais ces choses-là ne s'arrêtent jamais, jour après jour, nuit après nuit, et les passagers avant devenaient de plus en plus violents avec les femmes, ils nous vio... Vous voyez, je n'arrive même pas à le dire. Ils nous violaient. Oui, je me souviens des visages. Ils le faisaient tous, sans exception. Et les hommes à l'arrière nous méprisaient parce que ceux de l'avant nous violaient. Même Severio m'a dit que je n'étais qu'une salope parce que je les allumais et que c'était pour cette raison qu'ils me violaient. Tous les tuer, voilà ce que je veux. Je veux tous les tuer, et si vous êtes un homme et bien je veux tuer tous les hommes, absolument tous. Enfin, c'est pas comme si les femmes avaient mieux réagi. Elles en ont même fait une compétition ; elles comparaient combien de fois par jour elles avaient été violées pour savoir qui était la plus belle. Rendez-vous compte ! Moi, je voulais être la plus moche mais ils me violaient plus que les autres. Presque tous les jours ! Et les plus folles étaient jalouses de moi. Oui, jalouses ! Je leur disais que tout ça n'avait rien à voir avec l'amour ou la beauté, que c'était de la violence pure. Elles me répondaient que je disais ça parce que j'étais la plus jolie et que pour moi, c'était facile.

- Comment ça, facile ?

- Oui, toi, ils te violent plus souvent et ça veut dire que t'es la plus belle.

- Dans ce cas, je veux être la plus laide.

- C'est facile à dire quand on est la plus belle.

- La beauté n'a pas d'importance.

- C'est facile à dire quand on a un corps comme le tien et qu'on a l'habitude d'attirer tous les regards.

- Comment ça, facile ? C'est pas facile.

Personne ne m'écoutait. Personne n'écoutait personne.

Je voyais pas grand chose depuis mon siège mais je me suis rendue compte que nous étions perdus. Parfois, on freinait brusquement et on faisait marche arrière. Les visages des passagers ont fini par se brouiller. Leurs yeux me faisaient penser à de grosses taches de peinture, tout comme leurs nez et leurs bouches. Tout le monde se ressemblait. Quelqu'un a raconté que les passagers avant étaient pauvres et tout le monde s'est mis à parler en même temps.

- On dirait qu'ils ont échappé à un génocide. Il faut avoir pitié d'eux.

- Pitié ?

- Oui, certains ont perdu toute leur famille : leurs cousins, leurs frères et sœurs, leurs oncles et leurs tantes. Tout le monde ! Ils sont les seuls survivants d'un peuple antique, d'une tribu, j'en sais rien, moi...

- Oui mais bon, ils nous tyrannisent.

- Ça dépend du point de vue. Eux, ils décident quoi faire et ils disent que nous ne pouvons pas comprendre le monde parce que personne n'a assassiné nos grands-parents. Comme ça, nous, on n'a pas besoin de prendre ces décisions.

- Mais peut-être qu'ils prennent les mauvaises décisions.

- Peut-être, mais ce sont eux les responsables. Il vaut mieux ne pas être responsable parce qu'au final, toutes les décisions sont mauvaises.

- Tout ça, c'est une embuscade, une impasse, un labyrinthe. Qu'ils se débrouillent avec.

- Mais c'est qu'ils nous violent !

- Ce serait pire qu'ils te violent et te tuent !

- Ce serait encore pire qu'ils te violent et tuent toute ta famille !

- Du coup, il faut avoir pitié même s'ils nous violent.

- Et même s'ils nous tuent.

- Et même s'ils nous maltraitent.

- Et même s'ils nous séquestrent.

- Mais on est tous dans le même bus et si nous avons un accident, on souffrira tous de la même façon.

- Non, c'est pas vrai. Nous, on est à l'arrière. Ce sont les passagers avant qui souffriront le plus. De toute façon, on ne peut rien faire puisque ce sont eux qui dictent la loi.

- Ils sont la loi.

- On peut dire ce qu'on pense. On peut se faire entendre. On peut essayer de les convaincre.

- Ils sont déjà bien convaincus.

- Oui, eux, ils savent ce qu'il faut faire, c'est des passagers avant. Ils sont très en avance par rapport à nous et ils en savent bien plus sur les bus. Que ce soit bien clair.

- Comment ça ? Comment est-ce qu'ils pourraient en savoir plus

que nous sur les bus s'ils viennent d'une tribu orientale et d'un pays sans bus.

- Ils ont appris.

- Où ?

- Dans le bus.

C'est alors que les passagers avant se sont mis à nous jeter des pierres et l'un des passagers arrière a fini dans le coma. Quand nous avons pris les cailloux et que nous les avons lancé à notre tour, ils nous ont appelés terroristes alors que la plupart des passagers arrière n'ont pas voulu jeter de pierres parce que ça leur semblait inhumain. Les passagers avant nous ont accusés d'être racistes et de ne pas accepter le cours naturel des choses. Ils ont dit qu'on ne voulait pas faire partie de la société du bus et qu'on était discriminatoires. Ce que je veux dire, c'est qu'ils nous ont accusés de tout, d'être des séparatistes, des racistes, des anti-tout : anti-démocratie, anti-développement, anti-mondialisation, anti-autobussiens, anti-vie, et tout ce qu'ils pouvaient imaginer.

J'ai peur de tout raconter parce que je ne sais pas qui vous êtes ni pourquoi vous me posez toutes ces questions. Je pense avoir droit à un avocat mais on me le propose même pas. Peut-être même que vous êtes des passagers avant qui ne cherchent qu'à me faire du mal. Du coup, je pense pas que j'en dirai plus, pas avant de savoir qui vous êtes, parce qu'un passager avant a dit qu'il y avait une bombe atomique dans l'une des valises et qu'il valait mieux que l'on se taise, même si on savait pas si c'était vrai ou non. À moins que... Moi, je crois pas que c'était vrai. Comment on peut transporter une bombe atomique dans une valise ? Mais ils m'ont dit qu'il existait des bombes « sales », c'est comme ça qu'on les appelle. Du coup, c'est que les autres doivent être propres. Je ne sais pas. J'ai faim, alors si vous pouviez m'amener quelque chose à manger et à boire, ça m'aiderait pour la suite. Ou peut-être que je devrais juste répondre à vos questions parce que beaucoup de choses sans importance se sont passées en quatre jours et je ne sais pas s'il y a vraiment un intérêt à toutes les raconter.

5.

- Comment vous appelez-vous ?

- Nahid.

- Quel est votre nom de famille ? demanda une voix de femme.

- Ah, bonne nouvelle, il y a une femme. Vous êtes deux, au moins deux. Puis-je savoir ce que je fais ici ?

- La première chose que vous devez savoir, c'est que c'est nous qui questionnons les questions, ici.

- Qui posons.

- Pardon ?

- C'est nous qui posons ou qui formulons les questions, ou qui questionnons tout court, et non pas qui questionnons les questions. En français, on pose une question, on formule une question, mais on ne questionne pas une question.

- Et pourquoi ça ?

- Je n'en sais rien, c'est ce que m'a toujours dit ma professeure de grammaire.

- Quel est votre nom de famille ?

- Grammaire.

- Très bien Madame Nahid Grammaire. Nous souhaitons vous poser quelques questions.

- Ah, très bien. J'adore les questions.

- D'où venez-vous ?

- Qu'est-ce que ça peut faire ?

- C'est une façon d'établir le contact, expliqua la voix de femme.

- Ah très bien. J'adore établir le contact.

- Alors, d'où venez-vous ? insista l'homme quelque peu agacé.

- D'où voulez-vous que je sois ? De Grammaire !

- Et où est-ce ?

- En Mésopotamie.

- D'accord...

- Vous êtes mariée ?

- Comme tout le monde.

- Ça veut dire oui ou non ?

- Ça veut dire divorcée. Vous vivez sur une autre planète ou quoi ?

- Bon, parlons de l'autobus.

- Pourquoi avez-vous pris cet autobus ?

- Par amour, pour un rendez-vous sur la méditerranée. C'est romantique, n'est-ce pas ?

- Avec qui ?

- Avec un certain Abdel Rahman el Rantisi.

- Où ?

- Sur la plage Al Andalus, au restaurant qui porte le même nom. Je pense qu'il doit déjà être parti car nous nous sommes donné rendez-vous il y a sept ans, lors d'un voyage avec mon mari. Je l'ai rencontré dans un magasin d'espadrilles à Malaga. Je lui ai dit que j'étais mariée, il m'a dit que ça pouvait s'arranger et nous nous sommes donné rendez-vous sept ans plus tard.

- Ça semble un peu étrange, non ?

- Oui, mais je crois que l'on a connu plus étrange que cela.

- Comme quoi ?

- Comme le cheval dans le bus.

- Le quoi ?

- Personne ne vous en a parlé ? Il y avait un cheval dans le bus, à l'avant. Enfin, c'était plutôt un poney. Disons un poney, parce qu'il prenait deux places. Et personne n'a rien dit mais moi, j'ai trouvé ça étrange dès que je suis montée dans le bus à Londres. C'était un mauvais présage.

- Vous êtes superstitieuse ? demanda la femme en toussant légèrement.

- Et bien, un peu, comme tout le monde. Mais ne me dites pas que voir un cheval dans un bus n'est pas un peu étrange.

- C'est très étrange.

- Et qui a tué le passager assis à côté de vous ?

- À côté de moi, non... Il était devant moi, assis avec mon petit ami parce que nous n'avions pas trouvé de sièges l'un à côté de l'autre. Nous lui avons demandé d'échanger son siège avec le mien mais il a refusé parce que mon siège ne l'arrangeait pas. Nous n'avons pas insisté. Il avait raison.

- Et qui l'a tué ?

- Je ne sais pas. Je dormais. Mais je crois que c'est le cheval. C'était un cheval blanc. Nous l'avons mangé.

- Pardon ?

- Nous l'avons mangé le deuxième jour. Les passagers avant ont reçu les meilleurs morceaux mais ce n'était pas grave. Nous avions faim.

- Le propriétaire n'a pas voulu vous en empêcher ?

- Le propriétaire... ? Le cheval lui-même a voulu nous en empêcher ! Bien sûr qu'il a voulu nous en empêcher ! Mais on lui a tiré dessus. C'est comme ça avec les chevaux. Nous avons fait un feu et nous l'avons fait cuire sur des branches d'oliviers. D'après un boucher français qui s'y connaissait en viande de cheval, ça lui donnait plus de goût. C'était la première fois que je mangeais du cheval. À Grammaire, on n'a pas l'habitude d'en manger.

- Il y avait des Juifs dans le bus ?

- Oui, bien sûr, il y avait de tout : des chrétiens, des musulmans,

des hindous, des bouddhistes, des juifs... Il y en a même qui ont dit que le cheval était juif. Je ne sais pas grand-chose de la religion chez les chevaux. En plus, c'était un cheval blanc.

- Vous n'avez pas dit noir ? demanda la femme.

- Elle a dit blanc, dit l'homme.

- Elle a dit noir ! insista la femme.

- Mais non, elle a dit blanc ! renchérit l'homme.

- Quelle importance ?

- C'est nous qui questionnons, ici.

- Très bien, continuez de vous disputer.

- Blanc.

- Noir.

- Blanc.

- Noir.

- Blanc.

- Noir.

- Blanc.

- Noir.

- Blanc.

- Noir.

- Blanc.

- Noir.

- Blanc.

- Noir.

- Blanc.

- Noir.

- Et il était vraiment bon, ce cheval ?

- A s'en lécher les doigts.

- Et vous, Madame Grammaire, vous croyez vraiment que le cheval a tué Cash ?

- Oui. Après ce voyage, je peux croire en tout.

- En quoi d'autre croyez-vous ?

- Je crois que le Petit Chaperon Rouge a mangé le grand méchant loup, que le monde est rectangulaire, de Dieu existe, que mon amant m'attend à Al Andalus, que les bus ont des ailes, que le Messie est de retour, que le monde est logique, que j'ai sept enfants, que les grenouilles sont des anémones de mer et que le roi Arthur était homosexuel.

- Rien d'autre ?

- Ça vous semble peu ? Pour quelqu'un qui ne croyait en rien il y a de ça quelques jours...

- Oui.

- Pourtant, c'est tout.

- Et que pensez-vous des passagers avant ?

- Ils sont gentils et font preuve de beaucoup de compassion. Ils ont raison, les passagers arrière sont des imbéciles et ils sont méchants. Ils n'avaient pas d'autre choix que de nous maltraiter. Mais c'est la faute des passagers arrière parce qu'ils étaient à l'arrière. S'ils n'avaient pas été à l'arrière, ils auraient été des anges, j'en suis convaincue. Même mon petit ami s'est comporté comme un imbécile et s'en est allé avec une autre. C'est ce que font les passagers arrière. Ce sont des traîtres et ils sont méchants. Moi, tout ce que je veux, c'est être à l'avant. J'espère que vous me ferez ce plaisir.

- Bon, vous pouvez vous reposer. Nous continuerons plus tard.

6.

Nahid était seule dans sa petite cellule et pensait à sa chatte, Cléopâtre. C'était une chatte grise qu'elle avait confiée à sa mère avant d'entreprendre son voyage. Le voyage qui la conduirait vers son destin. C'est alors qu'elle entendit des applaudissements.

Ils venaient d'un disque enregistré pendant un concert et furent suivis d'une guitare électrique puis d'une batterie. Une voix lointaine, familière sans vraiment l'être et assez peu claire, commença à chanter en anglais.

They say there was a secret chord, that David played to please the lord...

C'était la chanson *Hallelujah* de Leonard Cohen, mais ce n'était pas lui qui chantait. La porte s'ouvrit et l'on poussa un homme à l'intérieur. Il avait une quarantaine d'année, il était chauve, grisonnant et avait une barbe de cinq jours.

L'homme, emporté par sa chute, tomba directement sur la poitrine de Nahid qui, surprise, recula brusquement et se cogna contre le mur.

- Bonjour, je suis Dospasos.

- En tout cas, vous n'hésitez pas à faire le premier pas.

Le volume de la musique était très fort et il ne parvenait pas à entendre ce qu'elle disait. Néanmoins, il continua :

- Ils nous mettent enfin de la musique, et de la bonne en plus, même si la qualité de l'enregistrement n'est pas terrible. C'est un bootleg de Bob Dylan qui reprend la chanson de Leonard Cohen. C'est pas courant !

- C'est bien ça, Bob Dylan. Sa voix me semblait familière ; je ne l'aime pas.

- Quoi ?

- Je dis que je n'aime pas sa voix, cria Nahid.

- Certains l'adorent, d'autres la détestent. Moi, je suis entre les deux. Parfois oui, parfois non. Mais j'ai toujours apprécié Leonard Cohen. Bonjour, enchanté, je m'appelle Dospasos.

Il lui tendit la main.

- Je m'appelle Nahid.

- Nahid ?

- Oui, c'est un nom perse. Mon père était perse.

- Donc, vous êtes persienne.

- Perse.

- Oui, c'était une blague. Plutôt mauvaise.

- Vous vous souvenez de moi ?

- Non. On se connaît ? lui demanda-t-il alors qu'elle commençait à se souvenir de lui.

- Non, oubliez ça, dit-elle.

La chanson de Bob Dylan se termina dans un son de guitare électrique doux et calme. Nahid préférait cela ou en tout cas, elle trouvait cela moins bruyant. Une voix douce se mit à chanter. C'était la même chanson de Leonard Cohen mais chantée par un autre artiste ; on aurait dit une autre chanson.

- Ce n'est toujours pas Cohen, dit Dospasos. C'est Jeff Buckley.

- Je ne le connais pas.

- Il est mort il y a peu, noyé dans le Mississippi, le fleuve. Il était très jeune et son père aussi était chanteur. Il s'appelait Tim Buckley. Il est mort avant d'atteindre la trentaine lui aussi. Leurs voix se ressemblent. Quelle pauvre femme, celle qui s'est mariée avec Tim, la mère de Jeff. Enfin, d'un autre côté, elle doit gagner pas mal d'argent avec les droits d'auteurs. Moi, je trouve que c'est comme s'ils se réincarnaient pour lui donner leur argent, c'est assez bizarre. Vous croyez en la réincarnation ?

- Un peu.

- Ça veut dire quoi, un peu ?

Ils pouvaient désormais bien s'entendre, même si la voix de Jeff Buckley se brisait et qu'il criait presque.

- Enfin, ce n'est pas ce qui m'intéresse pour l'instant. Moi, ce que je veux, c'est sortir d'ici. On entre dans un bus et on se retrouve dans une cellule avec des enquêteurs sortis de nulle part.

- Vous étiez dans le bus ?

- Oui, c'est de là que nous nous connaissons.

- Moi, je ne me souviens pas de vous.

- Vous devriez.

L'enregistrement enchaîna sur une nouvelle chanson. C'était enfin la voix de Leonard Cohen qui chantait *Who by Fire*. Ils reconnurent tous les deux la chanson.

And who by fire, who by water

Who in the sunshine, who in the night time

Who by high ordeal, who by common trial

Who in your merry merry month of May

Who by slow decay

And who shall I say is calling?

Soudain, ils furent surpris par le rythme saccadé d'une batterie. C'était la chanson *First We Take Manhattan* que Dospasos reconnut immédiatement même s'il manquait deux ou trois vers pour qu'il se rende compte qu'il s'agissait de Joe Cocker. Il ne connaissait pas cette version. Le volume augmenta et l'on s'entendait difficilement ; ils se turent un moment. Elle l'observait mais craignait de croiser son regard, et lorsque ses yeux se posaient sur elle, elle tournait la tête. Elle préférait le mur aux yeux de cet homme. Il pensa qu'elle devait

être timide.

La chanson se termina et Sting commença à chanter *Sisters of Mercy*. On avait baissé le volume.

- Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle.

- Je m'appelle Dospasos.

- C'est un nom de famille.

- Oui, en général. Mais moi, c'est mon prénom. Mes parents me l'ont donné parce qu'ils se sont rencontrés dans une librairie en cherchant le même auteur qui s'appelaient Dos Passos, mais ils m'ont appelé Dospasos, en un mot. Mon nom de famille, c'est Auster. Dospasos Auster.

- Ça fait très littéraire.

- Oui, mes parents aimaient la littérature. Ils l'aiment toujours d'ailleurs, ils sont encore vivants. Ça fait des années que je ne les ai pas vus.

- Mon nom de famille à moi, c'est Grammaire.

Elle ne voulait pas être là avec lui. Elle avait peur et elle détestait ses yeux. Sa barbe était répugnante mais elle savait qu'il valait mieux ne rien dire.

- Où étiez-vous, dans le bus ?

- Par là-bas.

- Ça veut dire à l'avant ou à l'arrière ?

- Je ne sais rien de tout ça.

- Quoi ?

- Je suis une pauvre fille perse, c'est tout. Tu l'as dit toi-même, une persienne.

- Oui, enfin, c'était une blague. Il ne faut pas se mettre dans des états pareils. Moi, j'étais à l'avant.

- Oui, ça se voit.

- Oui, enfin, j'étais l'un des bons. J'ai fait ce que j'ai pu pour les passagers arrière : je leur ai donné de l'eau et même un peu de nourriture.

- C'est bien ! Il y a des gens tellement bons dans ce monde.

Elle avait envie de vomir.

- Tellement bons, non, mais on fait ce qu'on peut pour aider les autres. Tout dépend de la situation.

Il reconnut la chanson mais pas l'artiste. C'était *Sitting on Top of the World*, la version acoustique. Une voix d'homme et une guitare.

- Je disais qu'en fonction de la situation, chacun fait ce qu'il peut.

« Ce qui inclut de me violer », pensa-t-elle, mais elle avait peur de le dire. Elle avait peur qu'il la viole de nouveau. C'est peut-être lui qui l'avait interrogée une heure avant et non pas un enquêteur. C'est pourquoi elle lui dit :

- Oui, je m'en souviens, tu étais l'un des bons. C'est pour ça que je me souviens de toi.

- Mais moi, je ne me souviens pas de toi.

« Ça vaut mieux , pensa-t-elle. Il vaut mieux qu'il ne se souviennne pas si ce qu'il dit est vrai. »

- C'est vrai qu'on ne peut pas se souvenir de tout le monde, nous étions soixante-dix passagers.

7.

La musique s'arrêta. S'arrêta la musique.

Ils se regardèrent. Peu à peu, il commençait à se souvenir d'elle, à reconnaître sa beauté aux couleurs d'automne confuses qu'il avait du mal à discerner. Pour sa part, elle le voyait sous un nouveau jour, elle le trouvait plus humain ; il appartenait à un groupe dont il avait été séparé. Désormais, il était seul et aussi inoffensif qu'un orphelin. Dans leur solitude, ils échangèrent des regards complices, des regards qui traversaient le temps et la vie, des regards de l'au-delà.

C'est alors que la voix de femme se fit entendre :

- Monsieur Dospasos, Madame Rahlin, nous avons terminé notre enquête, vous êtes libres de partir. La porte est ouverte, vous pouvez vous en aller. Nous vous demandons pardon pour les désagréments causés. Nous avons intercepté les véritables terroristes à cent kilomètres de la capitale. Si l'on vous questionne à propos de cet entretien, il n'a jamais eu lieu. Il vaut mieux que vous ne le mentionniez pas. De toute façon, personne ne vous croirait. Nous vous prions d'accepter nos plus plates excuses. Au revoir.

- Attendez, dit Rahlin. Ça ne va pas se passer comme ça, nous voulons en savoir plus.

Dospasos était sur le point de dire la même chose mais il comprit qu'ils étaient seuls ; les enquêteurs étaient déjà partis.

- On dirait un roman à la Harry Esh. Vous en avez lus ?

- Non.

- Quand vous pensez avoir compris l'intrigue et que vous vous attendez à ce que quelque chose arrive, rien ne se passe. L'histoire prend une autre direction et tout s'arrête.

- Désormais, je n'ai même plus envie de lire ses livres. Un de mes petits amis adorait Harry Esh et je lui avais promis de le lire mais je ne l'ai jamais fait.

Ils se tournèrent vers la sortie. Ils ne savaient pas quelle heure il était, s'il faisait jour ou nuit, s'il pleuvait, si le soleil brillait ou même s'il neigeait. Ils s'approchèrent et la chanson de Leonard Cohen chantée par Jeff Buckley continuait de leur courir dans l'oreille. Elle s'était gravée dans leur mémoire et tous deux entendaient le *Halleluyah* à l'unisson. Dospasos se souvint du passage d'un roman de Harry Esh dans lequel deux amants se retrouvent après vingt ans. Chaque fois qu'ils s'approchent l'un de l'autre, le téléphone sonne. Cela lui était arrivé alors qu'il dansait un slow de Elton John avec sa première petite amie, *Sorry Seems to Be the Hardest Word*. Les corps s'enflammaient et malgré sa timidité, il se sentait prêt à l'embrasser... Le téléphone avait sonné. La chanson s'était tue, il s'était senti

soulagé. Ils ne s'étaient jamais embrassés et ne se reverraient qu'à de rares occasions. « Peut-être s'était-elle vexée », pensa-t-il alors face à Rahlin. Peut-être que leur amour n'était pas si fort, peut-être qu'elle n'était pas la femme de sa vie, peut-être que ce n'était pas le bon moment. Il s'était demandé des dizaines de fois ce qu'il se serait passé si le téléphone avait sonné une heure plus tard, ou s'il n'avait pas sonné du tout. Peut-être se seraient-ils allongés l'un près de l'autre et qu'il aurait perdu sa virginité ce jour-là. Cette scène lui permit de s'identifier en partie aux livres de Harry Esh : ils étaient semblables à ce moment déterminant de son existence. Soudain, la vie s'était séparée de lui.

Elle avait peur de sortir et se sentait en sécurité avec cet homme. Elle avait du mal à comprendre ou même à imaginer comment il avait pu devenir son protecteur en seulement quelques minutes alors qu'elle avait cru être face au diable en personne lorsqu'il était entré. Elle n'était plus sûre qu'il l'eut violée. Son comportement protecteur et séducteur la faisait douter de ce qu'il s'était passé dans l'autobus et même de l'existence de l'autobus lui-même.

Fatigués, ils s'approchèrent l'un de l'autre et s'endormirent ensemble, presque enlacés, la chanson *Halleluyah* de Leonard Cohen en tête. Ils ne dirent pas mot. À quatre heures, Dospasos se réveilla avec une douleur intense dans l'orteil qui lui fit penser que quelqu'un essayait de le lui couper. Il se réveilla en criant. Elle lui demanda ce qu'il se passait. « J'ai mal, dit-il. J'ai mal, j'ai très mal au pied. » Il était enflé et très rouge comme s'il souffrait d'une sorte d'œdème. « J'ai mal, répéta-t-il. J'ai affreusement mal. » Il pleurait de douleur.

- Très bien, allons à l'hôpital.

- Je sais ce que c'est. Mon père a eu la même chose et ça l'a fait souffrir pendant une semaine. Ça s'appelle la goutte, c'est ça que j'ai. C'est génétique.

Il le savait, bien qu'il s'agisse de sa première attaque.

Ils sortirent. Il était trois heures du matin. Les rues étaient vides et la première voiture qu'ils virent fut un taxi qui s'arrêta à leur hauteur. Ils montèrent à l'arrière.

J'achevais ma narration en toussotant. J'avais tout lu du début à la fin et plus de deux heures s'étaient écoulées, presque trois même. J'avais lu vite mais distinctement.

- Qu'est ce que tu en penses ?

- Honnêtement, je ne sais pas. Je ne comprends pas un mot d'espagnol.

- Sans déconner...

- *De verdad.*

Elle me le dit en espagnol mais avec un fort accent français. *Dé verdade.*

- Et tu m'as laissé lire comme ça, pour rien, pendant trois heures ?

- J'aime les sonorités de l'espagnol.

Je me sens humilié, honteux, trompé. Je veux partir mais ne le fais pas. Nous avons déjà entamé une relation. Cela dit, l'important est qu'elle m'ait suivi du regard et je ne pouvais pas imaginer qu'elle n'en eut pas compris un mot. Peut-être qu'elle se paie ma tête, bien que celle-ci ne vaille plus grand-chose. Je me reprends. Très bien. À partir de maintenant, je ne parlerai plus qu'en castillan.

- À partir de maintenant, je ne parlerai plus qu'en castillan si c'est ce que tu préfères.

Elle me regarde et me souris. Je le lui répète en hébreu et en français pour m'assurer qu'elle comprenne, puis je lui dis en castillan :

- J'ai envie de te baiser, de te défoncer la chatte, là, maintenant, tout de suite. Enfin non, tout ce que je veux, c'est me tirer d'ici. Je pensais que cette relation aurait un aspect littéraire pour que mes lecteurs pensent qu'ils m'arrivent des trucs fantastiques mais au final, ça n'est rien de plus qu'une nuit passée à baiser une gamine comme le font tous les quadragénaires frustrés par leur femme. Je vais devenir un petit écrivain intéressant. Comme ça, je ne vends rien. Non pas que je veuille vendre quoi que ce soit, mais je veux écrire. Cependant, pour pouvoir vraiment écrire, il faut déjà publier des livres qui se vendent. Seulement ensuite, il est possible d'écrire des livres qui ne se vendent pas. Tout cela devient de plus en plus confus.

- Tu veux encore un peu de thé ? me demande-t-elle en français.

Je ne réponds pas, elle me sert et je continue :

- Gabrielle, tu te rends compte que le pire, c'est que plus tu écris et plus tu es célèbre, moins tu gagnes d'argent. Ça doit être une malédiction, comme dit ma sœur, un sort qu'on nous a jeté là-bas au Maroc il y a trois générations de ça et dont il est impossible de se défaire. C'est ce qu'elle dit, en tous cas. Enfin, moi je te le répète, si ça te fait plaisir, je ne parlerai plus qu'en espagnol.

Elle s'approche, pose un doigt sur mes lèvres et murmure : « Chuuut... »

- Bien sûr que si, j'ai compris ton conte. Il m'a beaucoup plu bien que je le trouve un peu kafkaesque.

- Kafkaesque ? Comment est-ce que tu peux dire une chose pareille ? Je n'ai jamais lu Kafka !

- menteur, bien sûr que tu l'as déjà lu.

- C'est vrai, mais très peu. Je trouve que c'est un auteur que l'on a trop lu.

- Comment ça ?

- Il me semble, je crois, qu'à chaque lecture, l'œuvre s'appauvrit

sans que l'on puisse y remédier. Plus on la lit, plus elle s'efface. Regarde ce qu'il s'est passé avec Don Quichotte. Le livre n'existe plus, il a sombré.

- Je ne comprends pas.

- Peu importe. Pour moi, ce n'est pas kafkaesque. J'ai envie de faire l'amour.

- Pas aujourd'hui. Aujourd'hui, littérature. Pas de baise.

- L'abstinence.

Dans vingt-quatre heures, je serai avec ma femme. L'avais-je baisé si mal qu'elle ne voulait plus de moi ?

- Et demain ?

- Demain, on verra. Mais aujourd'hui, non.

- Dans ce cas, je reviendrai demain.

- Tu veux juste baiser, en fait.

- Putain, t'es déjà comme ma femme.

Cela m'avait échappé. Dans ces cas-là, il est formellement interdit de parler de sa femme.

- Et comment elle est, ta femme ?

Je décide de ne pas faire plus de gaffes et de ne pas lui dire qu'elle lui ressemble, qu'elle a le même prénom, qu'elle est française comme elle. Je ne lui en dis rien.

- Elle est comme toutes les femmes.

- C'est-à-dire ?

- Qu'est-ce que j'en sais. Une femme ordinaire. Je suis marié depuis un bon bout de temps maintenant et crois-moi, après dix ans, tout devient ordinaire, même l'amour le plus fort. Et cela fait bien longtemps que nous avons fêté nos dix ans. Je ne veux même pas en parler. Je m'en vais. Je ne me sens pas bien. Je t'appellerai demain.

- Je t'attendrai ici à seize heures.

- Comme aujourd'hui.

- Oui, comme aujourd'hui. Et j'achèterai un tire-bouchon. Demain, nous boirons cette bouteille de vin.

- Oui, celle qui m'a coûté cinquante-six shekels au lieu de vingt-quatre.

Cette fois, j'avais fait une sacrée gaffe. Je m'en allai. Il était vingt-et-une heure et je suis rentré. Ma femme n'était pas là. Tant mieux, je n'avais pas à discuter. Je suis allé me coucher avant qu'elle ne revienne et qu'elle ne se mette à jacasser.

Je m'écroule dans mon lit mais le sommeil ne me vient pas.

Peut-être que tout cela n'est qu'une illusion. Et alors ? N'est-ce pas ce pour quoi ils nous paient parfois, nous les écrivains, pour créer des illusions, pour imaginer des choses ? Dans ce cas, peu m'importe si tout cela est vrai ou non. J'ai effectivement dit que tout était réel mais peut-être que ça aussi, c'était de la fiction. Peut-être ai-je simplement

peur de la réalité. J'ai peur qu'elle ne m'avale, qu'elle ne me dévore ou peut être ai-je peur de commencer à souffrir de schizophrénie. Cela me rappelle le personnage d'un film : Nash, un mathématicien qui gagna le prix Nobel et qui se créa une vie parallèle. Il en vint à croire en son existence avant de découvrir que ni ce monde, ni ces bureaux, ni ces gens n'étaient réels. Parfois, j'ai l'impression que tout le monde vit dans un état de pure schizophrénie et qu'un de ces jours, nous nous réveillerons et nous réaliserons que les avions n'existent pas, qu'il ne s'agissaient que d'un produit de l'imagination commune de tous ceux qui ont vécu pendant les cent ou cent cinquante dernières années, que tout n'est que fiction. Je devrais arrêter avec cette manie de compter le nombre de mots toutes le quinze minutes. Ces back-up sur Gmail continuent de me surprendre ; je n'aurais pas dû appeler ce fichier *Gabrielle*. Au final, ce ne sera même pas le titre de l'œuvre, peut-être que ce sera *L'Expulsé*, peut-être que ce sera *L'Autobus*, peut-être que ce sera autre chose. Ça sonne. Sur l'écran de mon téléphone portable, je vois le nom de Gabriele s'afficher. Il ne fallait pas que je me trompe ; j'aurais dû l'appeler *Junior*. Parfois, je laisse mon téléphone n'importe où et c'est ma femme, celle qui s'appelle Gabrielle avec deux « l », qui décroche.

- Comment elle cuisine, ta femme ?

- Pardon ?

- C'est que tu ne m'as jamais rien dit d'elle, répondit Junior.

- Et ce qui t'intéresse, c'est savoir si elle cuisine bien ?

- C'est un début.

- Moi, j'aime bien ce qu'elle cuisine, mais elle brûle souvent la nourriture. Enfin bon, moi j'aime la nourriture brûlée. C'est pour ça que sa cuisine me plaît. Enfin, pas trop brûlée, juste un peu, comme le riz qui colle, une sauce tomate ou des œufs au plat. Elle fait toujours mille choses en même temps et elle laisse la nourriture sur le feu. Parfois, c'est tellement brûlé que...

- Je ne demandais pas tant de détails. Salut.

Je raccroche et quelques minutes plus tard, ma femme entre dans la chambre pour vérifier que je dors. Je ferme les yeux et fais semblant de ronfler. Elle s'en va, apparemment pour regarder un film. J'espère que Junior ne m'appellera pas de nouveau. J'éteins mon portable. Je pense qu'il est temps de changer le récit dans son intégralité car c'est une façon de convaincre le lecteur, de lui dire que tout est vraisemblable et que tout m'est vraiment arrivé. Il va me prendre pour un idiot, ça ne se fait pas, il faut le convaincre à travers la stylistique et non pas en répétant encore et encore qu'il s'agit là de faits réels et qu'il faut me croire. La critique va me mettre en morceaux, elle va me détruire, me ridiculiser... Ce sont tous des antisémites. Ainsi s'arrangent les choses : j'écris ce que je veux, bien

ou mal, et si les critiques n'apprécient pas mon travail, c'est parce qu'ils sont antisémites. L'antisémitisme n'est plus ce qu'il était. Et si je suis en Israël, alors je dis qu'ils sont anti-Marocains, ce qui est vrai pour la plupart d'entre eux, en tout cas pour ceux qui me critiquent avant de me lire. Il faut que j'arrête de penser à eux, critiques et lecteurs. N'est-il pas vrai qu'un écrivain ne pense pas à ses lecteurs ? Cependant, j'ai déjà dit que cette fois, il fallait que je vende parce que si je ne vends pas, je vais me retrouver à la rue. Pas beaucoup, juste un peu, dix mille exemplaires par an suffiraient pour vivre et continuer à écrire. C'est peu demander. Un petit jeune se pointera avec un premier roman plutôt mauvais mais qui parlera d'inceste ou de meurtre et qui deviendra un best-seller. Ainsi il pourra continuer à écrire de mauvais bouquins toute sa vie. Et moi, cela fait trente ans que je trime pour ne rien vendre au final. Cette fois, ce sera différent et c'est la dernière fois que je peux le dire avec conviction. Aujourd'hui, nous sommes le 22 janvier. C'est une bonne journée, c'est la fête juive de Tou Bichvat. Le Tou Bichvat est un jour de pleine lune et c'est une fête durant laquelle nous plantons des arbres. Je devrais peut-être aller planter un arbre. Finalement, je m'endors. Je me réveille avant six heures. Je nous prépare un jus d'orange. Ma femme se lève et me demande de l'aider à remplir un formulaire pour la sécurité sociale. Je refuse. Elle s'impatiente et elle me lance que je me moque de l'argent. Je lui réponds qu'il est temps qu'elle apprenne l'hébreu après avoir vécu plus de vingt ans en Israël. Vingt-cinq, vingt-sept ans, je ne me souviens plus. Elle s'énerve et finit par gueuler. Enfin autre chose que cette apathie nerveuse qui me rend fou. Je bois un thé de pomme que j'avais ramené de Turquie il y a quelques mois, presque un an, et que j'avais oublié dans le placard. En Turquie, on boit du thé de pomme à longueur de journée et puis on en achète avant de rentrer en Israël pour, au final, l'oublier dans un coin. J'aime beaucoup la Turquie.

Elle part et c'est à ce moment que Gabriele Junior m'appelle. Elle me demande de nouveau comment cuisine ma femme.

- J'ai une impression de déjà-vu, tu ne me l'as pas déjà demandé hier ?

- Je ne me souviens pas. Pourquoi est-ce que tu restes avec elle ?

- Je ne sais pas. Parfois, j'ai l'impression que tout ce qu'il nous reste, c'est le passé.

- Et ça te paraît peu ?

Elle raccroche.

Ça te paraît peu ? Bonne question. Cela fait des années que je me la pose. J'y pensais déjà avant que le passé ne commence. Ça te paraît peu... Je pourrais me le demander des milliers de fois. Ça te paraît peu ? Ça te paraît peu ? Ça te paraît peu ? Ça te paraît peu ? Ce n'est

pas un exercice de répétition, c'est juste que je n'arrête pas de me poser la question, comme cette chanson de Van Morrison dans laquelle il répète sans cesse le même refrain. Heureusement qu'il ne chante pas en espagnol.

J'ai conscience qu'il y a un problème de temps tout au long de ce récit, mais il se solutionne de lui-même. Lorsque l'on raconte un fait, nous sommes déjà dans un autre présent et dans ce présent, les événements ont lieu de nouveau et ce pour la première fois. Je me lève et vais au centre-ville pour vendre cinq livres. Cela fait des millénaires que je n'en ai pas vendus. Je dis à ma femme et à mes enfants de le faire mais pour ma part, je suis incapable de m'en séparer. J'emmène l'un des miens pour voir combien je pourrais en tirer et je prends l'autobus, la ligne 18, celle qui va lentement. J'arrive à la librairie de la rue Yaffo. Une caissière plutôt sympathique discute avec un client qui achète cinq livres dont une Bible. Je me demande pourquoi les gens achètent la Bible quand, juste en face, ils peuvent en avoir gratuitement de toutes les couleurs, de toutes les tailles, avec ou sans le Nouveau Testament et dans toutes les langues. Il finit par payer avec sa carte bancaire. Lorsque vient mon tour et que je demande si la librairie rachète les livres, la caissière me répond que le patron est absent et qu'elle n'est pas autorisée à le faire elle-même. Je me rends chez le Cubain et lui achète deux boîtes de cigares Partagas en appui à Fidel Castro. Dans la gare, j'aperçois un nouveau kiosque qui vend des fallafels et des cappuccinos. J'achète un fallafel et l'autobus arrive avant que je ne prenne la première bouchée. Il s'agit de l'autobus 21, celui qui me ramène chez moi. Avant d'y arriver, je m'arrête à la Poste où m'attendent trois livres supplémentaires (je dis supplémentaires parce que je n'ai plus de place pour eux dans mon sac) : un livre de Fernando Vallejo, un recueil de contes de Reinaldo Arenas et un livre écrit par Esther Bendahan. J'ai décidé de lire tout ce qui s'écrit en espagnol ou d'en connaître le plus grand nombre. En seulement six pages, il est possible d'en apprendre beaucoup sur un livre et même avant, grâce au titre, au rabat, au visage de l'auteur, à l'année de son édition et au nombre de pages. Il est inutile de tous les lire. Cela dit, j'en lis beaucoup. Cette année, j'ai lu et j'ai écrit beaucoup de livres et il me reste encore quelques jours avant la fin de l'année. Avec les livres, je découvre une lettre de refus. Les maisons d'édition peuvent encore se permettre ce luxe mais bientôt, elles s'en repentiront. On peut dire que je corresponds à la définition de l'écrivain maudit : j'ai presque cinquante ans, je suis gros et chauve, je publie par le biais de petites maisons d'éditions, mes œuvres sont mal distribuées, les critiques sont flatteuses, les ventes sont rares, je suis l'objet d'attaques, je laisse le public indifférent, je m'auto-publie et reçois des centaines de lettres de refus. Mais bientôt, tout cela sera

terminé. Non ? Qu'en dis-tu Gabrielle ? La fin est-elle proche ? Ou est-ce qu'il ne s'agit que d'une parenthèse ? Je vis dans cette peur et j'écris ces pages parce que je sais que ce récit finit bien, en tout cas pour le lecteur. Moi, en revanche, je me retrouve sans rien si ce n'est mon avenir et mes éternelles questions. Dans un mois et demi, tout aura changé et je serai un autre écrivain. Un autre écrivain. Un autre, écrivain. Un autre. Écrivain. Non, en fait non. Je ne raconte pas la fin. Jusqu'à un certain stade, ce n'est pas si radical ni inespéré. Je me rends chez Gabrielle à seize heures. Cette fois, elle s'y trouve. Elle me dit de patienter un instant. J'entre et la découvre derrière la porte. Elle est magnifique, nue, complètement nue, jouissant de sa jeunesse. Elle est à l'apogée de sa beauté et ses seins s'ajustent parfaitement dans le creux de ma main. Je l'enlace et retire mon pantalon. Je la soulève et la pénètre, sans prendre appui sur quoique ce soit. Je la maintiens fermement et elle penche la tête en arrière. En l'occurrence, le verbe « maintenir » est inapproprié car je ne suis plus ce que j'étais et mon dos me fait mal. Je la serre contre moi et l'embrasse alors que je suis encore en elle. Elle m'embrasse fougueusement et m'enlace. Je me retire, elle se remet debout, je la retourne et la pénètre (pènè tre) par derrière alors qu'elle s'appuie sur la porte. Nous continuons ainsi pendant de longs moments de jouissance. Le plaisir est inscrit dans sa chair ; je le vois courir le long de son dos. Le mien recommence à me lancer. Je ne suis plus ce que j'étais, bien que je n'aie jamais été grand-chose. Elle atteint l'orgasme, elle crie : « Oui, oui, oui !^[7] ». Je la retourne, je l'enlace de nouveau et je l'emmène dans la chambre. Je me laisse tomber sur le dos et elle s'assoit sur moi. Les rôles ont changé. Je murmure son nom. « Gabrielle. » Nous étions heureux comme cela avant que tu ne commences à aller voir des psychologues ; j'étais si heureux. Je pouvais voir le bonheur écrit sur tes lèvres traîtresses jusqu'à ce que les choses ne changent. Quand ont-elles changer ? Non, ce n'est pas arrivé du jour au lendemain, cela s'est fait petit à petit. Mais à présent, la nouvelle Gabrielle, celle qui a retrouvé le bonheur parfait, me chevauche et s'attèle à donner du plaisir à mon vieux corps fatigué. Elle va et vient et je me souviens de la première fois que nous avons fait l'amour avec tant de passion. Je me souviens de la façon dont j'avais éjaculé, du plaisir que j'avais ressenti. Nous avons joui comme jamais. Cela fera bientôt dix ans, ou peut-être moins, un peu moins, huit ans. Ce n'est pas beaucoup, tout le passé est à nous. « Ça te paraît peu ? » dis-je. Elle me répond : « Non, ça ne me paraît pas peu, ça me paraît beaucoup. Continue, ça me plaît. Oui, oui, oui !^[8] » Je continue. Je bande si fort que la peau semble prête à se déchirer. Elle atteint l'orgasme de nouveau. Génial ! Je la retourne et m'allonge sur elle. J'éjacule mais je suis un peu déçu après tant d'excitation et de plaisir. C'est ce qui arrive dans la réalité

mais pas dans les livres.

Je me retourne. Je soupire. Je m'endors quelques minutes. Lorsque j'ouvre les yeux, elle est habillée et me sourit.

You play around, you lose your wife. You play too long, you lose your life.

J'ai cette chanson de Danny O'Keefe dans la tête, *Good Time Charly Got the Blues*. Mon dos me fait mal alors même que j'écris.

- Viens, habille-toi. Allons faire un tour au souk.

C'était un jeudi et le souk était noir de monde pourtant, à chaque pas, je rencontrais un ami. D'abord Alan Green en personne, celui qui a illustré mon livre. Il me salua : « Bonjour ! Qu'est-ce que tu fais là ? Je croyais que tu détestais les souks ! » Il salua également Gabrielle en souriant, comme si de rien n'était. « Comment vas-tu Gabrielle ? » Elle lui répondit que tout allait bien.

- Je préfère le souk de Ramla.

- Moi aussi.

Alan reprit son chemin. Nous rencontrons ensuite Shelley Elkayam et le même scénario se répète. Je m'attends à ce que Gabrielle dise quelque chose, qu'elle soit surprise, mais non. Nous continuons de marcher et nous achetons une bouteille de vin. Encore une. Je ne me souviens pas avoir ouvert la première, celle qui m'avait coûté cinquante-cinq shekels au lieu de vingt-deux. Je rencontre d'autres connaissances qui nous saluent, moi et Gabrielle, le plus naturellement du monde. Finalement, nous rencontrons mon fils. J'essaie de me cacher mais il me demande ce que nous faisons au souk et ajoute qu'il est pressé, qu'il est en retard au bureau. Il est employé d'une entreprise qui travaille avec les États-Unis et il doit être au bureau à l'heure américaine, de seize ou dix-sept heures jusqu'à minuit. Le monde moderne. Je me tourne vers Gabrielle :

- Il n'y a pas quelque chose qui te paraît étrange ?

- Tout me paraît étrange, répond-elle.

- Et le fait que tout le monde te connaisse ?

- Oui, tout est magique, j'adore ça.

- Tu ne te rends pas compte, ils croient que tu es une autre Gabrielle.

- Je suis une autre Gabrielle. Depuis que je te connais, je suis quelqu'un d'autre. Les rencontres nous changent.

Dois-je tout lui raconter ? Non. Je ne lui raconte pas que les gens la prennent pour ma femme et que cela n'a rien à voir avec la magie.

Nous achetons du quinoa biologique et un poulet frais. Nous rentrons chez elle et préparons le dîner. Enfin, j'ouvre la bouteille qui m'a coûté cinquante-huit shekels au lieu de vingt-sept. Le vin est un peu aigre, peut-être qu'il sera meilleur si l'on attend quelques minutes. Elle cuisine plutôt bien mais elle cuit trop le poulet et brûle pas mal le

quinoa. Je ne mentionne pas l'odeur de brûlé, j'aime la nourriture trop cuite. Enfin, un peu trop cuite. A vingt-et-une heure, je rentre chez moi. Ma femme m'attend pour dîner. Je mange de nouveau. Avoir une maîtresse fait grossir. Les jours passèrent et le sentiment de bien-être se renouvelait. Le bonheur ne lasse jamais. Nous nous voyions, nous faisions l'amour, nous nous promenions, nous rencontrions des amis qui ne trouvaient pas étrange de nous voir ensemble. Je craignais un peu que les deux Gabrielle ne se rencontrent mais d'un autre côté, j'avais envie de faire l'amour avec les deux à la fois. Que se passerait-il ? Sans compter qu'il était possible qu'elles soient une seule et unique femme et que Gabrielle était peut-être en train de me la faire à l'envers. Peut-être qu'elle était en train de me jouer un tour. Mais lorsque l'on nage dans le bonheur, on ne se pose pas de question de peur qu'il ne s'échappe.

Je pensais qu'il fallait trouver un moyen de les réunir toutes les deux mais je n'osais pas organiser une telle rencontre. J'ai commencé à écrire cette histoire et à ce stade, entre ces deux femmes et mon récit, entre la fiction et la réalité, je changeais certains passages pour les adapter au monde réel. J'adaptais ce que j'écrivais à la réalité. Je ne tombais jamais sur les deux en même temps mais n'essayais plus de l'éviter et allais souvent dans la rue Emek Refaim avec Junior, là où ma femme passait elle aussi régulièrement pour faire une course, emprunter un film à la vidéothèque (*Haozen Hashelishit, La Troisième Oreille...*), ou pour rentrer à la maison après le travail. Ce qui était sûr, c'est que j'avais enfin écrit une histoire qui ne pouvait être condensée sur aucun rabat de livre ou dont le résumé ne dirait rien de concret sur son contenu. Une histoire qui entre dans une histoire qui entre dans une histoire qui entre dans une autre sans qu'aucune d'elles ne semblent être liées. On ne pourrait pas même leur trouver un fil conducteur commun. Cependant, je savais bien que le rabat ou le contre-rabat était ce qu'il y avait de plus vendeur, bien avant le titre et l'illustration. On pourrait l'écrire ainsi : une histoire d'amour qui dérive. Le narrateur tombe amoureux d'une femme qui ressemble à si méprendre à son épouse... vingt-cinq ans plus jeune. Alors que le lecteur se demande s'il s'agit ou non de la même femme, le narrateur se met à lire pour la jeune Gabrielle l'histoire du détournement d'un bus. Est-il ou non la victime de cette séquestration ?

Enfin, restons-en là pour ce qui est du rabat. Un matin ensoleillé, alors que je déambulais dans les rues, je me suis retrouvé au *Ribale*, un nouveau café qui avait ouvert quelques mois plus tôt à l'emplacement d'*Aroma* et qui peinait à remplir ses tables. Ils servaient un double petit-déjeuner pour 51 shekels qui incluait des œufs au plat ou brouillés, une salade, un jus d'orange ou une limonade, plusieurs types de fromages et de cafés, du pain et de la brioche. Une bonne affaire.

Pourtant, l'établissement n'attirait pas la clientèle. Gabrielle s'habillait de rouge et de noir ; j'avais toujours adoré voir ces couleurs sur le corps d'une femme et j'avais toujours bandé devant les femmes vêtues de rouge et de noir. Le service était exécrable : ils nous apportèrent le café avant le jus et les œufs après la salade. Cependant, le fromage de brebis était délicieux et rien ne nous importait plus que le soleil et son bien-être.

C'est alors que Gabrielle nous vit, ou plutôt me vit, et qu'elle vint nous saluer.

- Salut ! Tu veux t'asseoir ? demandai-je le plus naturellement du monde. Je te présente Gabrielle, ajoutai-je sans vraiment savoir à laquelle des deux je m'adressais.

J'avais devant moi ma femme et ma maitresse. Ma femme en blouse noire et jupe rouge. Ma maitresse en blouse rouge et jupe noir. Toutes les deux portaient des bas noirs et des bottes en cuir de la même couleur.

-Tu veux quelque chose ? demandai-je à ma femme. Leur café est bon mais le service est déplorable.

La serveuse ne sembla pas surprise. J'étais le seul à ne pas trouver ça normal. Ma femme commanda un expresso bien serré, comme Gabrielle. Elles se regardèrent.

Elles ne disaient rien. Les minutes s'écoulaient et elles ne toujours disaient rien.

Elles finirent par se demander ce qu'elles faisaient dans la vie, d'où elles venaient, quand elles étaient arrivées en Israël. Elles se parlaient en français, ce qui ne me surprit pas.

Je me sentais mal bien que je puisse déjà voir où tout cela allait mener : elles allaient discuter entre elles, allaient se raconter toute leur vie et allaient s'en aller en me laissant seul, tout seul. Je présentai mes excuses en me retirant, comme si je parlais à deux ministres. Aucune des deux ne s'en rendit compte que j'allais aux toilettes. Les œufs au plat et le jus d'orange qui me causait une acidité gastrique insupportable me donnaient envie de vomir mais je n'y parvenais pas. Rien ne sortait de ma bouche. Je pissai puis me suis assis pour chier. Je me souvins de mon ami argentin, Armando, qui avait l'habitude de dire : « Je l'ai chiée. » J'avais une diarrhée légère mais je n'arrivais pas à vomir bien que j'en eus très envie. Il paraît qu'on peut se forcer à vomir en s'enfonçant un doigt dans la gorge mais je ne le fis pas. Une sacrée merde, mais au moins, j'ai un roman. Pas un très long, mais un roman quand même.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté aux toilettes, qui étaient très propres et dont les murs jaunes pâles reflétaient la lumière. Dix, vingt minutes, peut-être une demi-heure. Je ne sais pas. À mon retour, alors que je me sentais encore un peu nauséux et que

la tête me tournait, je ne vis qu'une seule Gabrielle. Je ne me souvenais plus des vêtements qu'elles portaient respectivement mais celle-ci était vêtue de rouge et de noir. Je la vis de dos. C'était elle, la seule et unique, il n'y en avait jamais eu deux. J'avais tout imaginé.

Je pris place face à elle. Elle était là, devant moi, et semblait avoir changé pour la énième fois. Elle semblait désormais avoir dix ans de moins que ma femme et dix de plus que ma maitresse.

- Elle est partie, me dit la nouvelle Gabrielle. Elle a dit qu'elle rentrait en France aujourd'hui même.

- Comme ça, d'un coup ?

- Tu sais bien que ces choses-là ne se font pas d'un coup.

Elle le dit avec toute la sagesse de la quarantaine et toute l'espièglerie de la jeunesse.

Elle sourit. Tout ça n'était qu'un tour qu'elle m'avait joué. Il n'y en avait pas deux, il n'y avait qu'elle. Je demandai la note. La serveuse me dit que la jeune femme qui était là un peu plus tôt l'avait déjà réglée.

Nous sortons du café. Le soleil brillait.

- Un moment, dis-je. J'ai oublié mon parapluie.

J'allai voir la serveuse.

- Quand est-elle partie ?

- Qui ?

- La fille qui a payé.

- Quand vous êtes allé aux toilettes.

Elle se dirigea vers la porte.

- Regardez, elle est juste là, elle attend le bus.

Il passa à ce moment-là et je ne la revis plus, ou peut-être que si. Pour je ne sais quelle raison, ma femme m'attendait à l'arrêt quand l'autobus démarra.

J'étais devenu, tout comme mes ancêtres, un expulsé.

FIN

Vos critiques et vos recommandations personnelles feront la différence

Les critiques et les recommandations personnelles sont essentielles pour le succès d'un auteur. Si vous avez aimé ce livre, veuillez, s'il vous plait, et ce même si cela ne représente qu'une ligne ou deux, en faire une critique, ainsi qu'en parler à vos amis. Vous permettrez ainsi à l'auteur de proposer d'autres livres, et à d'autres lecteurs de profiter de ce livre.

Votre soutien est vivement apprécié !

Êtes-vous en quête d'autres bonnes lectures ?



Vos livres, votre langue

Babelcube Books permet aux lecteurs de trouver de bonnes lectures en jouant le rôle d'entremetteur entre vous et votre prochain livre.

Notre collection consiste en des livres publiés par Babelcube, un marché qui unit des auteurs indépendants et des traducteurs afin de distribuer, mondialement, leurs livres dans plusieurs langues. Les livres que vous trouverez ont été traduits afin que vous puissiez découvrir de fantastiques lectures dans votre langue.

Nous sommes fiers de vous fournir les livres du monde.

Si vous voulez en savoir plus sur nos livres, consulter en ligne notre catalogue et vous inscrire à notre lettre de diffusion pour connaître nos dernières publications, visitez notre page web :

www.babelcubebooks.com

[1] (N.d.T. : en français dans le texte)

[2] (N.d.T. : en français dans le texte)

[3] (N.d.T. : en français dans le texte)

[4] Ndt : Centre de Conventions International de Jérusalem.

[5] Ndt : mot désignant les populations juives nées dans le territoire palestinien sous mandat britannique et leur descendance. Par extension, cela désigne également tous les Juifs nés en Israël.

[6] Mafia sicilienne dont le nom signifie « ce qui est à nous ».

[7] (N.d.T. : en français dans le texte.)

[8] (N.d.T. : en français dans le texte)